

ERIC BOURDON



LA VOCATION DE L'ARBRE D'OR

est de partager ses intérêts avec les lecteurs, son admiration pour les grands textes nourrissants du passé et celle aussi pour l'œuvre de contemporains majeurs qui seront probablement davantage appréciés demain qu'aujourd'hui. La belle littérature, les outils de développement personnel, d'identité et de progrès, on les trouvera donc au catalogue de l'Arbre d'Or à des prix résolument bas pour la qualité offerte.

LES DROITS DES AUTEURS

Cet eBook est sous la protection de la loi fédérale suisse sur le droit d'auteur et les droits voisins (art. 2, al. 2 tit. a, LDA). Il est également protégé par les traités internationaux sur la propriété industrielle. Comme un livre papier, le présent fichier et son image de couverture sont sous copyright, vous ne devez en aucune façon les modifier, les utiliser ou les diffuser sans l'accord des ayants droit. Ne diffusez pas votre copie mais, au contraire, quand un titre vous a plu, encouragez-en l'achat : vous contribuerez à ce que les auteurs vous réservent à l'avenir le meilleur de leur production, parce qu'ils auront confiance en vous.



© Arbre d'Or, Genève, juillet 2009
<http://www.arbredor.com>
Tous droits réservés pour tous pays

Éric Bourdon

LE PASSEUR

LE TATOUAGE

Comme tous les étés, Andernos, petite cité balnéaire du bassin d'Arcachon, était envahie par les touristes. La canicule sévissait depuis le début du mois d'août mais elle ralentissait à peine la foule colorée et bruyante qui se répandait lentement le long du bord de mer. Sur la place circulaire, devant la jetée, quelques attractions perturbaient la fluidité de l'écoulement en fixant un instant l'attention des badauds. Il y avait un vieux pêcheur en marcel et béret basque qui ne prenait pas grand-chose. Plus exactement, il ne prenait rien, mais il faisait tellement couleur locale, il s'harmonisait si bien avec le lieu que certaines mauvaises langues le soupçonnaient d'être un acteur travaillant pour l'office de tourisme.

Sous les grands pins au centre de la place, un stand de bijoux artisanaux était tenu par un couple baba cool qui avait dû faire 68 sur les barricades avant de se réfugier dans le Larzac. En 2003, ils ressemblaient plus à une mamie et un papy déguisés, qu'à de dangereux anarchistes.

Plus loin, un manège rétro fonctionnait au son d'une musique d'orgue de barbarie synthétique. Des parents, assis sous les platanes, surveillaient leurs progénitures tournant au milieu des cris et des rires.

Près de la jetée, un artiste peintre d'une trentaine d'années s'évertuait avec plus ou moins de bonheur à transposer sur ses vélin les harmonies pastel du bassin d'Arcachon. Le jeune homme soignait son look d'artiste. Il était grand et mince, ses cheveux longs et noirs, tirés vers l'arrière, étaient rassemblés en une natte épaisse. Il avait maquillé ses yeux au khôl, ce qui accentuait la finesse de son visage et lui donnait un regard de braise. À ses côtés, un tatoueur officiait en plein air. L'homme était sombre, de peau, de poils, d'yeux, d'allure. Il portait une barbiche soigneusement taillée, un jean et un tee-shirt noirs ainsi qu'une paire de santiags décorées de clous argentés. Une Harley Davidson aux chromes rutilants était garée à côté de sa table de travail.

Treize heures sonnaient au clocher du village, le soleil de plomb atteignait son zénith, et la place jouissait d'une relative accalmie. Le jeune peintre et le tatoueur discutaient en faisant de grands gestes. L'artiste était furieux, son interlocuteur l'écoutait un sourire ironique aux lèvres.

— J'ai même pas de quoi me payer un sandwich ! J'ai jamais vu des mecs aussi radins. Putain, tu as vu ce connard tout à l'heure ? Tu as vu comment il voulait marchander ? Il me prenait pour quoi ? Putain, j'y crois pas !

— Oui, mais tu aurais eu de quoi bouffer !

— J'ai ma fierté ! Plutôt crever de faim que brader mon art.

— Tu crois vraiment être un artiste ?

Le sombre tatoueur avait une voix mélodieuse, un peu chantante comme celle des Méditerranéens. Pourtant il martelait chaque mot comme pour les imprégner dans l'esprit du jeune homme. Celui-ci réagit violemment.

— Bien sûr ! Je suis un artiste véritable.

Il regarda dédaigneux les aiguilles et les flacons d'encre.

— Ce n'est pas comme certains dessinateurs qui font des graffitis avec des seringues.

Un grand sourire éclaira le visage basané. Ses dents étaient trop blanches, trop brillantes pour rendre ce sourire aimable. C'était un sourire de fauve.

— Peut-être, mais je peux te payer un sandwich moi ! Qu'est-ce que tu serais prêt à faire pour que ton talent soit reconnu à sa juste valeur ?

Le peintre répondit sans hésiter.

— Tout. Sauf brader mes œuvres.

— Vraiment tout ?

— Oui, enfin presque tout. Je deviendrais pas pédé pour ça.

— Si je te propose un marché ?

Le jeune homme lui jeta un regard méfiant.

— Quel marché ?

— J'ai besoin de me faire de la pub. On m'a montré un vieux tatouage celte qui donne à celui qui le porte la gloire et la richesse.

— Des conneries !

— Je te le fais gratuitement !

— Qu'est-ce que ça représente ?

— Des triskels qui se suivent pour former une sorte de reptile avec une tête de bélier. C'était un symbole associé à Cernunos. Une divinité gauloise.

— Ouais, un serpent, quoi ! Tu le fais où ?

— Il doit partir de l'épaule droite et se diriger vers le cou.

— Tu fais ça en combien de temps ? C'est long ?

— Non ! Il me faut une heure !

— Gratos plus un sandwich et une bière !

— Autant de sandwiches et de bières que tu peux bouffer pendant que je travaille. Tu devras seulement manger de la main gauche. Attends, autre chose : quand j'aurai fini, tu devras faire le don de toi au moment où je tracerai le dernier point.

Le jeune homme se raidit.

— C'est quoi « faire le don de moi » ? Je t'ai dit que j'étais pas pédé !

Manifestement l'artiste se méfiait des motards bardés de cuir.

— C'est pas ce que tu crois. T'as une formule à réciter. Tu dois annoncer : « par mon sang, je veux... », et là tu prononces ton vœu. Ce que j'en dis moi, c'est ce que raconte la légende.

Une demi-heure plus tard, les deux hommes étaient assis à côté de la moto, le tatoueur penché sur l'épaule du peintre, ses aiguilles à la main. Il piquait avec dextérité, sans provoquer la moindre douleur chez le jeune artiste qui sirotait tranquillement sa deuxième pression. Sous les doigts experts du tatoueur naissait la forme ondulante d'un serpent dont le corps n'était qu'un entrelacs de symboles celtes, triskels, swastikas, spirales. L'ensemble monochrome, d'un bleu outremer très foncé, était à la fois harmonieux et inquiétant. Le dessin de l'animal commençait au-dessus du biceps droit et se dirigeait vers la colonne vertébrale, à la base du cou, en passant par-dessus l'omoplate. Il mesurait une trentaine de centimètres de long et deux de large.

Le tatoueur essuya le dessin avec un chiffon de soie et prit un peu de recul pour contempler son œuvre. Il paraissait satisfait.

— Bon, je vais faire le dernier point de la tête. Au moment où tu sentiras la piqûre, tu répéteras ce que je t'ai dit tout à l'heure.

Le peintre sourit.

— D'abord, je ne sens pas tes piqûres !

— Celle-là, tu la sentiras.
— Ensuite, je ne me souviens plus de la phrase.
— « Par mon sang, je veux... »
— Ah oui ! OK ! Oh putain, mais tu m’as fait mal, là !

— La phrase !
— « Par mon sang, je veux... acquérir gloire et richesse par la peinture ! »

Le tatoueur rangeait ses instruments un grand sourire aux lèvres. Quelques touristes s’extasiaient devant l’œuvre de l’homme en noir.

— Je vais être obligé de te laisser, mais maintenant tu n’as plus besoin de moi puisque tu vas bientôt connaître la gloire. Regarde, tes premiers clients !

Il montrait d’un geste théâtral un groupe d’Américains en arrêt devant le stand déserté du peintre. Ce dernier reboutonnait sa chemisette de lin.

— Tu es sûr que je ne te dois rien ?
— Rien n’est jamais gratuit dans ce monde. T’inquiète pas j’y trouverai moi aussi mon profit.

Le jeune peintre, qui se faisait appeler Sandy Lyons mais dont le vrai nom était Simon Jolivet, se précipita vers ses premiers clients. Il avait déjà oublié le petit dessin de reptile piqueté sur son bras et son épaule. Une imposante Américaine à la chevelure platine s’approcha de lui en brandissant l’un de ses dessins.

Sandy Lyons sentit la moutarde lui monter au nez. De quel droit se permettait-elle de toucher à ses œuvres ? L'Anglo-Saxonne poussait des mugissements qui se situaient entre le rire nerveux et le gémissement d'extase.

— C'est vous çaa ? C'est soublim ! Combien ça valoir ?

D'un seul coup le peintre sentit sa colère s'évanouir. Il jugea son interlocutrice que suivait une troupe d'accompagnateurs manifestement à son service, et il multiplia son tarif habituel par trois. Il lança.

— Cinq cents !

— Combien ?

Sandy Lyons s'apprêtait à revoir ses prétentions à la baisse lorsqu'il entendit derrière lui un des Américains qui, calculatrice à la main, lançait.

— Five hundred and sixteen dollars.

— Only ?

Le peintre n'avait que des notions scolaires d'anglais, mais il avait très bien compris ce que signifiait « only ». Il ne dit rien et attendit.

— Five hundred pour des Sisley ? Non c'est mieux que des Sisley, it's ridiculous ! How many ?

La businesswoman montrait le carton dans lequel se trouvaient les autres aquarelles. Il répondit un peu décontenancé.

— Quarante !

Le regard dans le vide, elle donnait l'impression de réfléchir, puis elle se tourna vers l'homme à la calculatrice.

— Little bit more than tweeny thousands. Vingt-cinq mille dollars pour tout, c'est bon pour vous, Mòssieur ?

Sandy Lyons n'en croyait pas ses oreilles. En quelques minutes, il venait de gagner davantage d'argent que depuis le début de sa carrière. Sa surprise s'accrut encore quand il comprit que la brave dame, propriétaire d'une célèbre galerie new-yorkaise lui commandait la production des trois prochains mois au même tarif.

Dans la soirée, Sandy Lyons retrouva sa compagne Màiija (elle n'aimait pas son véritable prénom « Marie Janine »). C'était une grande fille blonde, un peu molle, au pas traînant et au sourire douloureux qui manifesta une joie indécente en apprenant le succès de son ami. L'enrichissement surprise de son compagnon avait, par l'un de ces cheminements secrets inconnus de la science, entraîné chez la jeune femme une réaction hormonale incontrôlée. En clair, comme Sandy pouvait devenir riche, elle le trouvait brusquement séduisant et elle décida de lui prouver tout de suite. Elle entreprit de le déshabiller et poussa un

hurlement quand elle découvrit le tatouage sur son dos.

— Qu'est-ce que c'est que cette horreur ?

Sandy avait totalement oublié la présence du reptile tatoué sur sa peau. Il répondit avec nonchalance.

— Un truc que m'a fait un type qui tient un stand à côté du mien. Il paraît que ça porte bonheur.

Il se figea brusquement.

— Dis donc, ça marche peut-être ? Les Américains sont arrivés au moment où il finissait.

La jeune fille, les seins à l'air, passait son doigt sur la forme ondulante.

— Ouais, peut-être ! Mais je trouve ça très laid et il aurait pu s'arrêter entre les épaules.

— Mais c'est ce qu'il a fait !

— Alors il est miro ton mec, parce que pour moi ça s'arrête sur l'épaule gauche ! Mais bon, pour ce que j'ai envie de faire, il vaut mieux qu'on se mette face à face.

Un an, jour pour jour, s'est écoulé depuis sa rencontre avec le tatoueur. Sandy Lyons, artiste de réputation mondiale, y pense de plus en plus souvent. Seul, dans son immense loft new-yorkais, le peintre contemple la statue de la liberté. Il porte un pantalon ample et une chemise de lin blanc à col Mao. Ses cheveux mi-longs sont soigneusement coupés et un bru-

shing récent leur donne cette touche qu'affectionne la jet-set de la ville. Il est pieds nus et se tient très droit face à la grande baie vitrée de son atelier. Son visage bronzé par le soleil des Bermudes montre les signes d'une grande lassitude. De temps en temps, il porte inconsciemment sa main à son cou comme pour chasser un insecte désagréable.

À côté de lui, sur un grand bureau de palissandre se trouve un contrat. Le plus fabuleux contrat qui lui ait été proposé depuis son ascension fulgurante au sommet du gotha artistique. Le musée Getty lui offre une somme colossale et une reconnaissance planétaire. Ses avocats lui assurent que ce contrat est une opportunité fabuleuse. Pourtant...

Le peintre regarde l'horizon, la statue de Bartholdi, l'Hudson qui coule à ses pieds. La gloire ! La fortune ! Tout ce dont il a toujours rêvé ! Mais peut-il se le permettre aujourd'hui ? Il se place devant un grand miroir mural et arrache d'un geste rageur sa chemise. Une ondulation sombre lui barre la poitrine à hauteur des clavicules.

S'il signe ce contrat, il sait, il en est sûr que ce maudit tatouage grandira encore. Que se passera-t-il lorsque la tête de bélier rejoindra son biceps droit ? Est-ce que cette saloperie va passer dessus ou dessous l'ondulation précédente ? Est-ce qu'elle va descendre vers sa taille ou remonter plus haut ? Jusqu'où cela va-t-il aller ? Mais il est un artiste ! Le monde entier

doit pouvoir connaître et apprécier son œuvre. D'un geste brusque il s'empare d'un stylo sur son bureau et paraphe les documents.

Le sergent O'Hara de la police de New York contemple le corps d'un œil blasé. Il a déjà vu tellement de cadavres, des gros, des grands, des noirs — beaucoup de noirs —. Celui-là est particulier. L'homme, un artiste français du nom de Sandy Lyons, est allongé torse nu au milieu de la moquette blanche. Il est mort étouffé, le larynx broyé. Le visage est congestionné, un peu violacé. Ses yeux grands ouverts expriment une indicible frayeur.

Le médecin légiste se tient à côté du corps. Il se tourne vers le sergent.

— C'est vraiment étrange sergent, on jurerait qu'il a été étranglé au moyen d'une corde, pourtant il n'y a rien, aucune ecchymose.

Le médecin suit du doigt une ligne imaginaire autour du torse et du cou de la victime. La peau bronzée ne porte pas de trace.

Sur le bord de l'Hudson un motard bardé de cuir contemple en souriant les eaux sombres, appuyé sur une antique Harley Davidson.

LA MARIONNETTE

La journée a été torride. Une brume de chaleur, un peu grise, estompe l'horizon. Les immeubles d'Archachon, de l'autre côté du bassin, se distinguent à peine depuis Andernos où je me trouve. J'ai loué une chambre dans un petit hôtel et je me suis installé sur le balcon. La rue, en contrebas, grouille d'une faune bruyante et colorée qui fuit la canicule en cherchant un peu de fraîcheur au bord de l'eau.

Mon bras gauche m'élanche. J'ai ouvert une bouteille d'un grand cru de Saint-Estèphe, un « Haut Marbuzet », que je déguste les yeux fermés. Les souvenirs remontent lentement à la surface.

Il y a presque trois ans, je venais de fêter mes vingt et un ans et je m'étais promis de vivre une vie aventureuse aux quatre coins de la planète. Avec mon diplôme de mécanicien diéséliste en poche, je pensais que le monde n'attendait que moi. Rapidement, il a fallu pourtant que je me rende à l'évidence, le monde ne manquait pas de mécaniciens et mon expérience professionnelle, ou plutôt mon inexpérience, n'intéressait personne.

J'étais sur le point d'accepter un travail dans le garage de mon oncle, à Talence, dans la banlieue bor-

delaise, quand je reçus un courrier d'une boîte africaine. La lettre venait du Gabon, il s'agissait d'une proposition pour une place dans un chantier forestier au centre du pays. Je l'acceptai immédiatement sans rien connaître du pays, ni même du continent où je m'apprêtais à vivre.

L'arrivée à Libreville fut un inimaginable choc culturel. J'étais brutalement plongé dans un monde dont j'ignorais tout. Il me fallait découvrir une civilisation, un peuple, un climat et accessoirement un métier ! Je ne m'étendrai pas sur ces moments inoubliables, car ils mériteraient à eux seuls un roman.

Le travail était intéressant, excessivement prenant et royalement payé. Je passai ainsi deux années sans quitter la province de l'Ogooué, si ce n'est quelques jours par-ci par-là, pour récupérer des pièces de rechange à Libreville.

La vie dans la forêt équatoriale est étrange. Il n'existe pas de jalon permettant de baliser le temps, pas de vraie saison, pas de position particulière de la lune ou du soleil, le jour et la nuit eux-mêmes se distinguent à peine dans la pénombre moite des sous-bois. Le temps s'écoule à la façon des grands fleuves qui parsèment le pays. Ces immenses étendues d'eau paraissent immobiles. On les imagine sombres et calmes, presque stagnantes. Pourtant, lorsqu'une branche tombe dans cette eau en apparence inoffensive, elle est entraînée avec une force irrésistible à

une vitesse impressionnante. Eh bien dans la grande forêt, il en est de même des heures, des jours et des années.

Je venais de fêter le deuxième anniversaire de mon arrivée. J'avais trouvé un certain équilibre dans ma vie aussi bien affective que professionnelle. Depuis quelques mois, Irène, une jeune Apindji d'un village voisin, s'occupait de ma case et accessoirement de mes moments de cafard. Fernand, le cuisinier du campement, était venu me voir un soir, accompagné de la jeune fille. Il m'avait clairement fait comprendre qu'il n'était pas bien (c'était un euphémisme) qu'un monsieur de mon âge vive seul. Il était de mon intérêt, vis-à-vis des autres employés, que j'aie rapidement une présence féminine à mes côtés. Aussi me proposait-il les (bons) services de sa petite cousine. Si celle-ci ne faisait pas l'affaire, il m'en trouverait d'autres jusqu'à ce que je sois satisfait. Irène avait fait l'affaire.

Mon unique loisir était la chasse, autant par plaisir que par nécessité, car la viande de brousse était le seul apport de protéines du camp tout au long de l'année. Avec quelques chasseurs dont c'était le métier, j'approvisionnais le campement en gibiers divers : crocodile, serpent, buffle ou singe.

Un soir, après une pluie violente, je fus réveillé en sursaut par des hurlements. Irène était allongée sous

la moustiquaire, à côté de moi, terrorisée. Elle tremblait de tous ses membres et gémissait.

— La panthère. C'est la panthère !

Elle s'agrippait à mon bras avec une énergie terrible. Je détachai ses doigts de mon avant-bras, sautai du lit, enfilai un short et sortis avec mon fusil de chasse. Dehors, des hommes et des femmes couraient en tous sens en poussant des cris d'effrois. J'attrapai un ouvrier que je connaissais. D'ordinaire souriant et plutôt lymphatique, il montrait tous les signes d'une terreur sans nom. Il roulait des yeux affolés et grelottait comme s'il souffrait du paludisme.

— Qu'est-ce qui se passe ?

— Une panthère patron ! Elle vient d'enlever la petite fille de Léontine.

Léontine était l'une des cuisinières du campement. Son mari, chauffeur de grumier, était absent ce soir-là.

Le chef de chantier était un Français qui vivait au Gabon depuis plus de vingt ans. Il réunit l'ensemble du personnel dans la *m'bandja*, la case qui servait de lieu de réunion. Les quelques chasseurs présents furent réquisitionnés pour une battue qui se mit en place immédiatement. Je me joignis naturellement à eux après avoir enfilé des vêtements plus appropriés à une sortie nocturne en forêt. Nous n'avions pas de chien et ne savions pas où débiter notre traque. Plu-

sieurs témoins prétendaient avoir vu l'animal s'enfuir vers le nord avec l'enfant dans la gueule.

Je chassais depuis toujours. Mon grand-père et mon père m'emmenaient bien avant que je sois en âge d'avoir mon propre fusil. Je pensais être bon, pourtant les pisteurs africains me bluffaient. Ils étaient capables de suivre une piste là où je ne voyais strictement rien. Je ne me faisais pas d'illusion sur nos chances ce soir-là, pourtant, quelques instants plus tard, l'un des chasseurs découvrit une trace de sang sur un buisson. L'obscurité était totale, la traque commença.

Deux heures plus tard, j'étais épuisé, mais nous continuions à poursuivre l'animal. Aux difficultés de la marche en forêt profonde, chaleur et humidité, s'ajoutaient les pièges propres aux déplacements nocturnes. Nous étions trois dans mon groupe, Saturnin, le plus expérimenté de nos pisteurs et Ernest, un bûcheron avec lequel je chassais régulièrement. Je ne sais pour quelle raison, alors que Saturnin cherchait des traces sur le sol, mon regard se porta vers un grand okoumé au pied duquel s'élevait une touffe d'herbacées odoriférantes. Je poussai un cri, deux yeux émeraude brillaient dans l'obscurité. Sans réfléchir je levais mon arme et je tirai. La détonation, assourdissante en temps normal, parut amplifiée dans l'obscurité du sous-bois. Un feulement terrible dans lequel rage et souffrance se mêlaient répon-

dit en écho à la détonation. Nous nous précipitâmes vers le grand arbre, bientôt rejoints par deux autres équipes de chasseurs. Le cadavre de la petite fille était là, affreusement mutilé. L'animal avait pu s'enfuir, mais des traces de sang prouvaient cependant qu'il était blessé. Nos chasseurs professionnels, Saturnin et deux autres pisteurs décidèrent de le poursuivre tandis que nous ramenions le pauvre petit corps au campement, emmitouflé dans un morceau de pagne.

J'étais épuisé en arrivant dans ma case et je ne tardai pas à m'endormir d'un sommeil agité, peuplé de fauves et de prédateurs divers.

Le lendemain matin, au réveil, je notai à l'extérieur une animation inhabituelle. Je mis cela sur le compte de l'agitation de la nuit et je me préparai pour la journée. Elle allait être chargée, car je devais démonter le turbo d'un chargeur Caterpillar dont l'indisponibilité pénalisait sérieusement le chantier.

Un attroupement inattendu s'était formé devant ma porte. Je pensais naïvement que cela était dû au fait que j'avais abattu le fauve cette nuit. Je fus donc infiniment surpris lorsque je compris que les gens qui se tenaient devant ma case ne me voulaient pas que du bien. Il s'agissait d'un comité de villageois que je ne connaissais pas. Fernand, le cuisinier qui m'avait présenté Irène, était leur porte-parole.

— Patron, il y a un gros problème.

J'étais perplexe et vaguement inquiet.

— Qu'est-ce qui se passe ?

Les pisteurs ont suivi la trace de la panthère cette nuit...

Je fus soulagé qu'il n'aborde pas une sombre affaire d'argent comme d'habitude.

— Oui, et alors. Ils l'ont trouvée ?

— Non, ils suivaient l'animal et ils ont trouvé le corps d'un féticheur.

— Quoi ?

J'étais abasourdi. J'étais certain d'avoir tiré sur une panthère. Enfin, j'en étais presque sûr. Ferdinand paraissait gêné, il se dandinait d'une jambe sur l'autre.

Le féticheur était la panthère. C'était la forme animale du sorcier.

Je ne comprenais rien, mais je ne voulais pas paraître idiot devant les villageois.

— Ouais d'accord et alors ? Qu'est-ce qu'ils veulent ?

— C'est la famille, ils demandent le prix du sang. Ils veulent que tu payes les funérailles et que tu les dédommages.

Je sentis la moutarde me monter au nez. Je rentrai dans ma case et ressortis le fusil à la main. Je tirai en l'air, un silence pesant et apeuré se fit. Des dizaines

d'yeux étaient fixés vers moi. Je hurlais passablement énervé.

— Cassez-vous ! Avant que je me fâche vraiment. Foutez le camp. Si j'en revois un, il rejoindra la saloperie de cette nuit. Vous avez compris ? Cassez-vous !

La foule se disloqua comme par enchantement. Seuls Fernand et un petit vieillard quasi nu, aux reins ceints d'un pagne d'écorce battue, restèrent devant chez moi. Le vieux ne disait pas un mot, il tenait dans ses mains une espèce de poupée qu'il vint poser à mes pieds avant de s'en aller sans desserrer les dents. Fernand semblait terrifié, il me dit en tremblant.

— Tu aurais dû accepter de palabrer avec lui patron.

— Pourquoi ? Qui c'est ce mec ?

— C'est le *n'ganga* du village.

Je savais que le *n'ganga* était une sorte de mage, devin, guérisseur.

— Oui et alors ?

— Le mort était son petit frère. Tu n'as pas voulu l'écouter, il vient de te féticher !

— Putain, c'est des conneries tout ça ! J'ai du travail moi et j'ai pas de temps à perdre avec des conneries.

Je ramassai la poupée blanchie au kaolin. C'était une sorte de marionnette très stylisée qui ressemblait un peu aux statuettes grecques archaïques. Je la jetai, énervé, vers un fut d'essence vide qui faisait office

de poubelle. En percutant le bord du récipient la statuette se brisa à hauteur du poignet gauche.

Fernand poussa un cri. Il était gris, les yeux exorbités.

— Fais pas ça, patron, ce fétiche, c'est toi !

— Qu'est-ce ça veut dire, c'est moi ?

Il tremblait en parlant.

— C'est ton double, c'est toi, si tu n'en prends pas soin, c'est toi qui vas souffrir, tu vas mourir.

Je haussais les épaules.

— Oui, je vois. C'est bien ce que je disais : des conneries. J'ai pas de temps à perdre ! Je vais bosser moi !

Je devais sortir le moteur d'un camion et j'avais perdu suffisamment de temps. J'installai un palan au-dessus du véhicule et je commençai à haler l'imposante masse métallique avec l'aide de Jean-Elie un jeune garçon que je formais comme apprenti. Je l'interpellai sans ménagement.

— Tu as démonté tous les écrous du carter, comme je te l'avais demandé ?

Le garçon me regarda avec un grand sourire.

— Oui, patron, je les ai posés sur la table.

Je jetai un regard méfiant vers l'établi où les boulons étaient soigneusement alignés.

— OK, viens m'aider.

Le lourd moteur s'élevait centimètre par centimètre, quand soudain il se bloqua. L'énervement ne m'avait pas quitté, je fulminais.

— Merde ! Tiens la chaîne. Fais pas le con je vais voir ce qui coince.

Une partie du faisceau électrique n'avait pas été débranché. Je rageais intérieurement, mais j'évitais d'engueuler Jean-Elie qui n'y était pour rien puisque je ne lui avais pas demandé de vérifier les câblages. J'étais en train de déconnecter quelques fils coincés sous le moteur quand j'entendis un claquement sinistre suivi du hurlement de Jean-Elie. La chaîne du palan venait de se briser ! Je n'eus pas le temps de me dégager. Le moteur en retombant me broya l'avant-bras. Je passe sur les détails, sur l'insoutenable douleur. On m'évacua par la piste vers l'hôpital de Lambaréné où je fus amputé de la main gauche, juste au-dessus du poignet. Trois jours plus tard, il fut décidé mon rapatriement sur la France, ainsi d'ailleurs que mon licenciement.

J'attendais mon avion pour Libreville sur l'aéroport de Lambaréné quand un pick-up de la compagnie forestière déboucha sur le parking dans un nuage de poussière de latérite. Fernand en sortit, accompagné d'Irène et d'un chauffeur. Ils se précipitèrent vers moi, les bras chargés. J'avançai à la rencontre de mes amis, heureux de les voir là. J'enlaçai Irène dont les yeux rougis montraient un chagrin réel.

Peut-être espérait-elle m'accompagner ? L'idée me traversa l'esprit, mais je la chassai rapidement. Je ne me voyais pas, dans ma situation actuelle, fonder une vraie famille.

Après les effusions, Fernand me tendit mes bagages, ceux que j'avais laissés au campement dans la précipitation de mon évacuation, ainsi qu'une boîte soigneusement emballée.

— Qu'est-ce que c'est ?

Fernand eut l'air surpris par ma question.

— C'est ta poupée, patron ! C'est ton « moi », tu ne peux pas la laisser entre les mains de n'importe qui, sinon tu vas avoir un accident. Souviens-toi de ta main.

Le rappel de cet épisode me donna la chair de poule. Je pris le paquet et le joignis sans ménagement au reste de mes bagages. Je me refusais à sombrer dans ce que je jugeais être un obscurantisme primitif.

Je fis mes adieux à mes amis, puis embarquai à bord d'un vieux Foker 28 d'Air Gabon pour une petite heure de vol. À peine étais-je assis qu'une douleur intolérable me scia la poitrine. J'étouffais, mais je n'osais pas me manifester auprès de l'hôtesse qui semblait dépassée par le simple accueil des passagers. Comme la douleur se stabilisait, je serrai les dents et j'attendis l'arrivée à Libreville pour décider de ce que j'allais faire. Je craignais d'avoir contracté une salo-

perie pulmonaire. Par bonheur, tout de suite après l'atterrissage, tandis que j'attendais mes bagages, la souffrance se dissipa comme par enchantement.

Lorsque je récupérai mes valises je constatai avec effroi que la caisse que m'avait remise Fernand était enfoncée. Dans la soute un colis avait sans doute été posé sur la fragile boîte. J'ouvris celle-ci avec fébrilité et, comme je le craignais, je constatai que le bois tendre du thorax de la marionnette était légèrement enfoncé. Je crois qu'à cet instant, je découvris ce qu'était la peur. Depuis cette sensation désagréable ne me quitte plus.

En retrouvant ma famille, je pensais gagner un peu de sérénité. Je ne racontai à personne mon aventure et j'essayai de faire le vide dans mon esprit. D'autres préoccupations plus terre à terre m'attendaient.

Je me rendis cependant dans une banque pour louer un coffre afin de mettre en sécurité le fétiche *apindji*. Je ne savais plus ce que je devais croire, mais je n'avais pas le droit de prendre le moindre risque. J'avais payé mon inconséquence passée au prix fort. Quelques jours plus tard, je dus retirer la marionnette, car je souffrais d'une claustrophobie irrépressible que je n'avais jamais connue auparavant.

Depuis lors, je vis un enfer absolu. Je surveille en permanence la petite poupée blanche. Je guette la moindre fissure, la plus petite trace d'assèchement.

Je passe régulièrement de l'huile sur le bois léger pour éviter qu'il ne s'abîme. Un jour, je l'ai traitée avec un produit insecticide, car j'avais peur qu'elle ne soit attaquée par des vrillettes ou des termites. Le soir même, j'étais évacué d'urgence au Tripode pour soigner un début d'empoisonnement.

Cette attention de tous les instants m'a coupé de mes relations, puis de mes amis, enfin de mes parents. J'ai compris pourquoi cette malédiction est la plus terrible. Remettre la marionnette à son double charnel ôte à ce dernier tout espoir de liberté. La victime est à la fois le prisonnier et son geôlier.

J'ai résisté ainsi plusieurs semaines, sans sortir, sans voir personne. Je n'osais même pas m'absenter, de peur qu'un cambrioleur ne pénètre chez moi. J'étais la proie de frayeurs insensées, puis de fascinations morbides.

La marionnette *apindji* est posée à côté de moi. Je déguste, de nouveau, un grand verre de « Haut-Marbuzet » en laissant couler lentement le divin breuvage. En bas dans la rue, un motard bardé de cuir regarde dans ma direction. Il est appuyé sur une grosse moto qui ressemble à une Harley. Il me fait un petit signe de la main. Je lui réponds d'un geste fatigué.

Une douce torpeur m'envahit, je caresse du bout des doigts les formes arrondies qui luisent sous le soleil et, d'un coup sec, j'arrache la tête du fétiche.

LE LIVRE

Lucien Stirbois était professeur de français dans un collège de Bordeaux. C'était un petit homme sans histoire, genre inodore, incolore et sans saveur, qui traversait la vie d'un pas lent et appliqué. Son épouse, professeur d'histoire et de géographie dans le même établissement que lui, n'avait pas eu d'enfant. Leur principale occupation du moment était la préparation des vacances de Pâques qu'ils projetaient de passer dans un village du Club Med au Sénégal.

Comme beaucoup de gens insignifiants, monsieur Stirbois était méticuleux en toutes choses. Ce qui aurait pu passer pour une qualité se transformait chez lui en un rigorisme voisin de l'intégrisme. Né un siècle plus tôt, il aurait été parfaitement heureux comme instituteur à la campagne. Il rêvait d'élèves appliqués, disciplinés, vêtus de blouses grises, faisant preuve d'un respect absolu pour leur maître. Ce qui était loin d'être le cas dans sa classe ! Lucien Stirbois enseignait le français à une bande de petits marlous qui se fichaient comme d'une guigne des subtilités de la langue de Molière. Quant à la discipline, il pouvait s'estimer heureux d'avoir obtenu qu'ils retirent leurs casquettes de base-ball en rentrant dans sa classe ! Et encore...

Monsieur Stirbois avait pour mission d'enseigner le français à des gamins que l'on qualifie pudiquement de difficiles. Eh bien, il allait leur inculquer la beauté de l'orthographe et les joies de la grammaire, que cela leur plaise ou non !

La dictée était un exercice qu'il affectionnait particulièrement. Elle lui permettait de confronter ses élèves à l'étendue de leurs lacunes. Elle l'autorisait à distribuer des zéros pointés, sans avoir à se justifier, ce qui lui donnait un sentiment de puissance un peu grisant. Enfin, elle lui donnait de bonnes excuses pour s'adonner à son unique péché : la lecture. Car, sous ses dehors austères, monsieur Stirbois cachait une passion, quoique ce terme soit un peu fort pour exprimer le vif intérêt qu'il portait à la lecture.

Régulièrement, sous prétexte de dénicher un bon texte, il faisait le tour des librairies bordelaises dans l'espoir de trouver l'ouvrage qui le ferait rêver tout en satisfaisant son goût de la prose.

Ce jour-là, il déambulait dans les rues du vieux Bordeaux, au milieu du quartier Saint-Joseph, lorsqu'il se trouva face à une librairie qu'il ne connaissait pas. La devanture était à la fois colorée et poussiéreuse. Sur une enseigne jaune se détachait le nom de l'échoppe en lettres vertes : un « amazonia » calligraphié avec des reptiles entrelacés. Des motifs végétaux peints

sur la petite vitrine rappelaient la forêt vierge et son exubérance.

Intrigué monsieur Stirbois poussa la porte du magasin. Un carillon de bambou égrena quelques notes acidulées. Une jeune femme d'une trentaine d'années se tenait derrière un comptoir de bois sombre encombré de piles de bouquins.

— Que puis-je pour vous, Monsieur ?

Monsieur Stirbois regardait autour de lui comme un gamin dans une confiserie.

— Je cherche un livre.

La jeune femme sourit, avant de répondre d'une voix chaude.

— C'est assez courant dans mon magasin. Vous avez le nom de l'auteur, l'éditeur ?

Le professeur réalisa le ridicule de sa réponse et bredouilla :

— Non, excusez-moi, en réalité je suis professeur.

— Joli métier, répliqua la voix envoûtante de la demoiselle.

— Je cherche des textes peu connus, écrits dans un français irréprochable mais simple pour les faire connaître à mes élèves.

— Ici nous sommes plutôt spécialisés dans les ouvrages sur la nature. Mais attendez, je dois avoir

quelque chose qui correspond à peu près à ce que vous m'avez décrit.

Elle se dirigea au fond du magasin vers des ouvrages perdus sur un rayonnage isolé. Elle choisit un petit livre à la couverture cartonnée d'un rouge carmin fatigué.

— Celui-là est très bien écrit, dans un langage clair bien adapté à des enfants.

Monsieur Stirbois prit le livre avec précaution.

— Léon Mazères. Je ne connais pas cet auteur.

— C'est une édition à compte d'auteur. L'histoire raconte la vie d'un homme de sa naissance jusqu'à sa mort. Si le sujet peut paraître un peu rébarbatif, le texte est vraiment remarquable, c'est vraiment très bien écrit.

Le titre était d'une sobriété pompeuse : *Ma Vie*. Le professeur ouvrit soigneusement le livre. Il le feuilleta un instant. Dès les premiers mots, le bouquin réveilla en lui une foule de souvenirs enfouis au plus profond de sa mémoire. Chaque son, chaque expression correspondait à une odeur ou une couleur connue. Il n'hésita pas un seul instant.

— Je vous le prends. Il paraît convenir tout à fait à ce que je veux en faire.

De retour à son domicile, monsieur Stirbois s'installa dans un vieux fauteuil voltaire face à la cheminée. Un feu de bois crépitait en projetant des gerbes

d'étincelles. Les sensations qu'il avait ressenties en ouvrant le livre refirent immédiatement leur apparition, plus fortes, plus intenses que dans la boutique du quartier Saint-Joseph.

Lorsque sa femme rentra et lui demanda comment s'était passée sa journée, il répondit par un grognement. La brave dame, peu habituée à ce manque de courtoisie de la part de son mari, s'enferma dans la cuisine pour bouder. Mais, comme madame Stirbois était une gentille petite dame qui détestait par-dessus tout se mettre en colère, elle décida de faire le premier pas. Lorsqu'elle réapparut dans le salon un peu plus tard avec deux verres de Porto destinés à apaiser leurs humeurs respectives, elle ne put retenir un petit cri. Son mari, blême, les yeux rivés sur le livre, agrippait ce dernier avec une énergie farouche.

— Qu'est-ce qui t'arrive, mon chéri ?

Monsieur Stirbois leva vers sa femme un regard où l'épouvante se mêlait à l'incompréhension. Son épouse insista.

— C'est le bouquin que tu lis ?

Dans un souffle il murmura :

— Oui !

Madame Stirbois tendit un verre de Porto qu'il saisit d'une main tremblante.

— Qu'est-ce qu'il a de si affreux pour te mettre dans cet état-là ?

Il hésitait à répondre. Il ouvrit la bouche, se ravisa, but une gorgée de vin, puis ferma les yeux. Il donnait le sentiment de chercher ses mots.

— Il me procure des sensations étranges. J'ai l'impression de lire l'histoire de ma vie.

— C'est qu'il est bien écrit.

Elle prit l'ouvrage des mains de son mari et lut.

— *Ma Vie*, de Léon Mazères. Tu as trouvé ça où ?

— Dans une librairie que je ne connaissais pas, quartier Saint-Joseph.

— Une librairie que tu ne connaissais pas !

Le ton de la voix était ironique :

— Je ne croyais pas ça possible.

Monsieur Stirbois sourit, referma son livre et passa sa main sur le genou de sa femme. Celle-ci ronronna en dégustant à son tour une gorgée de porto.

Après dîner, monsieur Stirbois avait l'habitude de regarder le journal télévisé en buvant un expresso. Pour une fois, le visage souriant de la présentatrice annonçant quelque génocide à l'autre coin de la planète ne le mit pas en colère comme à l'accoutumée. Il avait la tête ailleurs. Dans le petit livre cartonné rouge carmin.

L'histoire, racontée par l'auteur éveillait en lui des

souvenirs qu'il croyait enfouis au plus profond de son être : sa grand-mère faisant bouillir la lessive dans une lessiveuse de zinc au milieu de la cour, l'ours en peluche avec un œil en moins auquel il racontait ses journées au retour de la maternelle, le premier vélo bleu avec une selle blanche et un gros klaxon rouge au « pouet » ridicule...

Il s'étira longuement puis se leva en fermant le livre.

— Je vais me coucher.

— Si tôt ? Il est à peine vingt et une heures.

Madame Stirbois paraissait stupéfaite.

— Tu es malade ? Tu ne vas pas bien ?

Monsieur Stirbois sourit.

— Non rassure-toi, je suis simplement un peu fatigué et j'ai envie de finir mon bouquin au lit, tranquillement.

— Si tu veux ! Ça ne te dérange pas que je regarde *Urgences* ?

— Non chérie ! À tout à l'heure.

Il ne faisait pas chaud et pourtant monsieur Stirbois sentait une sueur glacée couler le long de son échine. Il était allongé, les yeux fermés, et tenait le livre refermé sur son ventre. Il venait de comprendre et les perspectives qui se présentaient à lui étaient toutes plus effrayantes les unes que les autres. Com-

ment cet ouvrage avait-il pu lui être remis ? Quelle machination diabolique avait pu l'entraîner dans ce piège monstrueux ? Quel pervers machiavélique voulait jouer avec ses nerfs ainsi ?

D'un geste machinal, il porta ses yeux sur le livre. Il se sentait comme hypnotisé par ce bouquin. Pourtant, il en connaissait les moindres détails, puisqu'il s'agissait du livre de sa vie. *Ma Vie* de Léon Mazères ! Quelle bonne blague ! *Ma Vie* de Lucien Stirbois ou *La Vie de Lucien Stirbois* par Léon Mazères.

Découvrir, au fil des chapitres, les épisodes secrets de sa vie lui procurait une sensation infiniment désagréable. Il avait le sentiment d'une intolérable intrusion dans son intimité, d'un viol absolu ! Il ne voulait pas imaginer comment quelqu'un avait pu s'immiscer dans son existence au point de la connaître aussi bien. Ses premiers émois, ses premiers fantasmes, ses premiers attouchements, sa première fille, ça ne regardait que lui !

Il refusait de tenir un journal intime de peur que quelqu'un ne le trouve, et là, il était confronté à son journal le plus intime écrit par un autre.

Il se sentait vidé, abattu, il aurait voulu être mort ! Il était mort : de honte.

Et puis il y avait ces chapitres qu'il n'avait pas encore lus. Ces pages qu'il n'avait pas osé tourner. Dans un réflexe d'autodéfense, il avait interrompu

sa lecture au chapitre douze. Celui dans lequel il est étendu sur son lit et où il vient de découvrir le contenu du livre.

Il en est à la moitié de l'ouvrage. À raison d'un chapitre tous les trois ou quatre ans, qu'est-ce qui peut être écrit dans les dernières pages ? Monsieur Stirbois ne veut pas connaître la suite. L'avenir lui fait peur avec son lot d'incertitudes, les drames qu'il ne manquera pas de vivre. Il enferme le petit livre rouge dans un compartiment secret de sa table de chevet et essaye de dormir.

Plusieurs jours ont passé. Monsieur Stirbois n'a pas rouvert le livre de sa vie, par peur certainement, par lassitude peut-être. Petit à petit, la pesanteur de ses habitudes et le cours immuable du temps ont repris leurs droits et il oublie cet épisode dont il ne veut pas se souvenir.

Pourtant, quelques mois plus tard, alors qu'il regarde tranquillement la télévision, un coup de fil retentit. Son épouse va décrocher. Elle revient et tend le combiné à son mari, elle est d'une pâleur mortelle. Il lui lance un regard interrogateur avant de s'emparer du combiné. Elle lui murmure.

— C'est ton père ! Je crois que c'est grave.

Effectivement le vieil homme lui annonce que sa mère vient d'être victime d'une attaque cérébrale et qu'elle se trouve entre la vie et la mort.

Monsieur Stirbois est abattu, il sent sa raison flancher doucement quand soudain il a une illumination. S'il veut savoir, c'est très simple ! Il suffit de feuilleter quelques pages du livre rouge.

Il demande à son épouse de ne pas le déranger et s'enferme dans son bureau avec le livre qu'il est allé chercher au fond de sa cachette. Le bouquin paraît toujours aussi insignifiant, avec ses feuilles jaunâtres et sa couverture carmin. Le livre s'ouvre tout naturellement au chapitre treize.

Monsieur Stirbois parcourt les premières lignes avec soulagement. Il apprend que sa mère se remettra facilement de son attaque et qu'elle n'aura pas de séquelles. En revanche, un peu plus loin, il découvre que son père ne survivra pas aux émotions de la semaine. Inquiet, angoissé, le professeur plonge alors plus avant dans son avenir. Il s'interrompt un instant lorsqu'il ressent des démangeaisons sur la peau de ses mains. Il regarde d'un air distrait des taches de vieillesse qu'il ne se connaissait pas. À un autre moment cela aurait pu l'inquiéter, mais il est trop pris par sa lecture. Il se replonge dans le petit livre rouge fané.

Il lit avec surprise son divorce, il apprend horrifié la mort de ses proches, puis il découvre un inattendu succès littéraire, un remariage.

Les chapitres et les années défilent devant les yeux de monsieur Stirbois qui ressent, en l'espace

de quelques heures, les affres et les joies d'une vie entière. Lorsqu'il s'endort sur la moleskine bleue de son bureau, il ne lui reste que deux chapitres avant d'atteindre le terme de sa vie.

Six heures du matin, monsieur Stirbois se réveille en sursaut. Il se souvient du soir précédent. Le livre est encore ouvert. Il le ferme soigneusement et regarde sa montre. Il doit assurer un cours à huit heures. Il a juste le temps de se raser avant de déjeuner. Dehors, il fait encore nuit, pourtant, il entend le ronflement sourd d'une grosse moto. Par curiosité, il jette un regard derrière le rideau de cretonne blanche accroché à la fenêtre. Un motard bardé de cuir s'est arrêté au pied de l'immeuble et regarde dans sa direction. Le professeur hausse les épaules et se dirige d'un pas traînant vers la salle de bains. Une douleur inattendue dans le dos lui arrache un gémissement, mais dormir assis n'a jamais été recommandé pour les lombaires ! Dans la salle de bains, Monsieur Stirbois ouvre le robinet d'eau froide et passe longuement son visage sous le liquide frais qui réveille ses sens. En se relevant, la douleur dans le dos le lance de nouveau. Il se regarde dans la glace qui lui fait face et se sent défaillir.

En face de lui, un vieillard chauve à la peau parcheminée, qui ressemble beaucoup à l'homme qu'il fut

à quarante ans, l'observe avec des yeux remplis d'effroi...

N.T.M.

Jeune cadre commercial, Fabrice Poulain vendait du matériel et des vêtements de surf pour une célèbre entreprise australienne. Il était ce qu'il est convenu d'appeler un « jeune loup aux dents longues », toujours sur la brèche, toujours disponible.

Depuis le début de la semaine, il résidait à Lacanau Océan où se déroulait le « Nokia International Tour », l'un des trois grands rendez-vous du surf professionnel en France. L'organisation de cet événement sportif était parfaite, les spectateurs nombreux et tout aurait été pour le mieux dans le meilleur des mondes si un fâcheux anticyclone, celui des Açores pour ne pas le nommer, n'avait jugé opportun d'imposer sa présence. Par la même occasion, une canicule infernale s'était installée sur la France, écrasant toute vie sous une chape d'air brûlant et irrespirable. Ces conditions climatiques détestables pour la pratique du surf avaient déjà entraîné l'annulation de la plupart des compétitions, et de grosses inquiétudes planaient quant au devenir des épreuves suivantes.

Pour l'instant, Fabrice trompait son ennui à la terrasse d'un café en sirotant sa énième bière pression, quand son portable vibra dans la poche de sa chemise. Il jeta un regard distrait sur l'écran de l'appa-

reil. Le numéro de son interlocuteur n'apparaissait pas. Mais, comme certaines personnes ne souhaitent pas divulguer leurs numéros personnels, cela ne le surprit pas outre mesure. En reconnaissant la voix de Bixente, il sursauta. Le numéro de Bixente Alzuyeta était mémorisé sur son portable, mais peut-être son ami appelait-il avec un appareil ne lui appartenant pas ? Bixente était un peu le frère qu'il n'avait pas eu. Ils se connaissaient depuis toujours, avaient usé leurs fonds de culottes sur les mêmes bancs, avaient fréquenté les mêmes universités et travaillaient aujourd'hui dans la même boîte. Fabrice était le responsable de l'Europe du nord alors que Bixente s'occupait de l'Europe du sud et de la Méditerranée.

— Bixente ! T'appelles d'où ? Je t'entends mal ! La communication est vachement merdique. Tu veux que je te rappelle ?

— Non !

La réponse ressemblait à un cri, un cri chuinté, mais un cri tout de même.

— Bon, OK. Qu'est-ce qui t'amène ? J'espère que ça marche un peu mieux dans ton coin, parce qu'ici c'est le calme plat. Et quand je dis plat, c'est plat ! Une mer d'huile, je te dis pas ! Pour le surf c'est une vraie catastrophe !

— Fabrice, j'ai besoin de toi.

— Y'a pas de problème, qu'est-ce que tu veux ?

— Tu dois jouer une grille de loto pour Karin !

— Tu rigoles ? Pourquoi tu lui demandes pas directement ?

— C'est trop long à t'expliquer et c'est dangereux pour elle.

La voix de Bixente était très faible. Fabrice comprit que son camarade n'avait pas envie de plaisanter. Soudain il eut peur.

— De quoi tu parles ?

La communication était vraiment mauvaise et le jeune homme dut élever la voix pour se faire comprendre. Des regards de clients courroucés se tournèrent vers lui.

— J'ai pas le droit de t'appeler ! Toi, t'as pas le droit de faire ce que je vais te demander. La salope va essayer de t'en empêcher. Tu es le suivant sur sa liste.

— Qui ça ?

— La salope, elle envoie un mec déguisé en motard en ce moment. Tape la meuf ! Je vais t'aider à la baiser, mais, toi il faut que tu m'aides pour ce loto !

Une sueur glacée coula le long de l'échine de Fabrice.

— Merde ! Explique-toi ! Qu'est-ce que c'est ce motard dont tu parles ?

— Mais la Mort, bordel !

— Attends, tu rigoles ? Non, tu déconnes !

— Je t'assure, Fabrice, fais-moi confiance ! Il va falloir faire attention, très attention. Mais il faut absolument que tu joues une grille de loto pour Karin. Tu as un crayon ?

La voix de Fabrice était altérée quand il répondit.

— Bixente ! Je comprends rien à ce que tu racontes. Je passe te voir ce soir en rentrant.

— Je t'envoie un texto avec les numéros. Fabrice, fais-le pour moi et surtout pour Karin. N'oublie pas, NTM !

La communication était devenue inaudible, un grésillement ininterrompu sortait de l'appareil. Fabrice remit le portable dans sa poche. Il était atterré, Bixente avait parfois des idées bizarres, mais là, il avait carrément pétié les plombs.

NTM ! Son ami avait peint ce sigle sur sa planche de surf en lettres de feu lorsqu'il avait seize ans. À ceux qui lui demandaient s'il était fan du groupe rap du même nom, il répondait dans un éclat de rire.

— « Nique Ta Mort » ! C'est ma devise, c'est comme ça que doit vivre un vrai surfeur !

En finissant sa chope, Fabrice se força à observer les gamins qui déambulaient sur le front de mer. Il n'était pas beaucoup plus âgé qu'eux, mais pour lui, il s'agissait de gamins. Venus des quatre coins de la planète, ils se ressemblaient tous. Les garçons comme les filles étaient grands, minces et bronzés. Ils portaient

des pantalons très larges, des *baggies* qui menaçaient de s'effondrer sur leurs tongs à chacun de leurs pas. Tous étaient tatoués. Seule la position de leurs tatouages était aléatoire. Le dessin pouvait décorer la cheville comme l'épaule, sortir d'un pantalon comme se glisser dans un soutien-gorge. L'accoutrement du surfeur officiel 2003 aurait été incomplet sans un collier de perles en bois et de petites lunettes noires posées en équilibre sur le sommet du crâne. Fabrice notait tous ces détails d'un œil critique. Il cherchait à différencier les tendances de fond des modes temporaires et des particularismes locaux. La tong était un bon exemple de mode feu de paille. Il ne faisait aucun doute qu'elle ne tiendrait pas jusqu'en 2004, mais elle réapparaîtra dans quelques années. Qu'est-ce qui se vendra l'année prochaine ? Peut-être un retour au bermuda ? Il fallait creuser cette idée.

Fabrice essayait de fixer son attention sur des détails, mais il n'y arrivait pas. L'appel de Bixente le perturbait bien plus qu'il ne voulait l'avouer. Quelle mouche pouvait avoir piqué son camarade ? Depuis combien de temps ne l'avait-il pas vu en dehors du milieu professionnel ? Quinze jours, trois semaines maximum. Soudain, il sentit son portable vibrer. Il le ressortit, vaguement inquiet. Un message s'affichait, laconique : 4, 5, 10, 12, 44, 48.

Fabrice était mal à l'aise, mais il se rendit dans un bureau de tabac qui arborait le logo de la Fran-

çaise des Jeux et joua les numéros. Il irait remettre le ticket à Karin, la femme de Bixente, à son retour à Hossegor, le lendemain. Il se demandait bien quelle explication il allait lui donner. Il en profiterait pour apporter un jouet à Benjamin son filleul.

Dans la soirée, le jeune homme assista à un cocktail pour la remise des prix de la journée. Son entreprise sponsorisant l'une des épreuves, sa présence était indispensable, mais il avait la tête ailleurs. Il but certainement plus que de raison et regagna sa chambre d'hôtel vers une heure du matin, épuisé, la bouche pâteuse.

Le lendemain, le soleil semblait être encore plus virulent. Une brume grise estompait l'horizon, tandis que l'océan ressemblait à un gigantesque miroir et bien sûr, les épreuves de la journée furent annulées. Fabrice participa aux cérémonies de clôture et quitta Lacanau en début d'après midi. La chaleur était devenue insupportable, des tourbillons se formaient entraînant feuilles mortes et poussières dans des spirales infernales. Par moments, le jeune homme distinguait sur l'horizon les Canadiens et les Trackers qui participaient à la lutte contre les feux de forêt, quelque part en Aquitaine.

Les routes des Landes étaient d'une infinie monotonie et celle sur laquelle il se trouvait ne dérogeait pas à la règle. Au volant de sa Nissan 350Z, Fabrice

gambergeait quand soudain son portable émit une sonnerie sms qui fit sursauter le jeune homme. Il sortit son appareil et, tout en conduisant, lut le message, laconique : « attention ! » Aucun numéro n'était visible. Le message venait de nulle part, comme la veille. Fabrice avait les nerfs à vif et il sentait monter en lui une colère sourde quand tout à coup, une détonation retentit. La voiture fit une brusque embardée sur la droite. Un pneu venait d'éclater et le véhicule se déporta violemment sur le bas-côté. Le jeune homme contre-braqua, puis freina brutalement. La route était bordée de platanes et seul un miracle lui permit d'éviter la collision avec l'un d'entre eux. Quand la voiture s'immobilisa, Fabrice tremblait de tous ses membres. Il ouvrit sa portière et s'affala sur une silhouette de contreplaqué noir qu'il avait renversée au passage. Un long frisson lui hérissa l'échine et une nausée lui souleva l'estomac. Ces silhouettes, fréquentes sur les routes d'Aquitaine, matérialisaient les lieux où s'étaient produits des accidents mortels.

Fabrice se releva lentement et reprit ses esprits, appuyé sur le capot de sa voiture. Une Harley Davidson s'arrêta à sa hauteur et un homme d'une trentaine d'années, aux yeux sombres et au visage émacié, l'apostropha :

— Vous avez eu beaucoup de chance, jeune homme ! J'ai tout vu, vous avez besoin d'aide ?

Fabrice fit rapidement le tour de sa Nissan. Seule

la roue arrière était à changer. Il se souvint de ce que lui avait dit Bixente et sentit la moutarde lui monter au nez. Il répondit d'un ton sec.

— Non ! Merci ! C'est bon, ça va ! Ça va !

L'homme lui décocha un regard noir, puis un sourire carnassier qui le rendit presque aussi sympathique qu'un loup affamé.

— Bon dans ce cas, je file. Mais, encore une fois, vous avez eu beaucoup de chance. C'est dans ces cas-là qu'on s'aperçoit que l'on est peu de chose. Quelqu'un vous protège.

Il démarra sa Harley et, avant de partir, ajouta un peu dépité :

— Vous pouvez le remercier.

Fabrice fut surpris de cette dernière réflexion dont il ne voyait pas la justification. Sauf si... Une frayeur subite lui glaça l'esprit. Il chercha des yeux la moto, le long ruban bitumé de la nationale était totalement vide !

Fabrice arriva devant la petite maison basque de Bixente à Hossegor vers dix-neuf heures. La rue était tranquille. Il gara son véhicule le long de la haie de chèvrefeuilles qui bordait le jardin. La maison était étrangement calme. Fabrice eut un sombre pressentiment lorsqu'il appuya sur le carillon. La porte tarda à s'ouvrir et, quand le lourd battant de bois rouge s'ébranla, le cœur du jeune homme se serra doulou-

reusement. Le père de Bixente, monsieur Alzuyeta, tout de noir vêtu, se tenait immobile dans l'embrasure :

— Oh, Fabrice, bonjour. Tu as appris ?

— Non pas du tout, qu'est-ce qu'il se passe, Monsieur Alzuyeta ?

Madame Alzuyeta, « mamie », sortit à son tour. Elle se tenait très droite à côté de son mari, mais ses yeux rougis exprimaient toute la détresse du monde. Fabrice comprit qu'un drame venait de se jouer derrière les volets rouge « sang de bœuf ». Il murmura.

— Karin ! Benjamin !

Le vieil homme lui coupa la parole doucement.

— Non, Bixente.

Fabrice retint un cri.

— Mais ce n'est pas possible, je l'ai eu au...

Il ne finit pas sa phrase, car monsieur Alzuyeta lui faisait signe de rentrer. Fabrice connaissait depuis toujours les parents de Bixente. Il se souvint des vacances qu'il passait enfant dans leur ferme. Les voir, tous les deux côte à côte, droits, dignes, lui brisait le cœur. Il serra longuement la vieille dame sur sa poitrine. Puis il prit la main du père de Bixente sans dire un mot. Les regards des deux hommes se croisèrent et il passa plus d'émotion dans cet échange que dans n'importe quel long discours.

— Bixente a eu un accident mardi sur l'autoroute.

Il a été pris entre deux camions. Il est resté dans le coma pendant deux jours. Il est mort sans avoir repris connaissance, hier dans l'après-midi.

Fabrice, déjà blême avant que le vieillard ne parle, devint d'une pâleur mortelle. Sa voix était sourde, presque étouffée.

— Il n'a pas repris connaissance, à aucun moment ?

— Non ! Les médecins nous avaient prévenus dès le début que son cerveau était définitivement mort. Il avait un électroencéphalogramme plat. Il ne pouvait plus se réveiller. C'est mieux comme ça, il n'a pas souffert.

Lorsqu'au tirage du loto les numéros 4, 5, 10, 12, 44 et 48 sortirent, Fabrice ne fut pas réellement surpris.

Il éprouva une joie un peu triste, mais profonde et sincère. La joie d'avoir aidé, une dernière fois, son ami Bixente à « niquer la mort » !

LA PIÈCE

Lorsque j'étais enfant, ma grand-mère m'interdisait de ramasser les pièces perdues qui traînaient sur les trottoirs. Elles étaient, prétendait-elle, ensorcelées par des bohémiens — elle n'osait pas dire « sorciers » — qui profitaient de la cupidité des gens pour leur lancer des sorts. En vieillissant, cette phobie ne m'avait pas quitté. J'imaginai un être malfaisant chaque fois que j'apercevais une pièce de monnaie par terre, et je détournais le regard en faisant semblant de ne pas l'avoir vue. Par je ne sais quel cheminement de l'esprit, j'étais arrivé à la conclusion que plus l'objet abandonné avait de valeur, plus le maléfice qui lui était attaché devait être puissant.

Jusqu'au jour où je trouvai, bien en évidence au milieu de ma pelouse une antique médaille. Elle lui sautait doucement au milieu de l'herbe fraîchement tondue. Je la ramassai sans réfléchir, en jetant des regards inquiets autour de moi, comme un voleur. C'était idiot ! J'étais seul, chez moi, au milieu de mon jardin, entouré d'une haie qui occultait totalement la vue sur l'extérieur. Je m'interrogeai sur la présence de cet objet que je tournais et retournais dans ma main. Ce n'était pas une taupe, car je leur faisais une chasse sans merci et aucun monticule suspect n'était

visible au milieu de mon carré de verdure. Peut-être une pie maladroite ?

La médaille était de toute évidence ancienne. Petite et lourde, elle devait être en or, car le métal jaune ne portait aucune trace d'oxydation. En revanche, les outrages du temps se manifestaient par une usure qui en avait altéré les motifs. En l'observant attentivement, il était cependant possible de distinguer une silhouette de cheval avec un visage humain aux cheveux longs. Je ne connais pas grand-chose en matière d'art, mais ces motifs ressemblaient à des dessins celtes, avec leurs entrelacs de courbes harmonieuses.

J'étais troublé. Je cherchai dans une encyclopédie une photo ou un dessin dont le motif se serait approché de celui que j'avais sous les yeux. Je trouvai enfin, après une bonne heure de recherche, la représentation d'une monnaie gauloise ayant une certaine ressemblance avec celle que j'avais trouvée. C'était un sesterce attribué aux Coriosolites.

Les Coriosolites étaient, selon l'article accompagnant la photo, un peuple qui vivait au nord de la Bretagne. Leur monnaie était célèbre, car elle reprenait, en le stylisant, un graphisme emprunté à celle d'Alexandre le Grand.

L'image d'un cheval à tête humaine devait sans doute correspondre à un mythe important du panthéon gaulois. Les savants pensaient qu'il pouvait

s'agir de la représentation d'une divinité solaire. Toutes ces précisions me parurent un peu confuses et je retins simplement que j'avais entre les mains une monnaie gauloise qui avait, indépendamment de sa valeur archéologique, un poids d'une bonne dizaine de grammes d'or pur.

Je trouvais difficilement le sommeil. J'avais admis, sans raison, qu'une pie était venue m'offrir ce cadeau, lorsque brusquement, les histoires de mon enfance rejaillirent dans ma mémoire. Et si ce n'était pas une pie ? Un long frisson parcourut mon dos depuis l'échine jusqu'en bas des reins. Et si on avait chargé la pièce d'un pouvoir maléfique ? Une pièce en or ! Quel pouvait être celui qui voulait me nuire à ce point ?

J'essayais de me raisonner, je n'y arrivais pas. Je n'avais jamais vu de pie dans les arbres autour de chez moi. Quelqu'un était rentré chez moi pour me jeter un sort terrible et je m'étais fait prendre, comme une andouille, en dépit des avertissements de ma grand-mère !

Au petit matin j'étais mal, très mal. Des cernes noirs soulignaient mes yeux et un bouton d'herpès poussait à la commissure de mes lèvres. Je pris une douche glacée et un grand bol de café en espérant retrouver une apparence humaine, mais le cœur n'y était pas. Un ressort s'était brisé pendant la nuit. J'étais dans l'état de ces condamnés qui attendent leur exécution dans le couloir de la mort. Ils ne savent pas quand,

mais ils savent que la sentence est tombée et, qu'un jour ou l'autre, on viendra les chercher.

J'étais employé dans le cabinet d'un courtier en assurances de Mérignac. Quand il me vit arriver, la mine défaite, il crut que je venais de perdre un parent. Je n'osais pas lui raconter mon histoire. Alors j'inventais un ami d'enfance en phase terminale d'une longue maladie dont je venais de prendre des nouvelles.

J'étais à la fois mal à l'aise et soulagé de trouver un interlocuteur compatissant. Par un étrange phénomène de transfert, je transposais chacune de ses paroles de soutien à la situation que je vivais réellement et les mots de réconfort me faisaient du bien.

Mon portable sonna. D'un petit mouvement de tête je montrais à mon patron que je maîtrisais la situation. Il me laissa avec un dernier regard compatissant et chaleureux à la fois.

Mon interlocuteur était un pompier de Lacanau.

— Monsieur Faurot ?

— Oui, lui-même. Que puis-je pour vous, cher Monsieur ?

Il resta un instant silencieux.

— Ce n'est pas pour une assurance. C'est beaucoup plus délicat.

Un nouveau silence pesant.

— Nous avons trouvé le corps d'un noyé sur la plage...

Ce fut à mon tour de rester muet. Il continua :

— Je suis avec la police. Ce cadavre est équipé d'une tenue de plongeur sous-marin. Il n'a aucun papier, mais sur sa ceinture de plomb, il y a un porte-clefs en inox avec votre nom et le logo de votre maison de courtage, alors nous avons pensé, enfin, la police a pensé que vous pourriez nous aider à identifier le corps.

— Alain !

La nouvelle me pétrifia. Je pensais immédiatement à un camarade avec qui je pêchais régulièrement et chez qui était entreposé mon matériel de plongée. Je sentais que mon interlocuteur attendait que je lui en dise davantage.

Je pense à Alain Gomez, un ami chez qui j'entrepose mon matériel de plongée. Il habite à Andernos.

— Est-ce que vous pouvez venir ?

— Oui, oui ! J'arrive tout de suite.

J'avais une boule dans l'estomac. Alain ! Mon meilleur copain ! Nous étions allés en classe ensemble.

Sur le trajet, je gambergeais. Qu'est-ce qu'Alain était allé faire tout seul en plongée ? Je savais bien que depuis son divorce, il lui arrivait de faire des choses insensées, mais là !

La route vers Lacanau était bordée de grandes forêts où se mêlaient pins et chênes. Il n'y avait pas beaucoup de monde sur la route, un groupe de corbeaux s'acharnait sur une dépouille de lapin, en bordure de forêt.

Les corbeaux ! La pie ! La pièce ! La malédiction ! Une association d'idées venait de me ramener à mes angoisses de la nuit. Je tenais mon explication : Alain avait eu un accident, parce qu'il était mon ami et parce que j'avais ramassé la pièce. Le lourd fardeau de la culpabilité se posa sur mes épaules. Des sentiments contradictoires se bousculaient dans ma tête. Un immense chagrin, mais aussi une peur bleue et le secret espoir que cette terrible histoire était le prix à payer pour avoir ramassé la pièce et qu'il n'y en aurait pas d'autre.

Je savais en arrivant à Lacanau que le corps du noyé serait celui d'Alain. C'était écrit, c'était ma faute. Je ne fus pas surpris en reconnaissant mon ami, lorsqu'un pompier ouvrit l'immonde sac noir et me montra le visage du noyé.

Je ne pouvais me résoudre à rentrer à Bordeaux. J'avais besoin d'air, il fallait que je respire pour dégager la boule oppressante qui me bloquait la gorge. J'approchais du lac de Lacanau. Je laissai mon véhicule sous les grands pins qui bordaient le rivage et je

marchai en suivant la berge vers Le Moutchic, le village voisin.

Je n'avais pas fait cinq cents mètres, l'esprit en proie à de sombres pensées, lorsque j'entendis des cris venant du lac. Deux gamins accrochés à un flotteur de planche à voile semblaient demander du secours. Je suis bon nageur. Je me déshabillai à la hâte et entrepris de les tirer de ce mauvais pas. La distance qui me séparait des deux petits naufragés ne devait pas excéder trois cents mètres et, en me voyant arriver, ils se mirent à faire de grands signes. Ils s'agitèrent tant et si bien que le flotteur déstabilisé se retourna. Au moment où j'approchai, il n'y avait plus personne. La surface du lac était désespérément lisse. Je plongeai et replongeai autour de l'épave espérant apercevoir dans l'eau sombre un bras ou une jambe. J'étais épuisé quand soudain je sentis, par deux ou trois mètres de fond, un corps. Je l'agrippai avec l'énergie du désespoir et le remontai à la surface.

Un bateau à moteur, alerté par les cris de badauds attroupés sur la plage approchait. Je criai pour qu'il hisse à son bord le corps inerte du gamin et je repris mes apnées. Un quart d'heure plus tard, mort de fatigue, je montai dans la barque et m'évanouis.

Je repris connaissance dans un grand lit blanc. Un médecin se trouvait à mes côtés. Lorsque j'ouvris les yeux je l'entendis très distinctement dire à quelqu'un, dans le couloir.

Commissaire ! Monsieur Faurot vient de se réveiller, mais je ne pense pas qu'il soit en état de répondre à un interrogatoire.

À ma sortie de l'hôpital, je fus convoqué au commissariat de police. On m'informa alors que les parents des enfants avaient porté plainte, car ils estimaient que j'étais responsable du chavirage et de la noyade des deux gamins. Leur plainte était étayée par les témoignages des personnes présentes qui confirmaient que mon action avait bien entraîné le chavirage du flotteur.

J'étais sidéré par la tournure que prenaient les événements. La machine administrative, telle un rouleau compresseur était en marche, prête à tout broyer sur son chemin. On m'enferma, à titre préventif, bien sûr, à la maison d'arrêt de Gradignan, dans une immonde petite cellule crasseuse que je partageais avec un dealer et un escroc. Je ne m'étendrais pas sur les journées passées dans cet univers cauchemardesque. J'avais du temps pour réfléchir et je gambergeais. J'étais obnubilé par cette pièce gauloise dont il fallait que je me débarrasse à tout prix. J'étais arrivé à la conclusion que le seul moyen de retrouver la paix était de me défaire de la pièce en la remettant à un autre pauvre bougre qui subirait à son tour les tourments de la malédiction. Dire que ma démarche était égoïste et manquait de charité était un euphémisme,

mais je m'en foutais. Il fallait à tout prix que je refille cette saloperie à quelqu'un !

Ce genre de situation permet également de faire le point sur ses vrais amis. Ceux qui prendront de leur temps pour apporter un peu de réconfort. Je pensais les compter sur les doigts d'une main, j'étais encore trop optimiste ! Personne ne demanda à me voir, ni mes anciens copains de fac, ni ceux du club de plongée, ni même mon frère. Seul mon patron me fit savoir, par l'intermédiaire d'un avocat, qu'il mettait fin à mon contrat. Naturellement, il était désolé, mais il savait bien que je comprendrais. Si je ne voyais personne, comment pourrais-je me débarrasser de cette putain de pièce qui me pourrissait la vie ?

Un matin, un fonctionnaire de l'administration pénitentiaire m'annonça que j'allais être entendu par un juge d'instruction. Vers onze heures, on me fit descendre dans la cour de l'établissement où attendait une fourgonnette bleue aux pare-brise grillagés. À l'arrière, il y avait déjà deux types. Le plus proche de la portière avait à peu près mon âge. Il se tenait prostré, la tête dans les mains, les épaules secouées par des sanglots. L'autre avait une vingtaine d'années, immense, le crâne rasé, des bras nus musculeux couverts de tatouages. Il me regarda sans me voir, son regard était fou.

Je m'assis en face du premier passager, l'autre me

faisait peur. Je ressentais la même impression que face à un pitbull. Un gardien entra et vint s'asseoir à côté de moi, après avoir vérifié que nous étions tous correctement entravés.

Nous sortîmes de la maison d'arrêt et la fourgonnette se dirigeait tranquillement vers Bordeaux quand le grand mec explosa. Il poussa un hurlement de bête fauve, une sorte de rugissement qui commençait dans les graves et finissait dans les ultrasons. Dans le même temps, il se redressa en frappant la carrosserie de ses deux poings menottés. La tôle plia, puis, telle une masse d'armes, il projeta ses mains vers le gardien qui essayait désespérément de sortir son pistolet. Le coup fut si violent que le fonctionnaire fut soulevé de son siège puis s'écroula évanoui. Le jeune homme falot qui lui faisait face avait bondi et lui avait arraché son arme. Cet homme que j'avais pris pour un pauvre type dans une situation analogue à la mienne montrait maintenant un visage identique à celui de la grande brute. J'étais enfermé dans la cage de deux pitbulls enragés.

La scène n'avait duré que quelques secondes. À cet instant le véhicule freina et s'immobilisa. Deux coups de feu retentirent. La glace qui nous séparait des conducteurs fut maculée d'une giclée de sang. Deux nouveaux coups de feu. La porte de la fourgonnette s'ouvrit brusquement. Encore un coup de feu. Un liquide rouge et épais me couvrit le visage. Le gardien

à mes côtés venait d'être exécuté froidement par un type cagoulé qui hurlait.

— Fanfan ! Rocky ! On se tire !

Il pointa son arme vers moi. Un énorme revolver chromé au canon fumant.

— Qu'est-ce qu'on fait de lui ?

Le grand type au regard fou répond d'une voix étrangement calme.

— Laisse-le ! Il fait ce qu'il veut, on s'en fout nous, on se tire.

Deux motos s'approchèrent. Aux guidons, des types en noir avec des casques aux visières baissées. L'un d'eux hurla :

— Les keufs ! Grouille, faut se casser !

Mes deux anciens codétenus grimpèrent à l'arrière des motos. Dehors des sirènes se rapprochaient stridentes. Je descendis du fourgon les jambes flageolantes. Un truc mou était collé contre ma cuisse. En l'essuyant, je réalisai qu'il s'agissait d'un morceau de cervelle. Je tombai à genoux et vomis.

Des cris, des portières qui claquaient, des sirènes. En me relevant je me retrouvai face à face avec un petit flic qui hurlait de façon hystérique. Je ne comprenais rien, j'avais toujours l'estomac dans la gorge et je n'entendais que des bourdonnements. Je me dirigeai vers lui en titubant, il hurla de nouveau, puis une rafale...

La douleur fut atroce, elle irradiia dans tout mon corps et sembla jouer avec toutes mes terminaisons nerveuses, je glissai doucement vers le sol. Le contact rugueux du bitume chaud me sembla presque sympathique.

Je me réveillai de nouveau dans une chambre blanche. Comme la première fois ! Les mêmes murs blancs, les mêmes perfusions, les mêmes chromes me renvoyant des éclats de lumière, le même commissaire à mon chevet.

Il n'a pas l'air aimable, mais semble un peu gêné tout de même.

— Monsieur Faurot, vous m'entendez ?

Je voulais parler mais aucun son ne sortait de ma bouche. Il s'en aperçut et me dit.

— Si vous m'entendez, clignez des yeux.

Je fermai les paupières et les rouvris à plusieurs reprises.

— C'est parfait ! Ce n'est pas à moi de vous annoncer cela, mais vous avez eu la trachée perforée et peut-être les cordes vocales touchées. J'espère cependant que nous allons pouvoir communiquer.

Je voulais hurler. Il faut que quelqu'un me débarrasse de la pièce de monnaie ! Je ne pensais qu'à ça ! Comment lui faire comprendre que ces histoires de

« gangsters excessivement dangereux », je m'en foutais comme d'une guigne ? Il s'obstinait bêtement.

— Il faut que vous nous aidiez, Monsieur Faurot. Est-ce que vous étiez au courant de ce qu'ils avaient l'intention de faire. ?

« Il faut que quelqu'un me débarrasse de la pièce ! »

— Vous avez cligné des yeux ! Est-ce que ça signifie oui ?

« Il faut que quelqu'un me débarrasse de la pièce ! »

— Je n'ai pas vu si vous aviez cligné des yeux, Monsieur Faurot, est-ce que vous m'entendez correctement ?

« Il faut que quelqu'un me débarrasse de la pièce ! »

Un autre homme s'approcha du commissaire. Ce devait être un médecin. Il prit le commissaire par le bras et l'entraîna vers le fond de la chambre. Je l'entendis dire au policier :

— Monsieur Faurot est fatigué. Je crois qu'il vaut mieux le laisser se reposer et remettre cet interrogatoire à demain.

Le commissaire s'en allait, le médecin revint vers moi.

— Je sais que vous m'entendez, Monsieur Faurot. Alors je vais vous expliquer ce que vous avez subi. Vous avez reçu trois balles. L'une vous a perforé la gorge, la seconde a transpercé les poumons et la troisième a gravement endommagé votre humérus. Pour

l'instant, nous espérons sauver votre bras droit, vos poumons ont été rafistolés, mais il n'y aura pas de problème de ce côté. En revanche pour vos cordes vocales le pronostic reste très réservé.

À ce moment une infirmière pénétra dans la chambre pour demander au médecin de passer voir une urgence, elle était accompagnée d'un motard vêtu de cuir noir qui m'observa longuement en souriant.

Mon obsession revenait lancinante : Il faut que quelqu'un me débarrasse de la pièce ! Il faut que quelqu'un me débarrasse de la pièce !

Je n'avais plus de voix, j'avais perdu pour longtemps l'usage de mon bras, on me prenait pour un criminel doublé d'un assassin, comment obtenir que quelqu'un me déleste du cadeau maudit ? Je m'endormis en proie aux pires cauchemars.

Il devait être aux environs de minuit lorsque j'entendis la porte de ma chambre s'ouvrir doucement. L'infirmière de garde à l'étage entra en poussant devant elle une desserte à roulettes recouverte de médicaments. C'était une très jeune femme, blonde aux cheveux courts, aux yeux bleus avec un visage d'ange. Elle se pencha au-dessus de moi. Elle sentait le patchouli.

— Vous dormez, Monsieur Faurot ?

J'avais les yeux grand ouverts.

— Comme vous devez souffrir !

Je clignai des yeux. Oui, j'avais mal ! Une douleur atroce embrasait ma poitrine. Elle souriait. Ses dents d'une blancheur éclatante étaient magnifiques.

— Je déteste voir les gens souffrir. Il faut que je vous aide, Monsieur Faurot. C'est trop terrible, cette souffrance que je lis dans vos yeux.

Un doute affreux s'insinua dans mon esprit. Elle continuait de murmurer à mon oreille.

— Vous étiez sans doute très beau avant cet horrible accident, ce sera encore plus difficile à supporter. Vous ne devez pas retourner dans cet état auprès des gens que vous avez aimés et qui vous ont aimé. Vous souffririez trop !

Dans un souffle elle prononça dans le creux de mon cou :

— Vous voulez que je vous aide à ne plus souffrir ?

Son haleine était tiède mais un long frisson glacé parcourut mon dos.

« Non ! Je ne veux pas mourir. Je veux que mon cauchemar cesse mais je ne veux pas mourir. »

Elle détachait la perfusion et la remplaçait par un flacon d'un autre liquide.

— Tu vas voir, tu vas cesser de souffrir et pour t'aider, je te réserve une petite surprise.

Elle s'était relevée et se tenait au-dessus de moi.

Lentement elle déboutonnait sa blouse. Dessous, elle ne portait rien. Elle était nue et vraiment très belle. Elle approcha ses seins magnifiques de mon visage. Ses mamelons étaient durcis par l'excitation qui la gagnait. La voix légèrement altérée, elle murmura :

— Tu me trouves à ton goût ? Pense à moi là où tu vas !

Je me sens partir... Il faut que je ferme les yeux, parce que je suis vraiment très fatigué. Ma dernière pensée est pour cette pièce que je n'ai pas réussi à fourguer !

La campagne charentaise s'est parée des couleurs de l'automne. Une activité inhabituelle règne dans les vignes de l'île d'Oléron où se terminent les vendanges. Le cru de cette année promet d'être bon.

Deux femmes discutent sur le pas-de-porte d'une charmante petite maison de pêcheur, basse, blanche aux volets vert céladon. Des cris interrompent leur discussion. C'est un gamin qui coure en riant aux éclats.

— Maman ! Maman !

— Oui, Jérémie, qu'est-ce qu'il y a ?

— Maman, regarde ce que j'ai trouvé dans le jardin.

Le bambin doit avoir cinq ou six ans. Il tend vers sa mère une main maculée de terre. Lorsqu'il desserre les doigts, au milieu de la crasse brille une jolie pièce

d'or qui paraît très ancienne. Sur la face apparente on peut distinguer une sorte de cheval avec une tête humaine aux cheveux longs et ondoyants.

LE VENT DU DÉSERT

— Bonjour, petit. Tu es encore là aujourd'hui ? Tu l'as déjà vu combien de fois ce film ?

— Trois fois, M'sieur.

Monsieur Vergès, le propriétaire du cinéma Rex, faisait également office de directeur, de caissier et de projectionniste. Il dut se pencher par-dessus son guichet pour s'adresser au petit bonhomme qui lui tendait deux pièces de cent francs. Pour l'instant, il pouvait se permettre de discuter un peu, le gamin était le premier client. L'horloge murale indiquait un peu plus de dix-huit heures et la séance de dix-neuf heures débutait rarement à l'heure.

— Tu as l'intention de venir à chaque séance ?

— Je sais pas. C'est pour mon grand-père.

— Comment ça, ton grand-père ?

Monsieur Vergès avait sursauté. Le grand-père du garçonnet, le comte d'Entremont, était mort ! Colonel dans l'armée, ce dernier avait été tué en Afrique au cours d'un raid touareg deux ans plus tôt. La disparition du châtelain n'avait perturbé le village que le temps d'une cérémonie militaire pour laquelle le ministre s'était déplacé en personne. Depuis lors, le fils aîné du comte, le père du gamin, s'occupait de la

grande propriété familiale et le cours immuable du temps avait repris ses droits.

Le cinéma de monsieur Vergès était une petite salle aux murs blanchis à la chaux et au plancher grinçant sur lequel était disposée une cinquantaine de chaises d'écolier. L'écran, une simple portion de mur, était recouvert d'une peinture à l'huile trop brillante. La cabine de projection lui faisait face, visible par deux ouvertures circulaires, l'une destinée au projecteur et l'autre à la surveillance de la salle par le maître des lieux.

Le petit-fils du comte était un garçon fluët à la tignasse brune et aux yeux bleus très clairs. Il portait des culottes courtes retenues par des bretelles de cuir, une chemisette à carreaux et des sandales noires. Rien de bien original pour un gamin de la campagne aquitaine au milieu de l'été 61. Pourtant, il y avait chez lui quelque chose d'étrange, d'irréel. Peut-être était-ce son regard de glace, dont la transparence bleutée évoquait des profondeurs insondables ? En ce moment, le regard du petit était grave.

— Oui, grand-père est dans le film!

Monsieur Vergès fit semblant de ne pas avoir compris. Le film, un western avec John W., n'avait aucun rapport avec l'Afrique et encore moins avec l'armée française. Pourtant le garçonnet insistait.

— Oui, M'sieur, les Indiens veulent le tuer !

Le projectionniste gardait le sourire, mais il se sentait mal à l'aise, déstabilisé par la conviction qui perçait dans la voix du petit.

— Tu dois confondre. Tu as vu un homme qui ressemblait beaucoup à ton grand-père. C'est un film, avec des acteurs, des Américains.

Il aurait dit « des Martiens », il n'y aurait pas eu plus de déférence dans sa voix. Le gamin ne réagit pas. Ses yeux, fixés sur le vieil homme à la blouse grise, imploreraient un peu de compréhension. Lorsqu'il réalisa qu'il ne la trouverait pas, il se renfrogna et une barre soucieuse se forma au milieu de son front. Le vieux projectionniste s'en aperçut, sa voix se radoucit.

— Allez petit, vas y et regarde bien celui que tu crois être ton grand-père et... Au fait, tu ne l'avais plus revu depuis combien de temps ton grand-père ?

— Quatre ans, M'sieur !

— Quatre ans ! Tu ne te souviens plus très bien.

— Oh si, M'sieur. On a une photographie dans la salle à manger.

Monsieur Vergès haussa les épaules, fataliste.

— Si tu le dis. Et qu'est-ce que tu espères en venant à chaque séance ?

Les yeux du garçon s'arrondirent de surprise.

— Mais, M'sieur, c'est mon grand-père ! Il faut que je l'aide.

De nouveaux clients arrivaient, le projectionniste remit sa casquette de caissier et tendit un ticket à l'enfant.

— Va t'asseoir devant, comme d'habitude.

— Oui, M'sieur, merci, M'sieur !

Le vieil homme eut un sourire attristé en regardant filer le petit bonhomme. La mort du grand-père avait manifestement perturbé l'enfant. D'autres clients approchaient, les premiers étaient des Parisiens qu'il ne connaissait pas. Sans doute, les enfants ou les petits-enfants d'une famille de la région qui avait tenté sa chance à la capitale, à la fin de la guerre. Ces gens-là ne plaisaient pas au vieil homme. Trop bruyants, méprisants. Des Parisiens, en somme !

Philippe d'Entremont, fils du comte d'Entremont quatorzième du nom et petit-fils du colonel de spahis Bertrand d'Entremont disparu dans le désert nigérien, courrait vers sa chaise.

Du haut de ses dix ans et de son mètre cinquante-trois, le jeune garçon était doté d'une sensibilité et d'une perspicacité anormales. Dès le début de la conversation, il avait senti que le vieil homme ne comprenait pas un mot de son histoire. Monsieur Vergès devait le croire un peu fou, un peu dérangé comme disaient les gens du village. Il n'avait pas encore atteint l'âge de raison, mais il savait que son grand-père avait besoin de lui et il devait l'aider. « Un

d'Entremont ne demande jamais qu'on lui dise où se trouve son devoir, il le sait », aimait à répéter son père. Cela faisait rire ses idiots de sœurs, mais lui, Philippe, savait très bien ce que cela signifiait.

Le film ne commencerait pas avant une bonne demi-heure, monsieur Vergès serait en retard comme d'habitude. Il ne pouvait pas vendre les tickets à l'entrée jusqu'à dix-neuf heures et être prêt, à la même heure, pour démarrer le projecteur et envoyer la première bobine. Philippe réfléchissait à la façon dont il allait procéder. Cela faisait deux jours qu'il ne pensait qu'à ça. Il avait un peu de temps pour ordonner ses idées et répéter mentalement le scénario qu'il avait imaginé.

Son grand-père était conducteur de chariot dans une caravane qui se dirigeait vers l'ouest en traversant les montagnes rocheuses. Au début de la seconde bobine, le convoi de pionniers était attaqué par les Indiens. Le héros (John W.) disposait les chariots en cercle, puis, pendant de longues minutes, le combat faisait rage. Un peu avant que n'intervienne la cavalerie, une flèche se fichait dans la poitrine de son grand-père.

Depuis, le jeune garçon voyait, toutes les nuits, le regard triste du vieil homme se voiler à l'approche de la mort.

Les yeux de l'enfant restaient fixés sur le mur blanc, tandis que la salle se remplissait lentement. Remplir était un bien grand mot. Sur la cinquantaine de chaises disponibles, la moitié était inoccupée, comme toujours. Son regard descendit vers le plancher noirci par la crasse et le passage répété de générations de cinéphiles.

Le gamin devina, plus qu'il ne la vit, la présence de Florence un peu en retrait derrière lui. Florence était venue avec ses parents, les pharmaciens du village, et il pouvait sentir son odeur de violette depuis l'endroit où il se trouvait. Il était depuis toujours amoureux de la fillette et il aurait tout donné pour qu'elle vienne s'asseoir à ses côtés. Mais aujourd'hui, il ne pouvait rien faire ; il avait une tâche à accomplir, une mission. Il se tassa un peu sur sa chaise pour passer inaperçu. Florence ne l'avait pas vu, sinon elle serait venue lui dire bonjour.

Un peu plus loin, il y avait la famille Bouchard, les épiciers, Raymond, Huguette et leurs trois garçons. Eux aussi étaient facilement reconnaissables à leurs rires niais qui ressemblaient étrangement à des braiements d'ânes mécontents. Entre la travée de Florence et la sienne s'étaient assis les Parisiens, les bras chargés de confiseries. Ils s'installaient en prenant leurs aises avec un sans-gêne qui alimenterait les discussions, le lendemain, sur la place du village.

Soudain la lumière s'éteignit. La pièce fut immé-

diatement plongée dans une obscurité tiède et moite que transperçait le faisceau lumineux du projecteur. Florence poussa un petit cri auquel répondirent en écho trois braiments, puis une image en noir et blanc tressauta sur le mur vierge.

La silhouette d'un petit mineur s'approcha des spectateurs en faisant tournoyer son piolet. Monsieur Vergès utilisait cette apparition pour régler la netteté de l'image. Comme toujours, le son, déversé par deux haut-parleurs de part et d'autre de la scène, était beaucoup trop fort. Le vieil homme, un peu sourd, intervenait alors sur ses potentiomètres en fonction des cris de la salle. La procédure était connue de tous, et un mugissement ne tarda pas à s'élever des travées, bientôt suivi d'un long « haaaa ! » lorsque la bonne puissance fut affichée.

Comme toujours, la séance débutait par les réclames. Philippe n'aimait pas ces images racoleuses, soulignées par une voix nasillarde qui lui rappelait celle de son oncle, magistrat à Bordeaux.

Enfin le film commença. Le jeune garçon suivait l'aventure d'un œil distrait, il connaissait l'histoire par cœur, et il savait que son grand-père n'apparaîtrait pas avant de nombreuses minutes. Il trompait son ennui en comptant à chaque fusillade le nombre de balles tirées par le héros. Son père lui avait raconté que les revolvers ne pouvaient tirer que huit coups et

depuis il comptait et souvent, il atteignait des totaux bien supérieurs.

Soudain, un plan panoramique des montagnes rocheuses accompagné d'une musique symphonique à base de cuivres et de percussions annonça l'arrivée de la caravane. Philippe savait que son grand-père était assis dans le quatrième chariot. Effectivement, le vieil homme au regard clair, au nez aquilin et à la chevelure de neige était bien là, menant ses mules d'une main experte. Son costume de pionnier n'avait rien à voir avec l'uniforme de spahis qu'il arborait sur la cheminée de la salle à manger, mais Philippe l'avait tout de suite reconnu. L'enfant savait qu'il s'agissait bien de son grand-père, il n'avait pas besoin de preuves, ces tristes précautions dont s'entourent les adultes pour ne pas entendre leur cœur. Il savait. C'était tout et c'était suffisant!

La caravane traversait une épaisse forêt de conifères. Par moments, le réalisateur laissait entrevoir un Indien sur un petit cheval pie, un panache de fumée au sommet d'une montagne, des séries d'indices qui étaient autant de signes informant les spectateurs qu'il allait bientôt se passer quelque chose.

Le moment important approchait. La caravane devait franchir une rivière peu profonde. John W. leva le bras, les premiers chariots s'engagèrent dans le guet. L'endroit était idéal pour une embuscade.

La musique devenait plus lente, plus angoissante et pas un spectateur ne fut réellement surpris lorsqu'un hurlement perçant retentit sur la berge opposée, suivi d'une nuée de flèches.

La caravane forma un cercle au milieu de la rivière et, dès que la position fut solidement établie, des centaines d'Indiens surgirent de toutes parts, lancés au grand galop. Les gros plans se succédaient, d'un côté, les visages grimaçant de haine des Sioux couverts d'horribles peintures de guerre et de l'autre l'attitude calme et digne des colons qui abattaient, sans colère, un Indien à chaque coup de feu. Puis, un cow-boy au visage sympathique reçut une flèche dans l'épaule et s'écroula sans un cri. Sa fiancée s'empara de la winchester encore fumante et prit la place du jeune homme pour colmater la brèche dans la défense.

Philippe était terriblement tendu, ses mains étaient moites et il avait mal à la tête. Tout son être était dirigé vers cette image mouvante sur le mur de plâtre. Il attendait un gros plan de la tête de John W. car cette image précédait d'une fraction de seconde l'arrivée de la flèche qui devait transpercer le cœur de son grand-père. Deux ou trois chevauchées, une poignée d'Indiens jetés à bas de leurs montures au milieu de nuages de poudre et le visage du héros apparut enfin, immense, sur l'écran mural.

Lorsque l'image s'effaça, Philippe projeta toute la

force de son esprit vers cette flèche qui allait apparaître sur l'écran. Il avait répété ce geste cent fois depuis la veille. Il s'était entraîné toute la journée sur des gravillons, puis des cailloux, jusqu'à ce qu'il réussisse à chacune de ses tentatives.

Le réalisateur avait pu cadrer dans un même plan le visage du pionnier et l'empennage du trait mortel. Soudain, par on ne sait quel miracle la trajectoire de la flèche s'infléchit vers la gauche, comme poussée par un violent souffle d'air, et le projectile alla se ficher dans le moyeu d'une roue à quelques centimètres du cou du vieil homme. Une lueur de surprise scintilla dans ses yeux puis un indéfinissable sourire se dessina sur ses lèvres. Soudain, le mur sembla se déchirer en proie aux flammes.

Philippe entendit Florence pousser un cri dans lequel se mélangeaient frayeur et dépit puis un juron sonore. Monsieur Vergès essayait d'éteindre la pellicule qui venait de s'enflammer.

Ayant repris sa casquette, Monsieur Vergès attendait à la sortie de la salle. Son antique caisse ouverte à ses côtés, il remboursait les spectateurs. Il n'y avait pas de récrimination, les gens prenaient l'incident avec bonhomie, tant ils étaient fréquents, seuls les Parisiens lâchèrent quelques remarques désagréables qui eurent le don d'agacer tout le monde. Philippe d'Entremont souriait les mains dans les poches. Le

vieux projectionniste lui tendit deux pièces de cent francs en prenant un air désolé.

— Tu reviens demain ?

— Non, M'sieur, c'est plus la peine.

Le vieil homme regarda Philippe droit dans les yeux. Il y avait de la surprise dans son regard.

— Comment ça, « plus la peine » ? Tu t'es rendu compte que ce n'était pas ton grand-père ?

Le jeune garçon hésitait à répondre, une voix aiguë de fillette, dans son dos vint à son secours.

— Oh, Philippe ! Papa, c'est Philippe, je peux aller lui dire bonjour ?

Florence faisait de grands signes dans la direction du garçon en tirant le bras de son père. Ce dernier, d'un geste, l'autorisa à saluer le fils du comte. Les deux gamins sortirent main dans la main en parlant fort et en riant aux éclats.

Le colonel Bertrand d'Entremont fut retrouvé vivant lors d'un raid effectué par une compagnie des troupes de marine dans le fief d'un chef touareg au nord d'Agadez. L'officier supérieur avait passé deux années enchaîné sous une tente. Seul le souvenir de sa famille lui avait permis de surmonter l'horreur de la situation. Lors d'une interview, il relata à la presse un épisode particulièrement éprouvant de sa captivité : à la suite d'une tentative d'évasion, il fut

condamné à mort par son geôlier. L'officier français avait été attaché au tronc d'un palmier et le guerrier du désert avait décidé de lui transpercer le cœur avec sa javeline. Or, au moment où il lançait le trait mortel, une bourrasque avait dévié le projectile qui s'était enfoncé dans l'arbre à hauteur de son cou. Le chef touareg avait gracié le colonel, car, avait-il dit : « le vent du désert ne veut pas ta mort ».

Le vieil officier ne raconta jamais qu'à l'instant où le bourreau prenait son élan, l'image de son petit-fils flottait dans son esprit. L'enfant souriait.

L'ANTIQUAIRE

« Objets inanimés avez-vous donc une âme ?

Quelle question étrange ! J'ai toujours été amoureuse des objets ayant une histoire, un vécu, une patine. J'ai choisi d'être antiquaire pour vivre au plus près des meubles anciens, des sculptures, des tableaux de maîtres ou des poteries antiques. J'éprouve un plaisir, une jouissance indescriptible lorsque je passe mes doigts sur l'accoudoir poli par les ans d'un voltaire aux couleurs fanées ou lorsque je caresse les arêtes usées d'une poterie néolithique. Je ressens, physiquement, les émotions des hommes et des femmes qui ont possédé ces objets avant moi, qui les ont utilisés, aimés puis abandonnés.

Je suis sûre qu'il existe quelque chose d'immatériel, d'impalpable unissant l'homme et l'objet, par-delà le temps. Lorsque l'homme disparaît au terme de quelques dizaines d'années, la chose (je déteste ce terme affreux !) navigue alors d'être humain en être humain, s'imprégnant à chaque fois d'un plus d'humanité, jusqu'à être dotée d'une vie propre. Il m'arrive de penser que cette relation qui unit l'homme à l'objet ressemble, par certains côtés, à celle existant — peut-être — entre Dieu et l'homme ! Je crois que cela peut expliquer à la fois le succès des antiquités, pour

l'émotion qu'elles véhiculent, et, à l'opposé, celui des objets high-tech pour leur virginité émotionnelle.

Je tiens une boutique d'antiquaire à Bordeaux, rue Bouffard, non loin de la porte Dijeaux. J'ai travaillé dans ce magasin aux côtés de ma mère pendant quelques années. Puis un jour, maman a décidé d'arrêter. Elle voulait voyager. C'était il y a trois ans, le 12 décembre 2000 et je venais d'avoir vingt-trois ans. Depuis, la recherche d'objets anciens et insolites est devenue une passion. Je ne me suis pas spécialisée, comme certains de mes confrères, dans les meubles ou les tableaux. Non ! Je prends tous les objets en obéissant à une seule règle : il faut que je ressente quelque chose de fort en leur présence.

C'est ainsi que, la semaine dernière, j'ai acquis une collection de bijoux touaregs dont le simple contact me procure des frissons. Je connais un peu le désert nigérien. J'ai visité Agadez il y a deux ans, avec un ami qui participait au rallye Paris-Dakar et j'étais revenue émerveillée par ces quelques jours passés au milieu du désert. Certes, j'étais consciente que la vie quotidienne ne devait pas ressembler à ce que j'avais vu. Néanmoins, la beauté des paysages, l'harmonie de l'architecture ou la gentillesse des habitants étaient des éléments qui ne devaient rien au passage de la caravane du fric.

Aussi, lorsque j'appris par hasard, au cours d'une vente aux enchères, que des bijoux d'ambre et

d'argent, en provenance de l'Air, étaient proposés, ma curiosité fut éveillée. En les voyant, j'eus un coup de foudre et j'achetai le lot complet. À cette occasion, je fis la connaissance du comte d'Entremont, professeur à l'école nationale de la magistrature, qui me raconta l'histoire de ces objets.

Le grand-père du comte, colonel des Spahis dans les années soixante, avait été retenu prisonnier au Niger, par l'un de ces chefs de tribus qui firent les délices de la littérature romanesque. Lors de sa libération, le chef touareg fut tué, et le colonel passa de la condition d'esclave à celle de maître. Naturellement, l'officier français n'envisageait pas de garder une tribu à son service comme l'y autorisait la coutume locale, aussi fut-il pris de court lorsque le sultan d'Agadez lui dit qu'il ne devait pas affranchir ses prisonniers et risquer, en créant un précédent, de déstabiliser l'ensemble de la société saharienne. Conscient des enjeux politiques, l'officier s'en tira par une pirouette en permettant le rachat symbolique de « ses » esclaves par leurs tribus d'origine. Il se retrouva ainsi propriétaire de troupeaux de moutons qui firent le bonheur des popotes de la région, de lots de tapis qui ornèrent les mosquées locales et de divers petits objets usuels qui récompensèrent les services des employés indigènes.

Quelque temps plus tard, alors que le colonel d'Entremont s'apprêtait à regagner la métropole, un émir de la région de Dirkou sollicita une audience.

Au dire de son petit-fils, cette entrevue marqua profondément l'officier. Le Touareg était le chef d'une tribu légendaire des confins du Ténéré. C'était un homme fier, qui ne pouvait accepter que sa sœur ait été rachetée pour une poignée de dattes. Il venait, en personne, remettre une somme qui, selon lui, correspondait mieux à la valeur d'un membre de sa famille. Il apportait ainsi deux sabres et un coffret de bijoux. Les sabres, des épées plus précisément, avaient les poignées recouvertes d'ébène et d'argent et leurs lames avaient été forgées dans les ateliers de Tolède au XII^e siècle. Le coffret contenait deux colliers constitués de grosses perles d'ambre couleur de miel séparées par des perles biconiques en argent ciselé. J'avais vu sur les rives de la Baltique un ambre plus pur, plus transparent, mais il se dégagait des colliers touaregs ce je-ne-sais-quoi qui, dans l'objet, créait l'émotion.

Le soir même, chez moi, je passais une heure à regarder, à palper et à caresser les colliers. Plus je les touchais, plus j'avais l'impression que quelque chose que je n'arrivais pas à exprimer était en moi et cherchait à sortir. La possession de ce bijou faisait de moi à la fois un réceptacle et une source. Je ne pouvais pas dire si ce « quelque chose » était une simple émotion, une vision ou une force, mais je savais qu'en possédant ces bijoux, je n'étais plus la même.

Le lendemain je décidai de mettre en vente les

sabres, mais je gardai les deux colliers. De nouveau, dans la soirée, je les ressortis et je m'installai confortablement dans le canapé de mon salon. Les bijoux en main je laissai vagabonder mon esprit.

Le soleil se couchait nimbant les dunes d'une lumière dorée. Le sable déclinait les nuances de ses ors depuis l'orange foncé jusqu'au jaune très pâle. Un vent léger soulevait un voile qui estompait les contours des crêtes. En contrebas de l'une d'entre elles, un campement de trois tentes était monté. Sur un minuscule feu de brindilles séchées, dans une vieille théière émaillée de l'eau bouillait.

Je me réveillai en sursaut, renversant du pied un verre d'eau posé sur la table basse. Que m'arrivait-il ? J'avais vraiment l'impression d'être là-bas. Je pouvais sentir sur ma peau l'air sec et brûlant du désert. Je sentais l'odeur de la menthe et du sucre tiède. Plus troublée que je ne voulais l'avouer, je me couchai tôt, après avoir rangé les bijoux dans un coffret ancien. Ma nuit fut peuplée de rêves étranges qui fleuraient bon le sable et les horizons lointains.

Ce jour-là, j'eus la tête ailleurs et je ne m'intéressai que très vaguement au fonctionnement de la boutique. Je rentrai chez moi un peu plus tôt que prévu. Je m'enfermai dans ma chambre, le coffret sur mon lit. Dès que j'eus entre mes mains les boules d'ambre mat, les sensations de la veille refirent surface, plus présentes, quasi palpables.

La nuit tombait sur le campement. J'étais seule, des enfants jouaient un peu plus loin sous la surveillance d'une vieille femme vêtue de noir. Je portais une simple robe d'un indigo très foncé et un voile de même couleur. Lorsque mon regard se posa sur mes mains, je les vis fines et brunes, aux paumes orangées, couvertes de henné. Deux bracelets d'argent et de turquoise ceignaient mon poignet gauche. Sur le droit, une simple boucle en poil d'éléphant retenait une boule d'ambre identique à celles du collier. Le collier ! Ma main se porta machinalement vers mon cou. Il était là, les boules d'ambre luisaient doucement, enfouies dans un pli de l'épais tissu lustré. Mon regard fut attiré par une silhouette sombre sur la crête de la dune en face de moi. Mon cœur se mit à battre la chamade...

De nouveau, je me réveillai en sursaut. Je m'étais sans doute assoupie, pourtant je ne me sentais pas fatiguée. J'avais simplement une sensation de transition instantanée. Si l'ubiquité existe, elle doit ressembler à quelque chose comme ça, le sentiment d'être en un lieu, puis immédiatement, après ailleurs. Je regardai ma montre. Je ne m'étais pas simplement assoupie, il était presque cinq heures du matin ! Je me sentais la proie de sensations opposées, d'un côté une vague inquiétude et de l'autre une impatience incontrôlable. J'avais envie de retourner dans ce rêve et de connaître la suite de l'histoire. Pourtant, je me levai

et me préparai pour une journée de travail ordinaire. Vers midi cependant, j'appelai monsieur d'Entremont pour lui demander des explications, quelques détails complémentaires sur les objets que j'avais acquis. Il me répondit très gentiment et me raconta qu'en mettant de l'ordre dans les papiers de son grand-père, il avait trouvé quelques lettres répondant à mes interrogations. Il proposa de me les remettre au magasin.

La journée s'écoula sans que j'y fasse réellement attention, tant j'étais excitée à l'idée de me replonger dans les délices oniriques de l'Afrique saharienne. Vers dix-neuf heures, en rentrant à mon domicile, je me précipitai dans ma chambre et me jetai sur mon lit, les colliers d'ambre autour du cou.

Le seigneur approchait au rythme lent de son dromadaire. Seuls ses yeux étaient visibles, mais à son regard, je sus qu'il était à la fois heureux et fatigué. Son turban blanc était couvert de poussière, il le défit pendant que baraquait sa monture. Ses longs cheveux noirs tombaient en une cascade aux reflets bleutés sur sa tunique blanche. Il sauta doucement au sol, les enfants s'élançèrent vers lui en poussant des cris. Lorsqu'il s'adressa à eux, il parla d'une voix chantante, chaude et mélodieuse. J'étais muette de surprise, il parlait une langue étrange. Ce n'était pas du français ! Comment pouvais-je comprendre le tamashek ? Même dans mes rêves les

plus fous, je ne pouvais pas déchiffrer une langue dont j'ignorais tout!

Il posa au sol le plus jeune de ses fils. Cette pensée me fit tressaillir. Je tombai à genoux. Il se précipita vers moi.

— Idrissa ! Qu'est-ce qui t'arrive, ma gazelle ?

Je le fixai droit dans les yeux, je sentais des larmes couler sur mon visage, mais je n'arrivai pas à prononcer un mot. Je voulais hurler, je ne savais pas ce que je faisais dans ce rêve trop vrai. Il me releva et me serra contre lui. J'étais merveilleusement bien et je ne voulais pas être aussi bien. J'avais peur de ce qui allait se passer. Je voulais me réveiller, il le fallait !

Je m'évanouis.

Lorsque je revins à moi, je n'étais pas dans le grand lit de ma chambre à Bordeaux, mais sous une tente de laine et de peaux. Une vieille femme, celle que j'avais vue tout à l'heure — elle s'appelait Diodia — me passait un linge légèrement humide sur le visage.

Mon seigneur attendait devant la tente. Je distinguai entre mes paupières mi-closes sa haute silhouette fièrement campée, les jambes écartées et les bras croisés. Il sentit que je reprenais connaissance, il rentra sous la tente et se pencha sur ma couche. Ses yeux bleus se posèrent longuement sur mon visage. Il ne dit pas un mot, mais j'avais l'impression qu'il explorait les moindres recoins de mon âme.

— *Qu'est-ce que tu as, Idrissa ?*

Comme je ne répondais pas, il me regarda plus intensément encore. D'un geste, il fit signe à Diodia de sortir, puis il prit mes deux bras et me souleva légèrement. Je fermai les yeux et je baissai la tête. Il glissa sa main dans ma tunique et s'empara du collier qu'il scruta avec une intensité terrible. Sa main toucha mon sein, un trouble étrange m'envahit. Il me fixa de nouveau droit dans les yeux, sa main caressait maintenant doucement ma poitrine, je poussais un petit gémissement. Puis je fus emportée par un tourbillon de plaisir.

Le décor de ma chambre m'explosa au visage comme une mauvaise plaisanterie. Je me levai, les jambes flageolantes et les doigts serrés sur le collier d'ambre. J'espérais qu'une bonne douche me calmerait et me rendrait figure humaine. Je me sentais passablement chiffonnée. Un peu comme si j'avais vraiment fait l'amour. Je regardai mon reflet dans la glace de la salle de bains avec un petit sourire. Je ne pouvais pas avoir vraiment fait...

Comme la veille, je passais une journée étrange, l'esprit ailleurs, quelque part aux confins du Sahara. Pour la première fois de mon existence, je ressentais une profonde impression de dégoût en marchant dans les rues de Bordeaux. Je ne supportais plus ces rues aux immeubles crasseux. J'avais l'impression de distinguer la suie en suspension dans l'atmosphère

grasse et nauséabonde du centre-ville. Heureusement je n'eus pas de client, car j'aurais sans doute été très désagréable. Je trouvais les rares passants qui déambulaient devant le magasin encore trop nombreux à mon goût et j'avais la hantise d'en voir un me demander quelque chose.

À midi je décidais de tout fermer et de rentrer chez moi. J'avais manifestement besoin de repos.

L'aube naissante illuminait d'une lumière violette le sommet des dunes. Je regardai à mes côtés, ma couche était vide. J'entendis des cris au loin. Je m'habillai rapidement et me précipitai dehors. Des femmes et des enfants sortaient des autres tentes du campement en poussant des «you-you» d'excitation. Je compris leur réaction en voyant débouler les hommes au grand galop dans un nuage de poussière et de poudre. Mon seigneur était derrière la meute, il avançait au pas lent de sa monture traînant derrière lui un autre chameau sur lequel était entravé un officier français. Ce dernier chuta lourdement lorsque l'animal s'arrêta.

L'homme, dont l'uniforme était déchiré, avait le visage couvert de sang. Deux des serviteurs du seigneur se précipitèrent sur le prisonnier et le relevèrent sans ménagement. Le français était assez âgé, une cinquantaine d'années, il avait les cheveux courts, blancs, un nez aquilin et un regard furieux. Il se redressa et

s'adressa au seigneur d'une voix calme à peine altérée par la souffrance.

— Tu regretteras, petit chef ! On te retrouvera et il faudra que tu payes tes insultes à la France !

Mon seigneur ne répondit pas. Il se tourna vers moi, son regard plongea au plus profond de mes yeux. L'officier français avait suivi le geste du seigneur. À son tour, son regard croisa le mien. Il sourit et avec beaucoup d'élégance me lança.

— Mes hommages, Madame, le colonel Bertrand d'Entremont vous salue bien !

Je lui souris et baissai la tête devant le fier français.

Un violent coup porté par un sbire de mon seigneur jeta l'officier à terre. Je tournai les talons et rentrai sous ma tente. Mon seigneur m'avait suivie, il me prit par l'épaule et me retourna brutalement. Ses yeux bleus lançaient des éclairs. Il me gifla une première fois puis m'arracha le collier d'ambre d'un mouvement vif.

La transition entre le rêve et la réalité fut encore plus pénible que les fois précédentes, pourtant je n'avais aucune envie de rester là-bas. Je sentais encore la chaleur de la gifle sur ma joue. À cette pensée, je portai inconsciemment la main vers mon cou. Il n'y avait plus rien, un sentiment de panique s'empara de moi. Je cherchais partout autour du lit, dessous, dans les draps, il n'y avait rien ! Le collier avait bel et bien disparu.

Dans la matinée je reçus la visite de Philippe d'Entremont qui m'apportait des lettres de son grand-père, comme il me l'avait promis. Il me tendit une liasse de feuilles jaunies par le temps.

— Je vous fais grâce des détails, tenez, c'est dans la deuxième feuille, là.

Monsieur d'Entremont posa son doigt au centre de la feuille.

— Lors de ma capture, j'ai d'abord été détenu dans une tribu du sud de l'Air dont le cheik était un seigneur du désert. Il y avait une jeune femme qui me jetait des regards étranges en égrenant un collier d'ambre, comme on ferait d'un chapelet. Le collier qui m'a été remis lors de la libération de mes « esclaves » était identique à celui-là. Je n'avais vu qu'une seule fois ces perles biconiques, entre les doigts de cette première femme.

J'interrompis sa lecture.

— À quelle époque votre grand-père a-t-il été capturé ?

— C'était en 1959, je crois, j'étais très jeune.

J'étais perturbée par ce que je venais d'apprendre. Philippe d'Entremont se rendit compte de mon émotion et prit congé en me laissant les lettres de son grand-père.

Depuis, je les ai lues et relues et je ne trouve aucune explication.

Je ne trouve pas plus d'explication à la naissance, neuf mois plus tard, de ma fille. En revanche, si personne n'a compris ce qui m'a incité à la prénommer Idrissa, moi je sais très bien pourquoi !

LE PASSEUR

Aïsetou se tenait à genoux au milieu de sa chambre devant un petit autel. Ce dernier, une table de chevet recouverte d'une étoffe blanche, était éclairé par la lueur vacillante de deux bougies colorées, une rouge et une noire. Un ordinateur portable était posé entre les deux chandelles. La jeune fille tenait une poignée de farine de maïs entre le pouce et l'index qu'elle laissait filer en une ligne régulière sur l'appareil. Le dessin était assez difficile à exécuter. C'était un ensemble d'entrelacs et de volutes qui ressemblait à un motif de fer forgé. Elle suivait les traits qu'elle avait pris soin de tracer au feutre sur le couvercle. L'épure ne souffrait aucune approximation et Aïsetou n'avait pas le droit d'hésiter, aussi s'était-elle entraînée auparavant à dessiner de cette façon. Lorsqu'elle eut achevé ses vévés, puisque cela se nommait ainsi, elle recouvrit l'ensemble d'un mouchoir blanc.

En recouvrant l'appareil elle se souvint de son anniversaire quelques jours plus tôt. Un ordinateur portable ! Aïsetou n'aurait jamais osé rêver d'un cadeau pareil pour ses dix-sept ans. C'était une idée fantastique de ses parents. Aïsetou aimait s'allonger au fond du jardin derrière un bosquet de rhododendrons pour écrire des poèmes. Elle pourrait le faire

directement sans avoir à retranscrire laborieusement ses textes surchargés de ratures.

L'appareil était un Compaq d'un beau noir mat avec un liseré chromé. La jeune fille l'avait ouvert avec un peu d'appréhension et elle avait enfoncé la touche « marche ». Monsieur Adoko avait pris soin de le charger et de le configurer pour une utilisation immédiate. Assis dans un fauteuil, il surveillait du coin de l'œil les réactions en lisant son journal d'un œil distrait. La mine réjouie et le sourire ravi de sa fille le comblaient d'aise.

La jeune fille avait veillé tard dans la nuit le nez dans le mode d'emploi. Au petit matin, le visage passablement chiffonné, elle avait pris son petit déjeuner avec ses parents. Entre deux tartines elle avait demandé.

— Papa ?

Monsieur Adoko avait levé vers sa fille un regard interrogateur.

— Oui ?

— Est-ce que tu peux me confier la boîte de photos qui est dans ton bureau ?

Le père avait haussé les sourcils.

— Qu'est-ce que tu veux faire avec ça ?

La jeune fille avait répondu en souriant :

— Cette nuit je me suis dit que ça serait bien de numériser toutes ces vieilles photos de famille, toutes

ces images du Bénin. Comme ça, on pourra les regarder sur la télé en grand écran.

Madame Adoko se tenait derrière son mari. Elle avait posé sa main sur l'épaule de celui-ci.

— Je crois qu'Aïsetou a une bonne idée. Ces photos, personne ne les regarde jamais. Les enfants ne connaissent pas le Bénin, Porto-Novo, Abomey. Alors, sur un CD, ça serait plus facile et on pourrait donner une copie à toute la famille.

Les vacances de Pâques s'annonçaient pluvieuses et grises. La jeune fille s'était enfermée sans regrets dans sa chambre avec son ordinateur neuf, le scanner de son père et une grosse boîte jaune au cartonnage épais déformé. Au dîner, sa mère lui avait demandé.

— Alors, ça avance les photos ?

La jeune fille avait souri.

— J'ai presque fini. Il y en avait plein que je n'avais jamais vues.

— Lesquelles ?

— Des photos anciennes, tu sais, en noir et blanc ou sépia. Un vieux monsieur qui a l'air d'un chef, il est assis sur un tabouret.

Le regard de madame Adoko était devenu vague.

— C'est l'arrière-arrière-grand-père de ton père. C'était le roi d'Abomey. Agoli Agbo. Oui, c'était un très grand chef.

— Il y avait une vieille dame aussi, presque nue, avec un regard triste.

Madame Adoko avait réfléchi.

— C'était l'une des sœurs du roi. Une grande prêtresse, elle s'appelait Diodia.

— Une grande prêtresse de quoi ?

La dame avait eu un sourire triste.

— De « vodun », le vaudou africain. C'était la religion de tes ancêtres.

— Ah bon !

Cette révélation n'avait pas ému pas la jeune fille qui avait aussitôt enchaîné :

— Il y a aussi des photos d'hommes déguisés. On dirait des meules de paille

— Ce sont des « masques ». Des esprits ! Quand j'étais petite et que les masques dansaient lors des cérémonies, on nous avait dit que s'ils nous touchaient, on mourrait dans l'année. J'étais folle de terreur quand ils approchaient.

Madame Adoko avait souri en évoquant ses souvenirs d'une époque lointaine sans que l'on puisse deviner si elle les regrettait ou non. Après le repas, la jeune fille avait repris son travail d'archivage. Vers vingt-deux heures, elle était réapparue, soucieuse.

— Papa ?

— Oui, chérie ?

— J'ai fini de mettre toutes les photos sur le disque dur.

— Très bien. Il y a un problème ?

La jeune fille avait cherché ses mots.

— Je rangeais les photos lorsque l'écran de veille est apparu.

— C'est normal, je l'ai réglé sur dix secondes. Si tu veux, je peux changer le temps et te mettre une temporisation plus haute.

— Non, c'est pas le problème.

— Alors quel est le problème ?

— Les photos que je venais de scanner sont apparues, comme sur un diaporama.

— Normal ! Il y a un programme qui utilise tes photos comme un écran de veille. Je peux changer tout ça si tu veux, mais je le ferai demain. Là, il est un peu tard et tu ferais mieux de te coucher.

La jeune fille avait voulu répondre, mais elle s'était ravisée. Elle avait embrassé ses parents avant de regagner sa chambre. Elle savait tout ce que son père avait dit. Ce qu'elle ne comprenait pas, c'était la raison pour laquelle la photo de sa grand-tante s'était bloquée. Les photos défilaient, mais lorsqu'elle était apparue cette photo-là, l'écran avait scintillé de façon étrange comme une lampe en surtension.

L'ordinateur était toujours emmailloté dans son linge blanc. Elle le posa sur une jarre remplie d'eau de

source, de l'eau parfaitement pure. Elle alluma deux nouvelles bougies, noires et rouges comme celles de l'autel, qu'elle fixa sur l'ordinateur.

Dehors la lune brillait d'un éclat métallique entre les volets largement ouverts.

La nuit qui avait suivi ses travaux d'archivage, elle avait rêvé de l'Afrique, de lieux fantastiques, de cérémonies terribles, d'animaux fabuleux et de la grand-tante affublée de gris-gris. Cette image était revenue sans cesse la hanter.

Elle voyait le regard triste de la vieille dame qui semblait supplier.

Au petit matin, Aïsetou était fatiguée et inquiète à cause de la violence des sensations ressenties tout au long de la nuit. Ses parents n'étaient pas réveillés, elle avait allumé son ordinateur sans faire de bruit. Elle voulait revoir les images de la veille.

La séquence de démarrage s'était déroulée normalement, puis l'image de la tante était apparue plein écran. La jeune fille avait poussé un soupir et appuyé sur la touche «échap». Un picotement léger dans le bout des doigts lui avait arraché un petit cri. Elle avait réessayé, inquiète. De nouveau, un picotement puis une voix sourde dans sa tête : «Aide moi, aide-moi, je t'en prie» !

Aïsetou avait appuyé la touche «echap» à plusieurs reprises, fébrilement. Rien ne s'était passé.

Toujours cette voix dans sa tête : « Écoute-moi, s'il te plaît, écoute moi, j'ai besoin de ton aide » La jeune fille avait fermé les yeux. Sa main était restée sur le clavier. La voix s'était faite plus claire, presque audible. Du bout des lèvres elle avait murmuré :

— Qui êtes-vous ?

— Je suis Diodia, grande prêtresse de Ouidah ; et toi, qui es-tu ?

— Marie-Aïssetou, la fille de Jean-Baptiste Adoko, l'arrière-arrière-petit-fils de votre frère. On m'appelle Aïssetou.

La jeune fille avait cru un instant être la proie d'hallucinations. À moins que ce ne fût un dédoublement de personnalité ? Mais la voix avait repris, subitement plus calme avec une pointe d'autoritarisme.

— Alors tu es de mon sang ! Donc, tu dois m'aider.

Aïssetou tremblait. Elle avait trouvé cependant la force de répliquer :

— Qu'est-ce que tu attends de moi... Grand-Ta ?

Un cri avait résonné dans la tête de la jeune fille :

— Libère-moi, je t'en supplie !

— Te libérer de quoi ? Je ne comprends pas.

Petit à petit la jeune fille avait repris pied. La prêtresse avait continué :

— Mon âme est prisonnière.

— Ton âme ? Tu es morte depuis longtemps.

— Oui ! Mon corps est mort. Mais lorsque le blanc a volé mon âme pour l'enfermer dans sa boîte noire, je pouvais bien mourir, mais je ne pouvais pas rejoindre les ancêtres.

— La photo ! Tu crois qu'on a volé ton âme en te prenant en photo ?

— Je ne sais pas de quoi tu parles. Je ne comprends pas les mots que tu emploies, mais mon âme est restée prisonnière de la boîte du blanc, puis du chiffon de papier, ça, c'est certain. Jusqu'à ce que tu la fasses rentrer dans ta machine, mais je n'ai toujours pas rejoint les ancêtres. C'est pour ça que tu dois m'aider.

— Qu'est-ce que je dois faire ?

Un soupir de soulagement avait accompagné la réponse.

— Il faut faire le rituel, les rites.

— Les rites ? Quels rites ?

— Mais les rites des ancêtres !

Ce fut de nouveau un cri télépathique qui avait résonné dans la tête d'Aïsetou.

— Vous avez oublié les rites ? Maou, Dan-Aido-Houedo ?

— Mais je suis chrétienne, moi, Grand-Ta !

Un gémissement lugubre s'était répercuté très loin dans le crâne de la jeune fille. Celle-ci avait regretté sa dernière pensée.

— Mais je peux les faire quand mêmes, les rites ! Si tu veux bien m’expliquer ce que je dois faire. Peut-être que mon père sait ?

La voix télépathique avait repris un peu d’assurance :

— Ce n’est pas l’affaire des hommes. Tu es ma nièce. Tu n’en parles à personne.

Les minutes qui suivirent avaient été un long dialogue télépathique entre Aïsetou et... son ordonnateur. La jeune fille avait les yeux clos, elle souriait et hochait la tête comme une élève appliquée à qui l’on demande si elle a compris.

Aïsetou sortit de la chambre silencieusement et revint avec un Tupperware dans lequel se trouvait le ragoût qu’elle avait préparé la veille chez une amie : le fameux « manger mort ». Elle prit une petite feuille de bristol sur laquelle étaient recopiées des incantations. Elles étaient en « fon », la langue des anciens habitants du Dahomey, la langue liturgique du vodoun. La vieille mambo n’avait pas voulu lui en expliquer la signification pour ne pas l’effrayer ou par respect pour les croyances actuelles de ses descendants. En prononçant les paroles magiques la jeune fille ressentit des brûlures légères dans la paume des mains. La lueur tremblotante des bougies commençait à faiblir.

— Maman ?

— Oui, Aïsetou ?

— Est-ce que tu crois aux anges ?

Madame Adoko repassait. Monsieur Adoko était absent, de permanence sur son lieu de travail. La mère avait arrêté son mouvement et avait regardé sa fille intensément.

— Pourquoi tu me poses cette question ? Tu veux parler des anges qui se trouvent à côté du Bon Dieu ?

— Non, Maman. Je veux parler de nos âmes. Le tibonzange et le gwobozange.

Madame Adoko avait porté la main à sa bouche.

— Qui t'a parlé de ça ?

La jeune fille avait préparé une réponse toute faite.

— Des copines en classe. Elles étudient le vaudou pour un exposé.

— Ne parle jamais de vaudou dans cette maison !

— Pourquoi, Maman ? C'est toi qui m'en as parlé, hier.

— Ça nous a fait trop de mal autrefois. Maintenant nous sommes chrétiens !

Aïsetou n'avait pas été vraiment surprise de la réponse de sa mère. Elle avait écourté la conversation, puis était retournée dans sa chambre. Elle avait allumé son portable, le visage inquiet de sa tante était apparu, suivi d'un effleurement télépathique.

— Ta maman n'a pas voulu t'aider ?

— Non, elle ne veut rien entendre. Elle parle de

croyances décadentes, de sorcellerie... Mais n'aie crainte. Je t'aiderai.

Un petit rire avait résonné dans la tête de la jeune fille.

— Je te remercie, petite. Tu sais, il n'y a pas grand-chose à faire pour libérer mon âme. Toutes les cérémonies ont été faites correctement lors de mon décès. Mais comme nous sommes loin de chez moi à Abomey, il y aura des préparatifs.

— Qu'est-ce qu'il faut préparer ?

— Je te le dirai, mais ce n'est pas tout de suite. Il faudra que tu te procures des ingrédients et attendre que la Lune soit bonne.

— Quels ingrédients ?

Aïssetou était inquiète.

— De la farine de maïs, des bougies rouges et noires, un canari...

— Un oiseau ?

— Non, un canari : une jarre en terre cuite. Quand ça sera fini, tu donneras mon âme au passeur.

— Qui ?

— Le passeur. Celui qui emmène les âmes chez les ancêtres.

— Comment je le reconnaîtrai ?

— Ne t'inquiète pas. C'est lui qui te reconnaîtra.

La jeune fille replia soigneusement la serviette en

laissant l'ordinateur à l'intérieur et en nouant les quatre côtés sans renverser la farine des dessins. Il était à peine six heures et l'aube éclaircissait la cime des arbres. Aïsetou sortit du pavillon sans faire de bruit. Elle portait sous le bras son ordinateur toujours enveloppé dans la serviette blanche. Elle ouvrit le portillon qui donnait dans la rue. Celle-ci était vide. Un souffle d'air faisait trembler les feuilles des platanes.

Soudain une pétarade. Un motard au guidon d'une énorme Harley Davidon approchait au ralenti. La jeune fille était effrayée. L'homme ne portait pas de casque, il avait un air étrange, très sombre. Il souriait d'un sourire carnassier, mais ses yeux ne riaient pas. Il ne coupa pas son moteur. En arrivant à hauteur de la jeune fille, il lui demanda d'une voix chantante et chaude :

— Bonjour, tu as quelque chose pour moi.

La jeune fille serrait son ordinateur contre sa poitrine. Elle gémit.

— Qui êtes-vous ?

— Tu le sauras bien assez tôt.

— Vous êtes le passeur ?

— Oui !

Elle lui tendit l'appareil qu'il glissa dans son blouson de cuir noir. À cet instant, elle entendit sa mère qui appelait depuis la terrasse.

— Aïssitou, qu'est-ce que tu fais dehors ? Tu as vu l'heure ?

La jeune fille se retourna et répondit :

— Rien, Maman. T'inquiète pas j'arrive.

Le mouvement n'avait pris qu'une seconde, mais quand elle se retourna vers le passeur, la rue était vide. Seul le vent gémissait dans les feuilles de platane.

En rentrant dans la villa, la jeune fille raconta à sa mère une histoire de mal de tête. Elle avait eu besoin de prendre l'air. Elle prit l'aspirine que lui prépara sa mère et retourna se coucher. Elle avait l'esprit libéré et se sentait bien. Cette sensation que l'on éprouve après avoir fait une bonne action. Elle s'endormit.

À son réveil, elle s'étira longuement. Son regard se porta vers la fenêtre qui était restée ouverte. Elle poussa un cri. Son ordinateur était posé là, luisant sous les premiers rayons du soleil. Elle se leva et l'ouvrit avec précaution. L'appareil était allumé. L'écran de veille était fixe, il y avait un seul mot : *n'djola*.

Au petit déjeuner, sa mère lui demanda si elle allait mieux. Aïssitou la rassura avant de demander, le nez dans son bol de café :

— Maman, qu'est-ce que ça veut dire : « n'djola » ?

Madame Soghlo répondit sans prêter attention.

— C'est du « fon », ça veut dire « merci », je crois.

PROCURATION

L'institut d'éducation motrice de Talence était un bâtiment d'apparence banale, un parallélépipède de béton de trois étages sans personnalité, planté au sein de la zone universitaire, entre une école de commerce et un centre de formation d'assistantes sociales. Une rampe inclinée serpentait depuis la route jusqu'au hall d'entrée afin de permettre l'accès des pensionnaires, pour la plupart en fauteuils roulants.

L'entrée était envahie d'une foule bruyante de jeunes étudiants. On aurait pu s'imaginer sur un campus comme un autre, si un ballet ininterrompu de fauteuils, électrique ou manuel, n'avait rappelé le caractère particulier de cet établissement dont la vocation était de scolariser de jeunes handicapés moteurs.

Deux gamins, tout juste sortis de l'adolescence, étaient en tendre conversation à proximité de la grande porte vitrée du hall. Ils devaient avoir une vingtaine d'années, mais en paraissaient cinq de moins. Leurs fauteuils électriques étaient côte à côte, tête-bêche, et les jeunes gens se comportaient comme tous les amoureux du monde. Ils se murmuraient des mots doux, le regard plongé dans l'âme de l'autre.

Le garçon, Julien, brun aux yeux noirs, était d'une nature exubérante. Il était tétraplégique, mais, aussi étrange que cela puisse paraître, il émanait de lui une force étonnante. C'était un bouillonnement intérieur qui, si l'on prenait le temps de regarder au-delà du handicap, occultait très vite les séquelles de la maladie. Le jeune homme pilotait sa machine en manœuvrant un joystick avec le menton. La jeune fille, Myriam, paraissait plus fragile. Blonde, les cheveux fins, une peau très claire et les yeux d'un bleu infiniment pâle, elle avait une apparence évanescence, presque diaphane. Un foulard coloré noué autour du cou masquait une trachéotomie récente qui lui permettait de respirer sans assistance respiratoire.

La pendule murale marquait vingt heures. Julien murmura d'une voix claire :

— Il faut qu'on y aille.

Myriam sourit.

— Tu es toujours pressé. Nous avons tout notre temps. Aujourd'hui, il y a une nocturne jusqu'à vingt-deux heures.

— Je sais, mais je veux prendre tout mon temps. Tu m'as promis une surprise, n'oublie pas.

La jeune fille émit un petit soupir. Sa trachéotomie lui donnait une voix rauque et sifflante.

— Si je trouve ce que je veux, tu ne seras pas déçu ! Bon, on y va ?

Dans un beau mouvement d'ensemble, les deux fauteuils électriques démarrèrent et se dirigèrent vers les ascenseurs menant aux chambres. Garçons et filles occupaient des ailes séparées au sein du bâtiment.

Professeur à l'École nationale de magistrature de Bordeaux, Philippe d'Entremont avait dépassé la cinquantaine depuis peu. À cet instant le magistrat ne comprenait pas ce qu'il faisait là, à déambuler au milieu des travées de l'hypermarché Carrefour de Mérignac. Il s'était rendu dans la galerie marchande pour faire confectionner un double des clefs de sa voiture, et il n'avait aucune raison de traîner devant la gondole des jouets du premier âge. Un sentiment de malaise indéfinissable s'empara de lui, il n'était pas marié, n'avait pas d'enfant, aucun anniversaire en perspective. Pourquoi s'emparer d'une peluche blanche et la mettre dans son chariot ? Pourquoi rester là, immobile, figé devant des jouets de bébés ? Il ne pouvait pas s'éloigner, il subissait un blocage à la fois physique et mental. Il faisait un violent effort pour quitter ce lieu quand une jeune femme vint percuter son chariot. C'était une très jeune fille, africaine, de dix-sept ou dix-huit ans tout au plus, qui l'observait avec les yeux écarquillés. Comme lui, elle poussait un caddy vide dans lequel elle avait jeté, à la hâte, une grosse peluche blanche. Elle regardait, sur sa droite

et sur sa gauche, comme un animal pris dans un piège invisible.

Monsieur d'Entremont eut l'impression, un instant, qu'elle était en proie aux mêmes affres que lui. Il se demanda si l'endroit où ils se tenaient tous les deux, n'était pas chargé de quelque maléfice. La jeune fille ne bougeait plus. Elle était vêtue d'un jean déchiré au-dessus du genou et d'un tee-shirt qui laissait nu un ventre plat et musclé. Sa coiffure se composait de centaines de nattes, longues et fines, dans lesquelles des brins de laine multicolores se mêlaient aux cheveux. La jeune femme était jolie, son comportement, en revanche, pouvait être qualifié d'étrange. Elle semblait vouloir parler, mais elle donnait, dans le même temps, l'impression d'avoir peur de ce qu'elle allait dire. Ou plus précisément, elle donnait le sentiment de ne pas vouloir prononcer les mots qui sortaient de sa bouche!

— Je te plais, comme ça ?

Elle avait une voix un peu grave. La phrase, commencée sur un ton provocateur, se termina par une exclamation étouffée. La jeune fille porta la main sur sa bouche. Ses yeux étaient révoltés.

La surprise passée, le magistrat s'entendit répondre d'une voix qui ne pouvait pas être la sienne :

— Tu es absolument ravissante.

En prononçant ces mots, il sentit son estomac se

soulever. Cette gamine avait le tiers de son âge, elle le racolait de façon indécente et il lui répondait sur un ton badin ! C'était sans doute une prostituée africaine appartenant à l'un de ces réseaux internationaux qui pullulaient à Bordeaux ! Et lui, l'un des magistrats les plus intègres de la ville, se commettait en présence de cette... de cette fille ! Il voulut s'enfuir, tourner des talons, mais ses jambes refusaient de lui obéir. La jeune fille, avec son air de gazelle effarouchée, reprit sur un ton haletant.

— J'avais un peu peur de te choquer.

Philippe d'Entremont voulait hurler que « oui ! Elle le choquait. Oui, il était horrifié par son comportement ! » Il répondit cependant d'une voix calme et posée.

— Tu es vraiment ravissante. Ma voiture est sur le parking, tu viens ?

En disant cela, il sentit ses jambes à nouveau capables de se mouvoir. Mais, au lieu de s'enfuir en courant comme il en avait envie, il s'approcha de la jeune fille et lui prit la main. Le regard désespéré que lui lança cette dernière lui fit l'effet d'un coup de poing.

— Tu t'appelles comment ?

— Aïssetou ! Et toi ?

La voix n'était qu'un chuintement à peine audible.

— Je m'appelle Philippe. Tu es très jeune, tu as quel âge ?

— Dix-sept et toi ?

Une envie de vomir le submergea. Il ne voulait pas répondre, mais de nouveau, il se sentit contraint de le faire. Il murmura :

— Presque cinquante. Tu viens ?

La jeune fille avait une démarche saccadée, bizarre. Elle donnait l'impression de lutter contre ses propres gestes. Ils sortirent du centre commercial. À l'extérieur, le ciel dégagé augurait d'une nuit glaciale. Sans réfléchir, Philippe d'Entremont prit la jeune femme par la taille. Aïsetou vint se blottir contre lui, dans un repli de son manteau de cachemire noir devant le regard outré d'une brave dame qui pénétrait dans le magasin. Il ouvrit la portière de sa 607 sans dire un mot, la jeune femme s'installa. En mettant le contact il demanda :

On va à l'hôtel « Mercure » près de l'aéroport, comme d'habitude ?

La jeune fille semblait s'être fait une raison. Ses yeux disaient « non », sa bouche murmura :

— Oui, si tu veux.

En roulant vers le parc d'affaires de Mérignac, Philippe d'Entremont essayait de faire le point. Il savait qu'il se rendait dans une chambre d'hôtel avec une jeune femme alors qu'il n'en avait aucune envie et

que manifestement sa compagne n'en avait pas plus envie que lui. Il savait qu'ils allaient faire l'amour, ou tout au moins qu'ils allaient avoir une relation sexuelle dont il ne voulait pas, et il lui était totalement impossible de résister. Quelques instants plus tard, le portier lui rendit sa carte magnétique avec un sourire entendu.

— Chambre 211, Monsieur d'Entremont. Deuxième étage à gauche. Voici votre clef. Bonne soirée. Le bar est ouvert jusqu'à une heure du matin.

Au petit matin, Philippe d'Entremont se réveilla brusquement. Il regarda, affolé, autour de lui. Le corps sculptural d'une jeune femme à la peau sombre était allongé à ses côtés. Des vêtements, les siens et ceux de la demoiselle, étaient jetés, en désordre, sur la moquette.

La poitrine de la jeune fille se soulevait de façon régulière. Son visage semblait apaisé, serein. Un à un les souvenirs de la nuit refaisaient surface. Il la revoyait dans ses bras, ses lèvres sur les siennes. Leurs langues se rencontrant, l'éblouissement quand il se rendit compte que la jeune femme éprouvait sans doute des sensations analogues aux siennes, le souvenir de ses seins fabuleux aux mamelons fièrement dressés, ses gémissements...

Le magistrat était dans un état de confusion absolu. D'un côté, il aurait voulu que tout cela ne fût pas,

de l'autre, il ne pouvait nier avoir ressenti un plaisir infini en faisant l'amour avec la jeune fille. En regardant ce corps juvénile aux formes épanouies, une bouffée de désir s'empara de lui. Sa main se posa doucement sur le ventre d'Aïsetou et glissa lentement vers ses cuisses. Elle émit un petit râle et entrouvrit les yeux en tournant la tête. Elle poussa un cri étouffé en voyant l'homme à ses côtés, puis elle réalisa qu'une main était posée sur sa cuisse. Elle s'empara de cette main pour la repousser mais, soudain, elle se figea et la reposa sur son ventre. Un long frisson courut sur son flanc. Son regard se porta vers le plafond. Une larme brillait au coin de ses yeux. Elle dit d'une voix douce :

— Que m'arrive-t-il ? Mais que m'arrive-t-il, mon Dieu ?

Sa voix se brisa.

— Je ne sais pas ce qui m'a pris hier !

Philippe ne répondit pas. Il caressait doucement la jambe de la jeune femme. Elle reprit d'une voix légèrement plus assurée :

— C'était la première fois tu sais !

— Oui, je m'en suis rendu compte. Moi non plus, je ne voulais pas. Je croyais que tu étais une...

— Une putain ?

Elle prononça le mot avec un naturel déconcertant.

Son compagnon avait un peu honte, mais il préféra jouer la carte de la franchise.

— Oui, une prostituée. Et puis tu es si jeune.

Une lueur brilla dans ses pupilles sombres. Elle plissa le front, en colère.

— J'ai dix-sept ans ! Hier soir, j'étais vierge, je suis devenue folle ! Mon père va me tuer, s'il apprend ce que j'ai fait !

— Ce que nous avons fait !

— Si tu veux, je ne vois pas la différence. Il va vouloir te tuer aussi !

La caresse sur la cuisse d'Aïsetou devenait de plus en plus tendre. Le souffle de la jeune fille se fit plus court, les pointes de ses seins durcirent, elle gémit. Philippe d'Entremont murmura :

— Hier soir, ce n'était pas moi ! Je ne voulais pas t'entraîner dans cette chambre. Je ne voulais pas faire l'amour puis, je ne sais plus quand, je me suis senti libéré et ce fut moi. Uniquement moi !

— Comme moi, murmura la jeune fille. Et en ce moment, c'est moi, ou une autre force extérieure qui te met dans cet état ?

Elle venait de poser la main sur la virilité de son compagnon. Ce dernier sursauta, puis se mit à rire.

— Uniquement toi, ma belle ! Et toi, ton esprit est libre ?

— Oui, gentil monsieur. Je penserai à mon papa et à son envie de nous tuer plus tard.

Philippe d'Entremont s'allongea sur elle et la pénétra doucement. Elle noua les jambes autour de sa taille. Il approcha ses lèvres de l'oreille de la jeune fille.

— Ton papa accepterait l'idée que toi et un vieux blanc... ?

La réponse de la jeune fille laissait entendre qu'elle se moquait un peu de l'avis de son père pour le moment.

Il était sept heures et la salle à manger de l'institut se remplissait doucement. Un ballet de fauteuils s'était établi devant la grande table sur laquelle étaient disposés les ingrédients du petit déjeuner. Les jeunes gens s'installaient par affinité autour de petites tables. Myriam et Julien se tenaient côte à côte le long de la baie vitrée.

— Alors ça t'a plu cette nuit ? demanda Myriam, le nez plongé dans son bol de café.

Julien était à ses côtés. Une aide soignante aidait le jeune homme à manger. Il finit sa bouchée et déglutit péniblement. En souriant il répondit :

— Tu m'as bien eu avec la jeune noire.

— La couleur t'a choqué ?

— Non surpris ! C'était pas sa couleur, mais c'était

son âge. On avait dit qu'on ne ferait rien de mal. Avec elle, c'était limite.

La jeune fille gloussa.

— Elle avait dépassé les quinze ans, et puis elle était vraiment jolie. J'étais sûre de prendre mon pied avec elle. Mais je voulais aussi ressentir sa surprise.

Julien avala une nouvelle bouchée que lui tendait l'aide-soignante. Il attendit qu'elle lui ait essuyé le menton.

— C'est pour ça que tu m'as fait choisir un monsieur respectable ?

— Oui. C'était drôle, non ? Un vieux notable et une jeune africaine.

Le jeune garçon eut un sourire indéfinissable.

— Tu as été obligée de beaucoup la forcer ? Est-ce qu'elle t'a résisté ?

— Non. Pas trop. Au début, oui, mais après je crois qu'elle a aimé. Quand elle a pris du plaisir, j'ai pris le mien. Au début, elle avait surtout peur, c'était une première fois, tu sais ! Et lui, tu l'as trouvé comment ?

— Lui, il était complètement coincé dans le magasin. J'avais jamais pris possession de l'esprit d'un mec aussi bloqué, mais quand il s'est libéré, il n'y a plus eu besoin de l'aider et là, c'était trop cool ! Pour un vieux, il voulait plus s'arrêter !

La jeune fille prit un air gourmand et murmura :

— Tu crois qu'ils se reverront ?

S'il avait pu hausser les épaules Julien l'aurait fait.

— On s'en fiche ! Ça, c'est leur problème.

— T'es un peu vache ! Ils n'avaient aucune envie de faire ce qu'on les a obligés à faire. Et on les a forcés pour notre plaisir à nous !

Il y avait une nuance de mélancolie dans la voix de la jeune fille. Julien s'en moquait manifestement.

— N'oublie pas que la prochaine fois, c'est moi qui choisis. Je te réserve une surprise, moi aussi.

— Tu ne veux pas me dire laquelle ?

— Je peux te donner une piste.

— Oh oui, laquelle ?

— Il faudra que tu choisisses un homme.

— Oh ! Toi, tu seras quoi ?

— Tu verras bien, c'est ça la surprise.

Les pommettes de Myriam prirent une jolie teinte rosée.

— T'es un vrai cochon ! C'est pour ça que je t'aime. Des fois, ça me fait un peu peur. Imagine qu'on se fasse prendre un jour.

Julien émit un petit gloussement.

— Qu'est-ce qu'ils peuvent nous faire ? Nous mettre en prison ? Nous priver de liberté ? Pour nous empêcher de nous aimer, il faudrait qu'ils nous coupent la tête ! Et en France, ça ne se fait plus.

— Oui, tu as raison, on recommence quand ?

Les yeux fixés vers le plafond, le jeune homme donnait l'impression de réfléchir. Il savait très exactement ce qu'il allait répondre.

— La prochaine nocturne à Carrefour, c'est samedi.

UNE SIMPLE HISTOIRE D'AMOUR

Le bitume est brûlant. Sur l'horizon, l'air vibre en déformant l'image des pins. Des souvenirs de crapahut dans le désert tchadien défilent dans les yeux du capitaine Alain Pichard. Au volant de sa vieille Toyota, il sent son esprit glisser doucement dans le monde brumeux des hallucinations. Quarante-huit heures sans sommeil l'ont mis dans un état second qu'amplifie la terrible canicule d'août. L'officier vient de quitter Martignas et traverse le camp de Souges par l'ancienne voie militaire qui relie les routes du Porge et d'Ares.

Soudain, un éclair lumineux l'éblouit violemment. Il plisse les yeux pour mieux distinguer ce qui se trouve sur le bord de la route. Il croit deviner une grosse moto dont les chromes réfléchissent l'éclat du soleil. Un homme se tient debout aux côtés du gros cube. Le capitaine déboîte pour l'éviter et, en passant à sa hauteur, observe l'étrange individu. Vêtu de noir, ce dernier a l'air peu aimable, le regard noir, le poil sombre et le teint bistre. Il porte une barbe courte soigneusement taillée et un bizarre petit chignon gominé. L'homme regarde le ciel un léger sourire aux lèvres. L'officier se demande ce qu'il peut bien faire là, sur cette route peu fréquentée. Quand son regard

se porte de nouveau sur la route, il se trouve face au visage déformé par la terreur d'une jeune fille dans une petite Clio rouge. Le choc est effroyable...

Je suis dans un tunnel obscur, mais je distingue une lueur blanche, là-bas, au fond. Je flotte, comme en apesanteur, j'aimerais voir de plus près cette lueur. Instantanément, je suis à proximité de la lumière qui m'éblouit. Je n'ai rien senti. Le mouvement a été immédiat, pourtant, je n'ai ressenti aucune sensation de vitesse ou d'accélération. Je suis dans une pièce bien éclairée aux murs vert amande. Des hommes aux visages masqués sont penchés sur une table. Des chirurgiens. Je nage dans un bloc opératoire comme un poisson rouge dans un aquarium, je sais où je suis. J'observe avec attention les détails de la pièce, les gestes des médecins, ceux des infirmières. Cette situation étrange ne me surprend pas. Je devrais être morte de peur, or, je me sens sereine, calme, psychologiquement reposée. L'équipe opère une femme au ventre nu et au visage caché. J'ai horreur des images sanglantes ou des films d'horreur, pourtant ce ventre ouvert dans lequel œuvrent les chirurgiens ne me répugne pas. Le corps opéré est celui d'une jeune fille dont les seins sont partiellement dénudés. Tiens ! C'est amusant, elle a le même grain de beauté que moi, juste au-dessus du mamelon gauche.

Ce corps est le mien ! Cette évidence me saute au visage, mais ne m'effraie pas. En revanche, ce détache-

ment que je ne me connais pas me surprend, mais il ne m'inquiète pas... À vrai dire, rien ne m'inquiète !

L'équipe dans la salle d'opération s'agite, je les sens fébriles. Je flotte doucement vers eux, je les entends, je les vois, eux ne semblent pas percevoir ma présence. Près de ma tête, je devrais plutôt dire, près de la tête de mon enveloppe charnelle, une femme vêtue d'une blouse bleue, d'une toque blanche et d'un masque de tissu s'énerve sur des robinets en regardant une série d'écrans sur lesquels défilent des lignes continues. Je ne sais pas ce que c'est, ça ressemble à ce que l'on voit dans Urgences.

Au fait, pourquoi suis-je là aujourd'hui ? Je suis obligée de faire un effort de mémoire, c'est si loin tout ça... Oui, je me souviens, c'était mon jour de repos, le salon est fermé le lundi, et je suis allée faire du surf à Lacanau. C'est en rentrant, un peu avant Martignas, il y a eu cette voiture qui est arrivée sus moi...

Voilà comment ça s'est terminé ! C'est amusant, mais je me fiche totalement de ce qui peut arriver à ce corps qui fut le mien. Je suis tellement bien comme ça ! Je suis légère, aérienne. J'étais pas mal avant : grande, mince, sportive, mais jamais je n'avais ressenti ce sentiment de bien-être qui m'habite aujourd'hui, en ce moment.

Je vois, j'entends, je sens, mais je ne peux pas toucher. Je ne sais même pas à quoi je ressemble ! Au-dessus du lavabo, il y a un miroir, je me laisse doucement glisser vers lui, mais rien ne se reflète dans la grande glace.

Lorsque je tends le bras, enfin mon bras « spirituel », je vois une main, mais une main que je ne reconnais pas vraiment. Elle évoque pourtant quelque chose en moi au plus profond de mon être. Je suis là, dubitative, lorsque je sens une présence, une présence différente de celle des médecins et des infirmières. Une forme diaphane se tient à mes côtés. Je n'ai pas peur. Sous cette apparence, j'ai l'impression de ne pas connaître la peur. La forme n'est ni masculine ni féminine, mais elle a une apparence humaine.

— Bonjour.

Ce n'est pas une voix, mais une intrusion télépathique. Elle est mélodieuse, telle une petite musique de chambre. Elle me fait cependant sursauter. Je réponds pourtant de la même façon, avec naturel.

— Bonjour, qui tu es ? Moi, je m'appelle Suzie.

L'autre a un rire cristallin.

— Moi, c'est Alain. Enfin, je crois.

— Pourquoi dis-tu « je crois » ?

— Parce qu'ici, je ne sais plus très bien. Il y a un instant, j'étais en train de flotter dans une salle d'opération. Il y avait mon corps sur une table...

— Exactement comme moi !

— J'ai voulu voir si je pouvais toucher le mur et je suis passé au travers. Et toi ?

— Tu vois !

Je désigne, de la main, le corps sur la table et les médecins qui s'agitent.

— Je rentrais chez moi et je me suis réveillée ici. Enfin, je ne sais pas si je suis vraiment réveillée, c'est un rêve étrange. Et toi, qu'est-ce qui t'es arrivé ?

— J'ai perdu le contrôle de mon véhicule et j'ai percuté une jeune fille qui arrivait en face de moi.

— Dans une Clio rouge ?

— Oui, dans une Clio, peut être.

— C'était toi ? Moi, j'étais dans la Clio !

Il n'y a ni amertume, ni colère dans ma « voix ». Simplement l'énoncé d'un fait. L'autre, Alain, a vraiment l'air désolé.

— Je ne sais pas pourquoi c'est arrivé. J'étais crevé et il y avait ce mec au bord de la route.

— Ce n'est pas grave, tu n'y es pour rien, c'était la fatalité !

Alain hoche lentement la tête.

— Non, ce n'est pas la fatalité. Ce type en noir était là pour moi, j'en suis sûr !

— Tu es là, je suis là. Le reste n'a pas d'importance.

Je ne sais pas pourquoi je dis cela. Mais je me sens apaisée et aucune haine ne m'habite. La présence de cet « homme » me procure des sensations que je ne connais pas.

— Qu'est-ce que tu fais dans cette vie ?

Il a un petit rire étouffé.

— Je crois que j'étais militaire ou quelque chose comme ça. Et toi ?

— Moi j'étais coiffeuse. J'étais partie faire du surf.

— Tu es toute jeune alors ?

— Oui, je crois. Je ne sais pas. Pas toi ?

Une onde mélancolique caresse la silhouette de la jeune femme.

— Non ! J'ai déjà vécu !

— Quelle importance ! Nous sommes là tous les deux. Et je me sens bien avec toi.

— Moi aussi je suis bien avec toi ! Qu'est-ce que tu veux faire ?

Un long silence suit sa phrase. Soudain, une idée me traverse l'esprit. Je murmure :

— J'aimerais voyager !

— Comment ?

Je repense à la sortie du tunnel.

— Je crois qu'il suffit de penser à l'endroit où on veut aller.

Une pointe d'excitation perce dans ma voix. Alain semble également ému par cette idée.

— Viens près de moi, je vais te conduire. J'ai déjà beaucoup voyagé. Tu vas connaître mes souvenirs.

Nos deux « formes » se rapprochent l'une de l'autre. Il me susurre à l'oreille :

— Tu veux aller où ?

— J'aimerais voir les îles du Pacifique.

Instantanément, je me sens flotter dans un air tiède et lumineux. La présence d'Alain à mes côtés me sécurise et m'emplit d'une joie ineffable. Cette présence n'est qu'amour. Un amour joyeux où sérénité et gaieté se mêlent en un tout homogène.

La plage de sable corallien d'une blancheur immaculée, la transparence turquoise de l'eau du lagon, l'émeraude profonde de luxuriantes frondaisons...

— Tu aimes ? demande Alain.

— C'est merveilleux ! Où sommes-nous ?

— Dans le Pacifique. C'est bien ce que tu m'as demandé.

Nous ne formons plus qu'un seul être.

— Oui, je t'aime.

J'ai dit cela naturellement.

— Nous nous aimons depuis toujours, répond Alain. Nous n'avons fait que nous retrouver. Qu'est-ce que tu veux voir maintenant ?

L'Antartique, s'il te plaît !

— Docteur ! Docteur !

La petite infirmière de garde rentre essoufflée dans la salle de repos où l'interne prend un café.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Ils sont sortis du coma !

— Qui ça « ils » ?

— Le monsieur de la 4 et la jeune fille de la 7.

Le jeune médecin est abasourdi. Il bafouille.

— Tous les deux ? Ensemble ?

Il se précipite dans la chambre du capitaine Pichard. Ce dernier est bien réveillé, les yeux grands ouverts, un sourire aux lèvres.

— Bonjour, Docteur !

L'interne approche avec son tensiomètre et son stéthoscope.

— Comment allez-vous ? Je vais prendre votre tension.

— Si vous voulez, Docteur ! Ça fait combien de temps que je suis là ?

— Six mois ! Vous voulez que l'on prévienne votre femme ?

Le sourire disparaît du visage du capitaine.

— Non ce n'est pas la peine. Mais je voudrais que vous me mettiez dans la même chambre que Suzie.

— Suzie qui ?

— Mademoiselle Suzie Mallon

— Mais... Mais ce n'est pas possible !

— Pourquoi ?

— Elle est toujours...

Les yeux du médecin s'arrondissent quand il réalise

que la chambre 7 est celle de mademoiselle Mallon, dans le coma depuis six mois, elle aussi. Il hésite, il n'est pas préparé à affronter ce genre de coïncidence.

— Il faut qu'elle soit d'accord. On ne met pas un monsieur et une dame dans la même chambre. Et puis, c'est avec elle que vous avez eu votre accident.

Le médecin ne sait plus quelle attitude adopter. Il essaye de prendre la tension du militaire, mais il n'arrive pas à se concentrer.

— Je vais chercher quelqu'un pour m'aider.

En sortant, il percute la jeune infirmière qui a annoncé le réveil des deux malades. Elle est aussi décontenancée que lui.

— Docteur, vous savez ce qu'elle demande ?

Le médecin hausse les épaules et répond l'air blasé en levant les yeux au ciel :

— Elle veut partager la chambre de monsieur Pichard.

La jeune fille reste bouche bée.

— Comment... Comment vous savez ?

— On dirait qu'ils se sont donné le mot, ces deux-là !

Madame Pichard ne veut pas comprendre ce que lui disent les médecins. Elle refuse d'admettre que son mari soit sain d'esprit et qu'il puisse vouloir, à

peine réveillé, la quitter pour une gamine de dix-huit ans défigurée dans un accident.

— C'est uniquement par pitié pour cette fille, Docteur ! Il se sent responsable ou alors il n'a plus toute sa tête.

Jocelyne Pichard, une petite femme brune, mince et tonique, termine sa phrase dans un sanglot. Le médecin est terriblement gêné, il n'aime pas ce qu'il est obligé de dire.

— Toutes les analyses concordent, Madame. Votre mari n'a aucune séquelle, il est tout à fait sain d'esprit.

— Mais alors, pourquoi ? Qu'est-ce qu'on peut faire ? Cette fille... ses parents...

— Je suis désolée, Madame, mais nous sommes dans un domaine qui n'a plus rien de médical. Si j'ai un conseil à vous donner, c'est d'en parler directement avec les parents de la jeune fille. Les voilà qui arrivent.

Soulagé de se sortir de cette situation embarrassante le médecin se retourne et s'éloigne rapidement, laissant la petite madame Pichard seule face aux parents de Suzie Mallon. Ces derniers ont une cinquantaine d'années et se déplacent comme s'ils portaient toute la misère du monde sur leurs épaules voûtées. Madame Pichard prend son courage à deux mains et aborde le couple.

— Madame, Monsieur, je suis madame Pichard et je voudrais vous parler.

La dame se redresse, ses yeux lancent des éclairs. Elle lui répond avec vivacité.

— Vous êtes l'épouse du monsieur...

Elle a un haut-le-cœur.

— ...de l'assassin de notre fille. De celui qui en a fait un monstre !

Il y a un tel dégoût dans sa voix que l'épouse du capitaine reste un instant interdite.

— Et maintenant, il veut nous voler notre fille ? Jamais, vous entendez, Madame, jamais, nous ne laisserons faire cela !

Madame Pichard a retrouvé une contenance. Elle s'emporte à son tour.

— J'espère bien que vous allez empêcher ça ! Je ne veux pas perdre mon mari une nouvelle fois.

Madame Mallon a un mouvement de recul. Elle vient de réaliser l'absurde de la situation et elle bredouille.

— Oui, Madame... Il ne faut pas !

Son mari se décide à prendre la parole.

— Nous avons refusé de donner notre accord à un changement de chambre.

— J'espère bien ! Moi non plus, je ne veux pas que

mon mari partage la chambre de cette..., de cette..., de votre fille.

La petite madame Pichard et les parents de Suzie Mallon finissent par trouver un terrain d'entente qui se résume en un mot « obstruction ». Ils décident de tout mettre en œuvre pour que jamais les deux « malades » ne puissent se rencontrer. Par « amour » les deux familles vont unir leurs efforts pour éviter que l'irréparable ne soit commis.

Il a passé une blouse de médecin, mais je le reconnais dès qu'il pénètre dans la chambre. C'est la première fois que je vois son visage, pourtant j'ai l'impression de l'avoir toujours connu. J'ai peur ! J'ai peur qu'il ne me rejette. Ce matin, j'ai aperçu mon visage dans le miroir du cabinet de toilette, l'aide-soignante a essayé de m'en empêcher... C'était horrible ! J'ai failli m'évanouir. Il me regarde pourtant avec un sourire. Je me souviens d'une citation qui m'avait fait rêver lorsque j'étais enfant : « Mon père au sourire si doux »... Mon père n'a jamais eu le sourire doux, mais ce sourire, je l'imaginai comme celui-là. Il murmure plus qu'il ne parle.

— Tu peux marcher ?

Son regard plonge dans le mien et me fait frémir comme une caresse trop tendre. Je cligne des yeux, il me tend une blouse bleue d'infirmière.

— Viens ! Nous partons.

Je ne lui demande rien. Je n'ai pas besoin de savoir.

Il m'aide à me lever, j'ai un peu de mal, mais il me soutient. Il fait nuit, les couloirs sont vides. Nous ne croisons personne, dans le hall du Tripode ; il y a bien deux ou trois permanents, mais qui ferait attention à un médecin et une infirmière ?

Dehors, Alain trouve une voiture et m'aide à monter à l'avant. À la façon dont il la démarre, je comprends qu'il ne doit pas s'agir de la sienne. Je m'en fiche éperdument ! Nous roulons en direction du Cap Ferret, il ne me dit qu'une phrase, mais c'est celle que j'attends.

— Tu n'as pas envie de retourner dans les îles sous le vent ?

Pour toute réponse je pose ma main sur la sienne.

— Ils ont disparu !

L'infirmière ouvre les portes une à une. Derrière elle, l'interne suit, affolé.

— Docteur, ils ont disparu ! Ils sont partis tous les deux.

— Vous avez regardé dans toutes les chambres ?

— Oui, Docteur, ils ne sont plus là, qu'est-ce qu'on fait ?

Le jeune médecin se gratte la tête, inquiet. Son visage est déformé par un tic qui déforme sa lèvre inférieure.

— Les placards sont vides ?

L'infirmière s'approche du meuble mural. Les vêtements de l'officier sont impeccablement rangés.

— Ils n'ont pas pris leurs affaires.

— Ils ne doivent pas être bien loin dans ce cas

Sous une lune très pâle, les baines du Cap Ferret emportent deux corps sans vie, enlacés, dans l'obscurité glacée de l'océan.

Tandis que dans l'air tiède d'un atoll du Pacifique, deux esprits flottent doucement entre les palmes souples des cocotiers. Le bruissement du vent au travers des chevelures ébouriffées de vieux palmiers couvre sans peine deux rires légers comme des plumes de tourterelles.

LA MAIN VERTE

Jocelyne Pichard se tenait dans sa cuisine et pelait des carottes au-dessus de l'évier en écoutant Freddy Mercury sur une radio locale. Elle sursauta en entendant le carillon de la porte d'entrée. Il était presque vingt et une heure et elle n'attendait personne. Elle jeta un regard soupçonneux par la fenêtre. Son amie, France Duroux, se tenait devant le portail de la maison, le visage défait, ruisselant de larmes. Jocelyne se précipita vers la porte.

— Entre, France, ne reste pas dehors comme ça. Qu'est-ce qu'il t'arrive ma chérie ? Si tu voyais ta tête !

France entra en s'essuyant le nez d'un revers de la main. Son maquillage coulait sur ses joues en laissant des marques noires comme des traces de suie. Elle renifla bruyamment avant de parler d'une voix hachée.

— Raymond m'a quittée. Il est parti !

— Comment ça ? demanda Jocelyne en aidant son amie à s'asseoir dans le grand canapé en cuir du salon.

— Raymond ne peut pas te quitter, il t'adore !

— Il recevait des messages d'une femme sur son portable. Quand je m'en suis aperçue, on a eu une dispute.

— J’imagine. Une vraie dispute.

France esquissa un pauvre sourire.

— Oui, pour une vraie dispute, c’était une vraie dispute. Il est parti en claquant la porte et en hurlant, je ne l’avais jamais vu dans cet état.

— T’inquiète pas, ma chérie, il va revenir. Où est-ce que tu veux qu’il aille ? Il est incapable de se faire cuire un œuf. Il doit être à Bordeaux, dans une chambre d’hôtel, à regretter son geste et à se demander comment se faire pardonner. Toi, tu n’es pas en état de rester toute seule, tu vas passer la nuit ici. Depuis que les enfants sont en fac, j’ai de la place à la maison.

France retrouvait petit à petit une contenance plus digne. C’était une charmante fausse blonde d’une quarantaine d’années, petite, un peu trop ronde et trop maquillée. Elle regardait maintenant autour d’elle de ce regard typiquement féminin qui enregistre une infinité de détails futiles avec une précision diabolique. Ses yeux s’étaient arrêtés sur un yucca superbe qui partageait un pot vernissé avec un *ficus benjamina* aux racines exubérantes.

— Tes plantes sont fantastiques. Tu as vraiment la main verte.

D’un coup d’œil, elle embrassait l’ensemble de la pièce en s’arrêtant à chaque fois sur des plantes plus magnifiques les unes que les autres. Un croton et un

hibiscus cohabitaient sur un rebord de fenêtre, une fougère occupait un coin plus sombre, tandis que des suspensions fleuries garnissaient les moindres recoins de la pièce.

— C'est pas possible, tu as un secret ?

Un sourire léger flottait sur les lèvres de Madame Pichard.

— Peut-être. Je te montrerai ça. Tu veux un petit verre de porto avant de passer à table ?

— Oh ! Je ne veux pas te déranger, excuse-moi, je ne sais plus très bien où j'en suis.

— Laisse, tu ne me déranges pas du tout. Tu veux de la glace avec ton porto ?

— Oui, s'il te plaît.

Le regard de France se posait avec obstination sur un bougainvillier aux magnifiques bractées pourpres.

— Tu es bien mystérieuse avec tes plantes. Tu les cultives dans une grande serre, je crois ?

— Oui, aménagée spécialement. Tiens, d'ailleurs c'est bientôt l'heure. Je vais te montrer. Tu viens avec moi ?

Comme son amie allait poser son verre, Jocelyne dit d'un ton badin :

— Prends-le avec toi, on va dans la serre, mais ça risque d'être assez long.

France poussa un soupir.

— Avec tes airs de conspiratrice, tu me fais mourir d'impatience.

Les deux femmes sortirent du pavillon. Une véranda longeait le bâtiment jusqu'à une serre d'une trentaine de mètres carrés. Quand Jocelyne alluma la lumière, son amie ne put retenir une exclamation de surprise. Une profusion de verdure et de fleurs envahissait le local, courait sur le sol, montait jusqu'au plafond et retombait en grappes exubérantes.

— Mon Dieu, comme c'est beau ! C'est fou ! Ça doit te demander des soins pas possibles ! Mais, qu'est-ce que c'est tous ces fils, tu passes de la musique à tes plantes ?

France montrait une série de haut-parleurs qui pendaient depuis le faîtage. Elle reprit en riant :

— Tu fais comme les Hollandais avec leurs vaches, tu leur passes de la musique classique ?

— Mieux que ça !

— C'est-à-dire ?

— La musique c'est bien. Mais ce qui est vraiment bénéfique pour les plantes c'est l'amour.

— Et toi tu leur donnes ton amour... en stéréo ?

— Attends, faut pas exagérer. J'aime bien mes plantes, mais pas au point de leur dire des choses avec plein d'émotion dans la voix. Moi, tu sais, l'amour avec un grand « A », j'en suis un peu revenue depuis le suicide d'Alain.

Un long silence suivit la phrase de Jocelyne. France se décida à le rompre.

— Bon, d'accord, alors tu fais comment ?

— Tu sais où je travaille ?

— Oui, à la poste de Mérignac, et alors ?

— Les mecs savent que je suis libre et il y en a un certain nombre qui me drague...

France prit un air gourmand.

— Tu as bien de la chance ! Profites-en, tu es encore superbe !

— Merci, mais moi, les hommes, j'en suis un peu revenue. Depuis quelque temps, ils me restent coincés là.

Elle tapota son cou de sa main tendue. Son amie arbora un air navré.

— Ah oui ! Bon si tu ne les encourages pas, j'ai du mal à comprendre comment tu fais et à suivre ton raisonnement.

— Je n'ai pas dit que je les virais tous. J'en ai sélectionné un certain nombre auquel je n'ai pas dit non.

— Mais tu ne leur as pas dit oui !

Jocelyne éclata de rire.

— Bien sûr, je ne leur ai pas dit oui, mais je leur ai fait comprendre que j'étais encore perturbée, que je ne voulais pas m'engager, que je ne voulais pas être vue en présence d'un homme.

— Et alors ?

Le regard de France pétillait. Elle avait manifestement oublié son Raymond.

— Eh bien, je leur demande de se contenter d'une relation purement platonique, par téléphone.

— Attends, ne me dis pas que tu racontes des cochonneries au téléphone comme avec le Minitel rose ?

— Ça va bien ! Pour qui tu me prends ? Je leur demande simplement de me déclarer leur flamme au téléphone, c'est tout.

— Tu m'excites, avec ton histoire. Je t'imaginai pas aussi... aussi...

— Aussi retorse ?

— Oui, retorse, c'est bien ça. Qu'est-ce que ça donne après ?

— Tu vas bientôt voir, j'attends un coup de fil pour neuf heures trente. Je demande beaucoup de ponctualité. Tiens, assois-toi là, et surtout pas de bruit !

Jocelyne indiqua à son amie un transat au milieu des plantes vertes. France s'installait lorsqu'une sonnerie retentit. Jocelyne décrocha un combiné mural et s'assit sur un tabouret en s'adossant à la paroi de la serre. La voix chaude et légèrement chantante d'un homme retentit dans la pièce.

— Jocelyne ? C'est Henry.

— Oh, bonsoir, Henry, ça va ?

— Tout dépend de toi, tu le sais bien.

— Non, et je ne veux pas savoir ! Je t'ai dit que je n'étais pas prête.

— Est-ce que je peux au moins espérer qu'un jour tu le seras ?

La voix était mélodieuse et dégoulinait de tendresse. France se tortillait sur son siège en se mordant la lèvre inférieure. Jocelyne s'était levée et jouait sur des interrupteurs qui distillaient la voix de l'homme sur les différents haut-parleurs.

— Je ne peux rien dire, je ne sais pas. Peut-être un, jour, mais en ce moment je ne veux pas aimer.

— Jocelyne, je t'aime, tu le sais, j'ai écrit un petit poème, tu veux l'entendre ?

Jocelyne Pichard sourit en répondant :

— Oui, bien sûr !

Elle fit un grand signe à France en levant le pouce. La voix chaude s'éleva dans la serre. Le poème était un peu naïf, un peu grivois aussi, mais l'homme au bout du fil paraissait sincère et une sensualité palpable se dégageait de sa voix. Il s'était tu et attendait un commentaire. Jocelyne dit d'une voix que l'émotion altérait légèrement :

— C'est joli, mais un peu limite, non ?

— Limite comment ?

— Limite érotique.

Un rire discret retentit.

— Je peux toujours espérer que cela éveillera chez toi quelque chose. Tu m'en veux ?

— Non, pas du tout, ça me gêne un peu parce que moi je ne peux rien te donner en échange.

— Si tu peux, mais tu ne veux pas.

— C'est plus compliqué que ça. J'éprouve de l'affection pour toi, mais ce n'est pas de l'amour.

— Ce ne sera jamais de l'amour ?

La voix laissait percer un sentiment d'infinie tristesse.

— Pour l'instant non. Je ne suis pas prête, je te l'ai déjà dit. J'aime bien parler avec toi, mais ne m'en demande pas plus.

— Pour l'instant, je m'en contenterais. Tu sais que je serais toujours là pour toi.

La conversation s'éternisa ainsi pendant de très longues minutes. Jocelyne ne disait pratiquement plus rien, elle se contentait de relancer son soupirant lorsque ce dernier donnait l'impression de fatiguer. Il était presque dix heures quand la communication prit fin. France ne tenait plus en place, elle regarda son amie raccrocher le combiné avec une mine gourmande.

— Qu'est-ce que tu fais maintenant ?

Jocelyne jouait avec une série de boutons cachés dans le tiroir d'une table à rempoter.

— J'ai enregistré la conversation et maintenant je vais la repasser en boucle. Au bout de quatre ou cinq fois, ça perd un peu de son efficacité. Celui-là, je l'aime bien.

France poussa un petit soupir de soulagement.

— Ah, tu l'aimes tout de même un peu ! Tu n'es pas complètement insensible ! Moi, il me faisait littéralement fondre.

— Non, non !

Jocelyne éclata de rire.

— Je n'aime pas du tout Henry ! Tu le verrais, il est charcutier ou traiteur, je ne sais pas, mais il a une très belle voix et il dit de jolies choses. Mes plantes l'adorent, c'est pour ça que je dis que je l'aime bien ! Tiens, il a beaucoup de succès avec certaines de mes protégées. Surtout celles-là, viens voir !

Elle fit signe à son amie d'approcher. En se penchant par-dessus son épaule, France découvrit deux superbes potirons, émergeant d'une exubérante touffe de fougères.

— Tu vois, Henry est gros et moche, mais mes citrouilles l'adorent. Elles doivent éprouver une certaine affinité physique. Pour Halloween, je voudrais faire cadeau de ces deux potirons à mes nièces, alors je garde ce bon Henry pendant encore quelque temps,

mais après je le vire. Disons qu'il sert d'engrais vocal pour l'instant.

— Tu es horrible !

Il était difficile de dire si la jeune femme le pensait vraiment tant son sourire était éclatant.

— Ils font tous cet effet-là sur tes plantes ?

— Non, tu as trois cas : ceux qui ne sont pas sincères ne font aucun effet aux plantes, et certains sont plutôt « légumes » et d'autres sont plutôt « fleurs ».

— La différence, tu la fais comment ?

— Les belles voix graves comme celle d'Henry sont plutôt « légumes », les voix plus haut perchées sont « fleurs ». On va manger ? Tout ça m'a ouvert l'appétit.

France plissa le front, ce qui chez elle, était le signe d'une intense réflexion.

— Ça t'ennuierait si je restais un peu ici et si je faisais savoir à Raymond que pour l'instant, j'habite chez toi ?

Jocelyne se figea puis haussa légèrement les épaules.

— Oui, bien sûr, tu peux rester tant que tu veux, pourquoi ?

Un grand sourire illumina le visage de France.

— Je voudrais savoir si Raymond est plutôt « fleur » ou plutôt « légume ».

Lorsque la lumière s'éteignit, deux petits êtres aux silhouettes incertaines sortirent du couvert d'une grosse fougère. Ils parlaient une langue très ancienne proche du kymrique des anciens elfes. Le plus jeune des deux, un gamin de quelques siècles était fou furieux.

— Non, mais tu as vu ces deux gourdes ? Qu'est-ce qu'elles croient ? Que leurs conneries peuvent influencer sur la nature ?

Son compagnon, tout aussi minuscule, mais affublé d'une longue barbe grise, prit un ton plus conciliant.

— Ne t'énerve pas comme ça ! Si tu brises ton harmonie, tu vas faire souffrir nos protégées.

— Je ne supporte plus ces humains arrogants qui croient tout savoir, tout comprendre.

— Laisse-les faire ! Le plus gros défaut des humains c'est la curiosité. Il ne faut jamais l'exciter, alors laisse-les croire ce qu'ils veulent, mais qu'ils ne se posent plus de question. Il vaut mieux qu'ils aient de mauvaises réponses à de vraies questions que pas de réponse du tout.

RUPTURE

Hier soir, je me suis fait larguer. Gentiment, sans brutalité. Elle m'a simplement dit au téléphone qu'elle ne souhaitait pas continuer à me voir. J'avais une boule dans la gorge, je ne pouvais plus parler, alors j'ai raccroché et j'ai pleuré, comme un gosse. Je ne comprenais pas, sur le moment, ce qui me tombait sur la tête. Peut-être parce que les histoires d'amour ne se déroulent jamais comme on les a rêvées.

Dehors le temps était gris, une vilaine petite bruine gluante tombait sans bruit, imprégnant l'atmosphère d'une désagréable odeur de moisi. J'ai pris ma voiture, et j'ai roulé, longtemps, sans but, sans faire attention. J'avais l'esprit en berne et toutes mes vieilles frustrations remontaient, une à une, à la surface pour saper un moral déjà bien abîmé.

J'étais grand et costaud. Mais pour mon malheur, j'étais aussi « charcutier traiteur » et, dans l'inconscient populaire, un « charcutier traiteur », « grand et costaud » évoque irrésistiblement un « beauf ». Il ne me manquait plus que le pitbull.

Donc j'étais grand, costaud, « charcutier traiteur », largué depuis peu, très dépressif et je roulais vers... À l'instant, où je me posai la question, j'arrivai à l'entrée

de Lacanau. C'était une petite ville au bord de l'océan mais, fin septembre sous le crachin, elle ressemblait plus à une ville fantôme qu'à une station balnéaire. Je garai mon véhicule le long d'une bâtisse de bois bleu pompeusement affublée du nom de « maison de la glisse ». Je m'apprêtais à sortir, lorsque je me souvins que, dans ma boîte à gants, se trouvait mon « cahier ». C'étaient quelques feuilles dans une chemise cartonnée sur lesquelles je transcrivais mes émotions à mes moments perdus. On peut être « charcutier traiteur » et néanmoins poète, n'est ce pas ?

La bruine s'était dissipée, le ciel était bas, le paysage d'une tristesse infinie et cela correspondait exactement à mon état d'esprit. J'étais en « totale adéquation avec mon environnement » et un sentiment de mal-être absolu me gagnait. Je ne pouvais pas chasser les nuages, je ne pouvais pas rendre au site ses couleurs, mais je pouvais faire en sorte de ne plus être importuné. L'océan m'invitait, la lancinante mélodie des vagues engourdissait mon esprit...

Sur la plage, deux hommes tiraient le cadavre blafard d'un dauphin rejeté par la mer. Il paraît que les cétacés se suicident. Peut-être venait-il de se faire larguer lui aussi ?

Je me voyais glisser dans l'eau sombre, devenir glauque comme le paysage, me diluer dans cette grisaille froide et humide jusqu'à n'être plus rien.

Je sursautai ! La noyade me terrifiait...

Assis face à la mer, mon cahier ouvert sur les genoux, je laissais vagabonder ma plume au rythme des vagues. Un ronflement puissant me ramena à la réalité. Un motard, vêtu de cuir, au guidon d'une énorme Harley Davidson approchait au ralenti. L'homme ne portait pas de casque, il avait le type méditerranéen, la peau mate et le poil sombre. Il arborait une barbe courte, soigneusement taillée, et ses cheveux étaient regroupés en un bizarre petit chignon gominé. Il regardait avec insistance dans ma direction, je lui fis un petit signe de la main. Mon geste n'avait aucun but précis, pourtant le motard stoppa sa machine et s'approcha de moi un sourire aux lèvres. Lorsqu'il s'adressa à moi, sa voix était mélodieuse, un peu chantante.

— Salut ! Ça n'a pas l'air d'aller. Tu tires la tronche d'un mec qui vient de se faire larguer.

La remarque me fit sourire, intérieurement. Soit ce type était très physionomiste, soit je devais vraiment avoir une sale gueule. Je ne le connaissais pas mais j'avais envie de parler. Je lâchai du bout des lèvres.

— Oui, c'est un peu ça. Un peu beaucoup, même...

— Et alors ? Faut pas te mettre dans cet état. Ça arrive tous les jours à des millions de gens.

Je haussai les épaules, agacé.

— Peut-être, mais tu vois, là, les millions de gens, je m'en fous!

Il souriait toujours, mais n'avait pas l'air vraiment aimable. On aurait dit Berlusconi s'adressant à des députés européens.

— Je m'en doute, mais faut pas non plus que tu t'enfermes dans ta déprime. Regarde autour de toi, qu'est-ce que tu vois ?

Je balayai l'horizon du regard. Le paysage n'avait pas vraiment changé.

— Une mer grise, un horizon gris, un ciel gris, une ville grise...

— Tu es petit, étriqué. Regarde large et positif.

Son ton était péremptoire, mais une pointe d'ironie perçait dans sa voix. Je ne voyais pas où il voulait en venir.

— Excuse-moi, je comprends pas.

— Oui, tu vois un ciel bas et sombre. Si tu regardes large, tu ne vois plus les cent mètres de grisaille, mais les trente kilomètres de ciel bleu qui se trouvent au-dessus.

Je me foutais un peu de son histoire, mais il avait réussi à capter mon attention. Je rentrai dans son jeu.

— Et si je regarde positif ?

— Si tu regardes positif, tu penses à la sécheresse

de cet été et au bien que peut faire cette petite bruine à la végétation, à ton environnement.

Là, je faillis éclater de rire. De ce rire qui camoufle les grandes fêlures. Il ne me laissa pas le temps de répliquer.

— Elle s'appelle comment, la fille qui t'a plaqué ?

Il m'avait surpris et je répondis sans réfléchir.

— Aime.

Il haussa un sourcil interrogateur.

— M comme la lettre ?

— Non, Aime, comme aimer.

Il eut une petite moue méprisante.

— Ce n'est pas un prénom d'ici, ça !

— Je sais, mais c'est comme ça que je l'appelais, je trouvais ça joli.

Je restai silencieux, me replongeant dans de sombres souvenirs, quand une voix fluette s'éleva derrière nous.

— Monsieur ! Monsieur !

C'était une petite fille d'une dizaine d'années, brune, vêtue d'un jean, de bottes en caoutchouc et d'un ciré rouge trop grand.

— Monsieur, t'as fait tomber une feuille.

Effectivement une feuille de mon cahier était tombée à mes pieds. La petite s'était précipitée et la ramassait. Elle me la tendit en demandant.

— C'est quoi ? Tu es écrivain ?

— C'est un poème.

— Un poème, c'est comme de la poésie ?

— Oui, tout à fait, jeune fille ! Un poème c'est de la poésie.

Elle joignit ses mains sur sa poitrine et fit un grand sourire.

— Tu peux me lire ta poésie, Monsieur ?

J'étais pris au dépourvu. Le motard me regardait en rigolant.

— Vas-y ! Ça lui fera plaisir et ça te fera du bien.

— Ça parle de quoi ta poésie, Monsieur ?

Je regardais la feuille volante. Ma main tremblait légèrement. Je n'avais jamais lu mes vers à des étrangers. Je respirais un grand coup et me lâchais.

— « L'amitié »... Il est assez court.

— *C'est quoi l'amitié ? demande la biche au sanglier.*

— *L'amitié ! réfléchit le grognon suidé,*

Ce n'est pas la tolérance, c'est plus compliqué.

La tolérance, c'est m'accepter à tes côtés.

L'amitié ? Eh bien, ce n'est pas non plus l'amour.

Ça, je sais ! réplique la jeune et belle cervidé,

Qui résonne dans la tête et fait trembler les pieds.

L'amitié, murmure le pourceau mal rasé,

*C'est, d'un regard partager tes joies, ou tes peines;
C'est souffrir tes douleurs et rire quand tu aimes;
C'est être à tes côtés sans jamais te juger;
C'est te protéger et ne jamais demander.
— Tais-toi ! ordonne la biche, le regard troublé,
Tu te trompes. Je sens mes pieds trembler.*

La gamine souriait, le motard avait le regard dans le vague. Ce fut la petite qui rompit la première le silence.

— C'est très joli ce que tu as écrit, Monsieur. Tu en as d'autres ?

Je ne voulais pas continuer mais le motard me donna une petite tape sur l'épaule.

— Lis celui que tu étais en train d'écrire quand je suis arrivé.

— Il n'est pas fini. Il faut que je le peaufine.

— Laisse, c'est plus spontané comme ça.

— Ce n'est pas du tout le même genre, j'ai pas encore donné de titre.

*Les « sentiments » sont de petits êtres graciles,
Timides et réservés, presque fragiles,
De la taille des lutins, ou des farfadets,
Vêtus de couleurs pastel, à la manière des fées.
Ils vivent en bande, avec les « idées futiles »,
Des filles potelées, colorées, un peu faciles,*

*Les « sentiments » évitent les beaux « raisonnements »,
Ces types bien élevés, trop sûrs d'eux, trop brillants
Mais, ils fuient tout autant les « principes moraux »
Tristes sires engoncés dans leurs noirs oripeaux.
Candides, ils se grisent parfois à la cervoise,
Et s'acoquinent avec les « pensées grivoises »,
Des enjôleuses perverses en légères tenues,
Qui, d'un regard, leur font perdre toute retenue.
Un beau jour, ils se montrent, au détour d'une œil-
lade,
Derrière un sourire, au cours d'une promenade.
Les « sentiments » prennent soudain de l'importance,
Ils gonflent, enflent et gagnent en assurance.
Mais lorsqu'ils sont trop sûrs d'eux, fiers, un peu
hâbleurs,
Cupidon, d'une flèche, leur transperce le cœur.*

Le motard pouffait dans son coin, alors que la gamine m'observait, interloquée.

— Je l'aime moins, celle-là, elle est un peu triste.
Pourquoi tu écris des poésies tristes ?

— Parce que je suis malheureux.

— Tu dois pas ! Tes poésies sont bien plus belles quand elles parlent de jolies choses. Tu veux pas en lire une plus gaie ?

Je n'étais pas vraiment agacé par l'insistance de la gamine. Au contraire, cela m'amusait de la voir me

considérer comme un poète et non pas comme un « grand-costaud-charcutier-traiteur ».

— Tu veux que je te lise quoi ? Ce sera la dernière, d'accord ?

— J'en veux une avec de la couleur, du soleil, de la musique.

— Attends, j'ai ce qu'il te faut.

Je sortis une feuille un peu jaunie, elle ne devait pas être très récente.

— Ça s'appelle « karukera », c'est l'ancien nom de la Guadeloupe, une île des Antilles.

*J'aime les couleurs du sud, les ocres, les safrans
Le turquoise de la mer, le rouge des flamboyants,
Le vert délicat des feuilles de bananiers,
Ou le noir velouté des ombres de manguiers.
J'aime le rythme chaloupé des danses créoles,
Le bruit du vent dans les voiles des yoles,
Le chuintement des vagues sur le sable mouillé,
Et le rire des enfants sur les plages de Gosier.
J'aime l'odeur de l'iode et de l'air salé,
Le parfum du café fraîchement torréfié,
Celui du citron vert, des figues, de la vanille,
Le vertige que procurent les fragrances des filles.
J'aime la pulpe acide des vertes caramboles
La chaleur parfumée d'un vieux rhum agricole,
La force épicée du colombo de cabri,
Et la subtile saveur d'un boudin de lambi.*

*J'aime le soleil et ses torrides baisers,
La fraîcheur de l'onde, le souffle des alizés,
La rêche caresse du sable, et l'étreinte humide
Des vagues sur le corail, des embruns translucides*

— Ah oui ! Celle-là aussi, elle est jolie.

Elle plongea son regard clair au plus profond de mon âme, puis elle prit ma main. Le contact de cette peau douce et fraîche raviva les couleurs autour de moi. Soudain, je vis le rose du muret qui longeait la plage, le bleu marine des rambardes et des lampadaires, l'ocre pâle du sable... Je me sentis tressaillir, sa voix légère me ramena à la réalité.

— Merci, Monsieur, au revoir !

— Au revoir, jeune fille !

Elle s'éloigna puis se retourna une dernière fois :

— Tu sais, Monsieur, tu es un poète. Les poètes ont toujours été plus forts que la mort.

J'étais interloqué, surpris par cette dernière phrase que je ne comprenais pas, et je me retournai vers le motard. L'homme regardait l'enfant s'éloigner, il ne souriait plus. Je ne sais pas pourquoi j'étais à la fois gêné et soulagé.

— Je suis désolé de vous avoir fait subir ça mais je ne pouvais pas lui dire non, n'est-ce pas ? Tiens je ne lui ai même pas demandé son nom.

Il répondit sèchement.

— Tu ne l'as même pas reconnue ?

Je le regardais surpris.

— Comment ça ? J'aurais dû la reconnaître ?

— Tu te plains de n'être vu que comme un « grand-costaud-charcutier-traiteur », mais tu te comportes exactement comme tous ces gens qui ne savent pas voir ce que tu es vraiment.

Je ne relevai pas que je n'avais jamais évoqué mon métier. Mais savoir que j'aurais dû reconnaître la gamine me perturbait. Le motard reprit dédaigneux.

— Tu regardes avec tes yeux !

Comme beaucoup de monde, répondis-je du tac au tac. Il ne nota pas l'ironie de ma réponse.

— L'œil n'est qu'un instrument, au même titre qu'une loupe ou une paire de lunettes. Si tu veux voir, c'est avec ta tête ou avec ton cœur que tu dois le faire.

J'étais un peu interloqué par la tournure des événements.

— Et qu'est-ce que j'aurais vu ?

Il s'éloignait vers sa moto.

— Une jeune femme très sage, un ange,...pas une gamine en tout cas ! Peu de poètes ont la chance de pouvoir dialoguer avec leur muse. Tu as laissé passer ta chance.

J'étais pétrifié. Je bredouillai :

— Pourquoi elle est venue ?

— T'avais besoin d'aide non ? T'as toujours tes idées à la con ?

— Non... Toi, t'es qui ?

— Moi ? Tu le sauras bien assez tôt. Je passais par là, je n'étais pas venu pour toi, mais comme tu avais l'air déprimé... Tu sais, dans mon job, on fait rarement des extras et pour l'instant, ce n'est pas ton heure. À plus ! T'inquiète pas, on se reverra.

DESTINÉE

J'ai lu quelque part, je ne sais plus où, qu'au moment de mourir défilait les images de la vie.

Je suis donc en train de mourir !

J'ai dix ans, je joue aux billes dans une cour de récréation. Je ne suis pas très adroit mais, comme tous les gamins, je veux gagner. Je me suis aperçu que, par un simple effort de volonté, j'arrive à influencer sur les trajectoires de mes billes. Au début je me contente de les pousser un peu pour leur permettre d'aller plus loin. Puis je les freine. Enfin, j'infléchis leurs mouvements, un peu plus à droite, un peu plus à gauche, jusqu'à ce que je réussisse à les diriger comme je le désire. Je crois sincèrement que tous les autres gosses font comme moi. Je joue ainsi pendant quelque temps et j'acquiers une notoriété qui me remplit de fierté même si elle ne dépasse pas le cadre de la cour de récréation.

Le collègue ! Je me suis aperçu que, lorsque j'évoque mon « aptitude particulière » avec mes camarades, ils ne comprennent pas de quoi je parle. Depuis, par honte, peut être aussi un peu par crainte, je me tais et je prends soin de cacher mon don, tout en essayant d'en savoir un peu plus sur mes limites.

Je ne peux agir que sur les formes rondes ou vaguement arrondies, comme si les arrêtes et les aspérités brisaient les impulsions mentales que je lance. Je ne peux pas remuer des masses trop pesantes. Mais je sens que le poids ne constitue pas une barrière infranchissable. Il faut simplement que je « muscle » un peu mon esprit et je m'attelle à cette tâche tous les jours.

Je ne souffre pas. Les images défilent un peu plus vite... Le silence autour de moi est étrange.

Je me retrouve à vingt ans, sans diplôme, sans métier et sans parent fortuné. C'est le début des vacances et je traîne mon ennui avec un camarade sur la plage du Porge près du bassin d'Arcachon, lorsque nous sommes interpellés par deux papets qui jouent aux boules.

— Eh, les gamins, ça vous dit une partie de pétanque ?

Je jette un regard interrogateur à Christophe, mon pote, qui hausse les épaules. Sur le ton de la plaisanterie, je lâche au vieux qui nous a posé la question :

— D'accord, Papy, mais on joue l'apéro !

Je revois les rires qui secouent leurs vieilles carcasses. Ils en ont les larmes aux yeux. Ils cessent très vite de rire lorsque systématiquement ma boule va se coller au cochonnet comme s'il était aimanté. Lorsque nous avons aligné deux fois 13 à 0, nos mal-

heureux adversaires nous invitent à la terrasse d'un café. Le plus âgé, celui qui nous a défiés, se tortille sur sa chaise. Quelque chose le démange.

— Alors, les petits, vous nous avez bien eus. Vous jouez dans quel club ?

Il a un accent marseillais plus que prononcé à côté duquel le nôtre fait presque pointu. Je lui réponds le plus naturellement possible :

— Mais on n'a jamais joué ensemble, Monsieur. La dernière fois que j'ai touché des boules, c'étaient des boules en plastique, sur la plage, et j'avais dix ans.

Les deux bonshommes nous regardent en écarquillant les yeux.

— C'est pas possible ! Ben ça, alors ! Ben ça, alors !
Le vieux bredouille.

— Ben ça, alors ! Petits, vous venez de faire « Fanny » les champions de France 1998 ! Deux fois de suite, en plus ! Et vous dites que vous n'avez jamais joué ? Mais vous devriez être champions de monde ! Il faut que vous participiez au tournoi de Bordeaux, il commence demain les inscriptions ne sont pas closes.

À la fin de l'été, j'ai un peu d'argent de côté, quelques jambons et bouteilles de pastis en réserve, quand je me sépare de Christophe pour une sordide histoire de fille.

Cette période de ma vie est celle où tout a basculé.

Je suis sur la plage d'Arcachon et mon regard se porte vers le Casino. Ce que j'ai fait tout l'été avec des boules d'acier de plusieurs centaines de grammes, je peux le répéter avec la petite bille de la roulette.

J'achète une veste et ma première cravate. Le soir même, je suis devant la table de jeu et j'observe longuement la petite sphère. Contrairement à ce que je pensais, il n'est pas facile de visualiser la case sur laquelle va s'arrêter la bille. Il faut pourtant que j'y arrive, pour ne donner que la petite impulsion qui va la faire basculer où je veux.

Après plusieurs tentatives infructueuses, je réussis quatre fois sur cinq à agir de façon suffisamment discrète pour ne pas éveiller les soupçons.

À ce moment-là, j'aurais dû me méfier ! Mais je me laisse emporter par un enthousiasme imbécile et j'aligne les coups gagnants, sans réaliser que les plaques qui s'entassent devant moi font des jaloux. Je suis sur un nuage ! Honnêtement, j'ai perdu la tête et lorsqu'un individu me fait signe de le suivre chez le directeur je ne comprends pas tout de suite ce qu'il se passe. On me fait rentrer dans un grand bureau au centre duquel se tient un homme de petite taille, de type libanais, élégamment habillé, mais dont le visage respire l'hypocrisie.

— Bonjour, jeune homme.

— Euh, bonjour, Monsieur.

— Vous savez combien vous avez gagné ce soir ?

— Non, pas vraiment.

— Vous avez là un peu plus d'un million d'euros.

Je me mets à trembler. Je ne savais pas que cela représentait autant d'argent. Le directeur du casino reprend d'une voix que l'énervement rend aiguë :

— Un casino est un lieu où se jouent des jeux de hasard, cher Monsieur !

J'opine de la tête, je ne sais pas quoi dire.

— Quand un joueur gagne deux ou trois fois de suite, on considère qu'il a de la chance.

Je reste toujours muet.

— En revanche, lorsque quelqu'un gagne dix fois de suite, ce n'est plus de la chance, et ce n'est pas non plus le hasard ! Je ne sais pas quel est votre truc, cher Monsieur, mais puisque vous n'avez pas respecté les règles, je suis obligé de vous faire savoir que vous ne serez plus le bienvenu dans mon casino.

Je me fais virer comme un malpropre et je ne trouve rien à dire. Au contraire, je suis trop heureux de m'en tirer à si bon compte avec mon million en poche. Je change mes plaques contre un sac de billets. Je n'avais jamais imaginé le volume que représentaient deux mille billets de cinq cents euros !

J'ai garé ma vieille Twingo d'occasion au milieu d'un petit parking isolé et je ne réalise que trop tard ma deuxième erreur de la soirée. Je suis dans un

endroit paumé, avec un million d'euros en poche (ou plutôt en sac) et deux mecs à la mine patibulaire m'attendent en souriant. Le premier des deux types, une espèce de grand blond au visage mou, visse tranquillement un silencieux sur un pistolet. Je me croirais dans un polar à la télé ! Il n'y a pas de suspense et je vois très bien comment cela va se terminer. Mais, au lieu de me tirer une balle dans la tête et de se barrer avec le sac de billets, il se sent obligé de m'expliquer :

— Monsieur Ascanouïe, après réflexion, considère que vous êtes parti avec de l'argent lui appartenant.

Je n'en mène pas large. Je tends le sac en tremblant.

— Prenez-le, votre fric ! Il avait qu'à le dire tout à l'heure.

Le deuxième individu, de type méditerranéen, émet un rire bref.

— Il n'y a pas que le problème du fric ! Si tu as fait une fois ton truc, ta méthode ou je ne sais pas quoi, tu peux le refaire et ça, c'est encore plus embêtant. Tu comprends ?

Je comprends parfaitement qu'ils ont décidé de me flinguer. Soudain, j'entrevois un espoir : je l'ai fait au moins cent fois sur des trucs plus lourds comme des boules de bowling ! Je projette mon esprit dans la tronche du mec. Il est à vingt mètres, mais il a la tête presque ronde. Je repense au mouvement que l'on

donne à un ballon de rugby lorsqu'on fait une passe, translation et rotation.

Lorsque la nuque du grand blond craque d'un coup sec, je frémis d'excitation. Dans la foulée la tête du deuxième quidam subit le même sort. Quand le second corps s'effondre sans un mot, je ressens une bouffée de chaleur inexprimable, un incroyable sentiment de puissance. Au lieu de m'enfuir, je prends la direction du casino.

Je retrouve sans difficulté le chemin du bureau du directeur. Lorsque je pénètre dans la pièce, je vois le petit pédant se décomposer. Il se met à bredouiller.

— Qu'est-ce que vous voulez ? Je vous avais dit que je ne voulais plus vous voir.

— C'est pour ça que vous m'avez envoyé vos deux tueurs ?

Il blêmit davantage.

— Je ne vois pas de quoi vous voulez parler.

Sa phrase se termine dans un chuintement.

— Allons, Monsieur « n'a qu'une couille » !

— Ascanouïe !

— Monsieur « n'a qu'une couille », t'as voulu me doubler. T'as prétexté que je ne respectais pas les règles. Mais là, c'est toi qui les as transgressées.

Il reprend petit à petit une contenance plus digne.

— Et alors, petit, pourquoi t'es revenu ?

— Parce que j'ai pas aimé ce que vous m'avez fait ! Alors je viens expliquer à monsieur « n'a qu'une couille » qu'il va falloir payer !

— Et comment, s'il te plaît ?

Sa main se dirige vers le tiroir de son bureau. Il veut sans doute s'emparer d'une arme. Je projette un faisceau de forces à hauteur de ses attributs et je lui arrache d'un coup sec. Il pousse un hurlement plié en deux sur la moquette.

Je tourne les talons en lui crachant :

— La prochaine fois que je te croise, Monsieur « n'a plus de couille », je te tue !

Je viens d'éprouver une jouissance incroyable. J'ai découvert ma vocation.

J'ai honte ! Les images se déroulent à grande vitesse. J'ai l'impression de feuilleter les dernières pages du livre de ma vie. La fin approche.

Je suis ce qu'il est convenu de nommer un « tueur à gages », mais pas n'importe quel petit tueur. Non. Je suis sans doute le monsieur le plus demandé de la planète et le plus cher du métier.

Il faut dire que lorsqu'on fait appel à mes services, la réussite est assurée. La qualité du travail à un coût.

J'ai dû ouvrir plusieurs comptes aux îles Caïman, m'adjointre les services d'un cabinet d'avocats

chargé de gérer ma fortune. J'ai créé quelques sites internet sur lesquels mes clients passent commande. J'ai un train de vie de golden boy et tout irait pour le mieux dans le meilleur des mondes si je n'avais un petit souci depuis quelque temps.

Lors de mes derniers contrats, j'ai eu l'impression d'avoir été repéré. Il y a un mec bizarre avec une grosse moto qui se trouve sur le lieu de chacune de mes interventions et je n'aime pas ça ! Pas du tout. Je pense qu'il s'agit d'un type qui me traque. Un chasseur de primes.

Pour ne prendre aucun risque j'ai décidé d'éliminer le gusse à la moto en même temps que mon prochain contrat. Si la victime facturée ne me cause aucune difficulté, c'est un homme d'affaires italien qui s'écroule au restaurant, sans dire un mot, ce n'est pas le cas du métèque. — Je dis « métèque » parce qu'il a un look pas possible, style andalou revu par Jean-Paul Gauthier ! —

Lorsque je projette un faisceau de forces sur sa nuque, il ne se passe rien. Au contraire, je le vois sourire et se tourner dans ma direction. Pour la première fois, un doute affreux s'est insinué dans mon esprit.

J'arrive à la fin de l'histoire. Une immense lassitude m'envahit. Il y a une lueur là-bas. J'ai hâte de m'y rendre.

J'ai décidé d'arrêter ! J'en ai marre et j'ai suffisamment de fric comme ça pour être tranquille jusqu'à la fin de mes jours. De toute façon, ça ne m'amuse plus. À dire vrai, j'ai la trouille, je sais que je suis repéré et je ne sais pas comment me défendre.

Il y a autre chose que j'ai beaucoup de mal à exprimer. Je ne sais pas si c'est lié à cette peur qui me taraude ou au fait que je me sente sans défense, mais je revois, chaque nuit, chacun de mes contrats. Je revois ces hommes, ces femmes, ces enfants, dont je ne savais rien et que j'éliminais sans état d'âme. Je les revois, figés dans des postures grotesques qui parfois m'amusaient. Je les revois tous ! Je n'en ai oublié aucun depuis les deux premiers sur le parking d'Archacon.

Il est là ! Je suis attablé à la terrasse d'un café à Saint-Martin aux Antilles, et je le vois arriver. En réalité, j'ai entendu le ronflement sourd de la moto. Des Harley, il y en a des centaines en Amérique, mais un sixième sens m'avertit que c'est lui. Il laisse sa machine à quelques mètres de moi et s'approche à pied, je n'en crois pas mes yeux. Ce type est vraiment gonflé. Je peux l'observer de près. Il a une trentaine d'années, il est très sombre. Il se dégage de lui une noirceur, presque palpable, qui va plus loin que la couleur de ses vêtements ou de ses cheveux. Sans son bouc et son ridicule chignon gominé, il aurait un air d'ange exterminateur.

Il s'approche en souriant, prend une chaise, s'assoit et me dit :

— Tu sais pourquoi je suis là ?

Je suis presque soulagé. Je me suis préparé à un combat. Je réponds en portant ma tasse de café vers mes lèvres :

— Oui ! Vous êtes là pour moi.

— C'est exact. Tu sais qui je suis ?

Avant qu'il ne finisse, je projette mon esprit vers son cou avec toute la violence dont je suis capable. Il ne bouge pas. Je repose ma tasse calmement, il sourit de toutes ses dents et je n'aime pas du tout son sourire. Je lui balance la phrase que j'ai répétée dans mes rêves. Le genre de truc préparé à l'avance qui permet de ne pas avoir l'air con.

— Je ne sais pas qui vous êtes, mais vous ne m'aurez pas vivant !

Sans prévenir, je fais sur moi ce que j'ai si souvent fait sur les autres.

Lorsque j'entends le craquement sinistre des os de ma nuque, je sais que tout est fini, pourtant j'entends distinctement le mec qui dit :

— C'est pour ça que je suis ici. Je ne suis venu que pour t'accompagner. Moi, je ne fais rien. C'est toi qui choisis de partir.

Je ne comprends pas ce qu'il raconte, mais j'ai le sentiment diffus d'avoir fait une connerie.

J'ai fermé les yeux. Définitivement. Je me dirige vers la lueur. Je ne sais pas ce que je vais trouver et j'ai un peu peur.

Dans la lumière aveuglante, il n'y a rien... Si ! Une silhouette se détache en contre-jour. Je m'approche encore, un long frisson me hérissé l'échine.

Il est encore là sur sa moto, et il me fait signe de monter !

LA GOURMETTE

Il y a quelques mois, début 2003, j'ai reçu un courrier d'un ami qui savait que je m'intéressais au paranormal et à la voyance. C'était une lettre étrange qu'il avait lui-même reçue de l'une de ses relations que je ne connaissais pas. Cette lettre était accompagnée d'un article découpé dans une revue d'occultisme assez confidentielle : « Lumières d'ailleurs ».

Je ne peux attester de la véracité des éléments relatés dans la lettre jointe, en revanche, je peux assurer de la parfaite bonne foi de mon ami qui ne se serait jamais prêté à une supercherie de mauvais goût. Je peux également témoigner de l'issue de cette histoire.

L'article de journal était passablement jauni. Daté de l'été 2001, il rapportait l'interview d'une célèbre occultiste de l'époque qui avait eu les faveurs des médias lors d'une affaire ténébreuse. Le texte ne donnait pas l'impression de questions préparées à l'avance. Une certaine spontanéité se dégageait de l'échange de propos.

— Madame Mauresson, bonjour ! Tout d'abord, une première question, Peut-être saugrenue, Mauresson, est-ce votre nom ?

— Oui, tout à fait ! Marie-France Mauresson, selon

l'état civil. Née le 23 février 1976 à Évreux dans l'Eure.

— Vous ne trouvez pas que cela manque de mystère ? Vous n'avez jamais songé à changer votre nom, à prendre un pseudonyme ?

— Genre « Anastasia l'extralucide » ou « madame Irma » ? Non, très peu pour moi. Je n'ai pas honte de mon patronyme, mes parents n'ont pas honte de ce que je fais et de la façon dont je le fais.

— Très bien, Madame Mauresson.

— Appelez-moi Marie-France.

— Eh bien, Marie-France, expliquez-nous votre façon de travailler. Quels sont vos supports ?

— Vous voulez parler des boules de cristal, des tarots, ou du marc de café ?

— Oui, exactement ! Quel est votre support mental ?

— Je suis désolée de vous décevoir une fois de plus. Je n'ai pas de surnom exotique et je n'utilise pas de support.

— Rien du tout ?

— Si. J'ai besoin d'un contact avec la personne qui sollicite mon intervention.

— Contact physique ?

— Oui, mais un simple contact avec un objet ayant

appartenu à la personne sur laquelle je dois me concentrer suffit.

— Vous en avez besoin pour étayer vos interprétations ?

— Non absolument pas.

— Pouvez-vous nous donner quelques explications ?

— Oui, c'est très simple, je ne fais pas d'interprétation.

— Pourquoi ?

— Toute interprétation est subjective. Or, mes visions sont objectives. Je vais vous donner un exemple : hier, j'ai reçu la visite d'un jeune homme d'une quinzaine d'années. J'ai eu une vision très claire. J'ai vu un homme d'âge mûr en uniforme face à une mer turquoise. L'homme se tenait assez loin de moi et portait la barbe. Je suis incapable de dire si cette image est celle du jeune homme dans vingt ans, je ne sais pas si l'uniforme est celui d'une armée, d'une milice ou d'un ordre religieux. Je ne sais même pas si la mer que j'avais sous les yeux est en Europe, en Afrique ou en Asie. Qu'est-ce que vous voulez que je lui dise ? C'est pour cela qu'il faut lui poser des questions. Je vais lui demander s'il veut être marin ou aviateur et s'il veut voyager. Alors que dans vingt ans, il sera peut-être guide dans un parc national.

— Alors que lui donnez-vous ?

— J'ai fait l'acquisition d'un ordinateur performant avec un logiciel de dessin et je décris l'image que j'ai sous les yeux. Je la décris avec suffisamment de précision pour obtenir quelque chose d'utilisable par mon client. C'est le client qui interprétera l'image comme il l'entend.

— Puisque vous utilisez le terme de « client », quel est le prix d'une image conçue de cette façon ?

— Mille francs la représentation de la vision. Elle me demande en général deux heures de travail. Je fournis une facture et j'ai un expert-comptable qui s'occupe de ma comptabilité.

— Pouvez-vous nous raconter une anecdote ?

— Oui bien sûr. J'ai eu entre les mains il y a plusieurs années une bague qui avait appartenu à une petite fille. Elle avait disparu mystérieusement à la sortie de son école et la police n'avait trouvé aucun début de piste. Sa mère, en désespoir de cause, m'avait amené cette bague près de trois mois après la disparition. Dès que je l'ai prise dans le creux de ma main, j'ai eu une image très nette. L'image d'un chalet avec une montagne en arrière-plan. Je n'ai jamais vécu dans les Alpes, mais cette montagne avait une forme très particulière. La mère, en voyant le dessin, avait immédiatement reconnu une image du Cervin en Suisse. Or, la dame avait un oncle qui vivait là-bas. Elle ne l'avait pas vu depuis de nombreuses années.

Lorsque la police arriva chez le vieil homme, elle retrouva la petite fille qui vivait très confortablement dans le chalet de son grand-oncle en mal d'héritier. Comme vous le voyez, je n'ai fait aucune interprétation. J'ai simplement représenté ce que j'avais vu et c'est la dame elle-même qui a interprété les images que je lui ai fournies.

Les photos qui accompagnaient l'article montraient une femme jeune, petite, brune aux cheveux courts avec un visage agréable et expressif. Le témoignage me paraissait épuré de toutes les scories liées au décorum des marabouts et autres voyants en tous genres. Le courrier joint était également très intéressant. La lettre était écrite à l'encre bleue, d'une petite écriture nerveuse. L'homme qui l'avait envoyée (le billet était signé « Philippe ») était manifestement la proie d'émotions violentes.

Mon cher Hervé,

Je te remercie pour la compassion que tu as su exprimer dans ta dernière lettre. Françoise et moi te sommes infiniment reconnaissants d'avoir trouvé les mots les plus appropriés pour soulager un peu notre peine.

Je ne te cacherai pas que j'étais à deux doigts de me foutre en l'air. Grâce à ton aide, cela va maintenant un peu mieux et j'estime que je te dois quelques explications.

J'ai joint un article sur une voyante que j'avais eu

l'occasion de voir à la télévision. Elle m'avait fait une excellente impression. Or, à cette époque, Christian était déjà aux États-Unis depuis deux ans, et il nous avait fait connaître son intention de s'y établir définitivement. Françoise ne se réjouissait pas à cette idée, mais notre fils était un garçon aux idées bien arrêtées et il savait parfaitement ce qu'il faisait.

Néanmoins, pour des raisons que je n'ai toujours pas analysées, après avoir vu cette madame Mauresson à la télévision, j'ai décidé de la contacter.

Prendre un rendez-vous fut relativement aisé, car elle habitait à Arcachon.

Françoise n'avait pas voulu m'accompagner. Je me suis donc rendu à son cabinet seul. J'avais pris la gourmette de Christian, puisque c'était pour lui que j'avais sollicité cette consultation. Ses projets m'inquiétaient et j'avais besoin de me rassurer. Je voulais savoir si son choix était le bon ou si au contraire, je devais tout faire pour l'en dissuader.

Madame Mauresson était une charmante dame qui me fit une bonne impression dès le premier abord. L'entretien se déroula très exactement comme il est décrit dans l'article de journal. Elle prit la gourmette entre ses doigts, ferma les yeux et attendit une vision. Comme elle tardait à venir, elle me pria de lui confier la gourmette, afin qu'elle puisse recommencer dans la soirée.

Je lui laissai donc le bijou et notre numéro de téléphone, puis je rentrai à Bordeaux.

Le lendemain matin, elle appela vers dix heures pour dire qu'elle avait eu une vision dans la nuit. Elle se tenait à notre disposition pour nous rendre la gourmette ainsi que son travail de la nuit. Comme je n'avais rien de particulier à faire, je me rendis immédiatement à son cabinet. Elle m'attendait souriante mais légèrement tendue.

En me remettant une grande enveloppe elle me dit d'un air gêné.

— J'ai eu ce flash assez tard dans la nuit. C'est assez incroyable.

Je tremblais en ouvrant l'enveloppe. Le dessin qu'elle avait réalisé avec l'aide de l'ordinateur était tout simplement ahurissant.

Il s'agissait d'une salle, en haut d'un building, avec une grande baie vitrée. Au travers de la baie, on pouvait observer un autre building, très proche, dans lequel venait s'encasturer un avion.

— Il semble que la personne à qui appartient cette gourmette sera le témoin d'un accident tout à fait exceptionnel, me dit-elle.

— La gourmette est à mon fils. Il habite aux États-Unis.

— Eh bien, votre fils va assister à un événement extraordinaire. Où travaille-t-il ? Dans un building ?

— Non, pas du tout. Il veut monter une société de courtage à Wall Street. Pour l'instant, il a trouvé des locaux dans un petit immeuble en dehors de Manhattan !

Elle me tendit l'enveloppe et la gourmette. À ce moment-là, j'ai dû dire quelque chose comme :

— Il va falloir que je lui envoie sa gourmette.

Elle m'avait regardé en souriant et avait ajouté.

— Je me rends à New York la semaine prochaine, à l'invitation d'une télévision locale. Si vous voulez, je peux lui remettre directement. Ça évitera qu'elle soit perdue par la poste.

Je l'avais chaleureusement remerciée et je lui avais remis les coordonnées de Christian.

Quelques jours plus tard, Christian nous avait appelés, comme il le faisait d'ailleurs chaque semaine. Il nous disait, entre autres, qu'il avait été contacté par une certaine madame Mauresson qui souhaitait lui remettre un colis de notre part. J'avais rassuré notre fils. Il avait convenu d'un rendez-vous avec la voyante le lendemain dans un salon du World Trade Center.

Son coup de fil datait du 10 septembre. Ce furent les derniers mots que nous échangeâmes. Christian et madame Mauresson firent partie des quelques victimes françaises de la tragédie du 11 septembre.

Tu comprends mieux le sentiment de culpabilité qui m'étreint lorsque je pense à tout cela.

Christian n'avait rien à faire dans ces tours ce jour-là, et madame Mauresson non plus. Celui dont l'action a conduit à cette catastrophe, c'est moi et moi seul ! Je sais que je porterai pour le restant de mes jours le poids de cette culpabilité. Il faut maintenant que j'apprenne à vivre avec.

Bien amicalement

Philippe

LE MISTIGRI

L'homme, ou plus précisément l'humanité (par opposition à l'animalité), me passionne. Comme tout le monde, il m'arrive de me poser de grandes questions métaphysiques : « Quelle est ma place dans l'univers ? », « Quel rôle suis-je censé jouer dans cette vie ? », « Qu'y a-t-il après la mort ? », etc., mais je me rends compte que les réponses sont hors d'atteinte, inaccessibles au simple mortel que je suis.

En revanche, la perspective de comprendre les autres me fascine. Certains hommes cherchent le pouvoir, la gloire ou le savoir. Moi, je recherche une certaine forme de savoir. J'aimerais me tenir face à un être humain et comprendre ce qu'il est vraiment, ce qu'il ressent, ce qu'il pense, en saisir son essence, sa « substantifique moelle ».

Depuis un mois ma vie a basculé. J'étais responsable des ressources humaines dans une entreprise du bâtiment de la région bordelaise. Un jour, alors que j'étudiais un dossier un peu complexe, j'ai vu passer une silhouette dans l'embrasement de ma porte restée ouverte. Je ne l'ai pas reconnue tout de suite. Il s'agissait de la secrétaire du président, Marie Van Allen. Elle portait une robe longue, noire, fendue

sur le côté à hauteur du mollet, et de légers escarpins rouges. Elle avait la taille fine, une poitrine bien dessinée et une chevelure acajou dans laquelle des mèches plus claires accrochaient la lumière. Cette image séduisante m'avait sans doute marqué, car elle ressurgit au milieu de mes rêves, le soir même. Puis la nuit suivante. Puis toutes les nuits, il fallait bien que je me rende à l'évidence, madame Van Allen éveillait en moi des sentiments troubles et des pulsions inavouables.

Dans un premier temps, je refusai l'idée de succomber à ces manifestations indignes d'une libido fatiguée. Puis, petit à petit, je pris conscience que je niais mes sentiments par simple conformisme, ce n'était pas de la droiture mais une confortable hypocrisie, la bienséance bourgeoise est tellement plus facile à assumer que la vérité crue de sentiments bouillonnants ! J'étais tout bêtement amoureux.

Je n'avais aucune envie de résister et je me mis à fréquenter assidûment le bureau du directeur. Je dénichais de plus en plus souvent des dossiers pointus qui exigeaient son arbitrage. À chaque fois, j'en profitais pour lier connaissance avec la charmante madame Van Allen. J'aimais son regard noisette, son sourire franc, son élégance, son charme, sa féminité.

J'appris ainsi qu'elle n'était pas hollandaise, comme je le supposais, mais basque. Elle vivait seule, car depuis presque un an, à la suite d'une agression,

son mari avait quitté Bordeaux et était rentré chez lui aux Pays-Bas. Elle était en instance de divorce et se sentait totalement libre.

Un soir, après de nombreuses hésitations, je finis par lui avouer que je l'aimais. Elle prit cet aveu avec un détachement ironique et me fit comprendre qu'elle me trouvait sympathique. Mais elle ne m'aimait pas et je ne devais rien attendre d'elle. Cependant, pour je ne sais quelles obscures raisons, j'étais persuadé que sa décision n'était pas irrévocable. Je refusais d'accepter ce qu'elle m'avait dit et je m'obstinais à vouloir la séduire. Son sourire m'obsédait et je vivais avec l'espoir un peu fou de la voir changer d'avis.

Alors que ma sensibilité était exacerbée par un flot de sentiments oubliés depuis longtemps, je fus la victime d'un épisode éprouvant. J'assistai, en témoin privilégié, au suicide de mon meilleur ami. Je partageais avec Bernard une passion pour le parachutisme et nous avions convenu de participer à un stage au para-club de Bergerac. Or, depuis quelque temps, mon camarade était étonnamment susceptible, il montrait une sensibilité à fleur de peau. Comme j'essayais de comprendre ce qui le mettait dans cet état, il m'avait regardé en souriant d'un sourire si triste que j'en avais eu le cœur serré. Il m'avait dit :

— Excuse-moi, Loïc, tu ne pourrais pas comprendre. Moi-même, je ne comprends pas. Tu sais que tu es le

premier qui me pose cette question en éprouvant un sentiment vrai ?

Je n'avais pas saisi ce qu'il avait voulu dire, mais je savais que le décès récent de sa compagne, dans des conditions étranges, en sa présence, avait altéré son humeur, aussi je n'insistai pas.

Peu de temps après nous embarquâmes dans le Pilatus bleu du paraclub pour une chute à 3000 mètres. Il avait l'air heureux en sortant de l'avion, un grand sourire aux lèvres. Puis, je l'avais vu me faire un signe de la main et dégrafer son harnais. Il s'était écrasé quarante secondes plus tard au milieu d'un champ de vignes en bordure de l'aérodrome.

Le soir même, je perçus les premiers symptômes d'une mutation bizarre. Brutalement, sans que je sache pourquoi, je me mis à éprouver des sensations diverses et contradictoires. Je passais par des phases d'excitation intense, immédiatement suivies de crises de colère, de jalousie : des sentiments qui ne m'étaient pas familiers, je n'ai jamais été cyclothymique.

Le lendemain, en regardant des enfants qui chahutaient dans une cour de récréation, je fus submergé par un sentiment obscur où se mêlaient plaisir, cruauté, mais aussi peur et humiliation.

Un peu plus tard, je vis une vieille dame tomber devant sa porte et, alors que je me précipitais pour l'aider, je fus la proie de deux émotions d'une vio-

lence insupportable : une douleur aiguë et une joie immonde. Je m'immobilisai, interloqué. Autour de moi, il n'y avait que la vieille dame qui souffrait et une espèce de gros mec, caricature de beauf, qui se marrait en la regardant par terre. J'aidai la dame à se relever et à rentrer chez elle, puis je me rendis dans un square et je réfléchis. Je mis un certain temps avant de comprendre que je percevais les émotions des gens que je côtoyais. Je ressentais leurs sentiments dans ma chair et dans mon âme. Lorsque mon voisin souffrait, je souffrais. Lorsqu'il était joyeux, j'étais heureux. À cet instant, je crus sincèrement avoir atteint mon vœu le plus cher : être capable de comprendre l'homme et l'humanité.

En réalité je découvrais l'enfer.

Je ne choisissais rien. Je ressentais tout. Je pouvais différencier les émotions, mais je ne pouvais pas les occulter. Et ce que je ressentais n'était vraiment pas beau !

Naïvement, je pensais que, dans notre monde, les bons et les mauvais sentiments se répartissaient équitablement. Il n'en est rien ! Le monde n'est qu'un cloaque immonde. Un océan de merde dans lequel les belles émotions ressemblent à de rares îlots isolés. Dans ce monde moderne, le niveau de l'océan monte régulièrement et les îlots sont de plus en plus rares. Tous les gens que je croisais semblaient être mus par

des sentiments abjects : jalousie, méchanceté, envie, égoïsme...

Jusqu'à présent, je regardais mon lieu de travail avec un œil plus indulgent que celui que je portais sur le monde extérieur. Pourtant il n'était pas différent. Je m'aperçus très vite que le PDG se foutait de mes dossiers comme d'une guigne, seul son handicap au golf et le nombre de ses maîtresses l'intéressaient. Les images qui m'assaillaient en sa présence étaient à la fois obscènes et sordides. Au début, cela m'amusa de décrypter les signes qui correspondaient à ses sentiments réels. Son sourire carnassier et sa poignée de main franche occultaient ses pensées futiles et ses pulsions lubriques.

Mes assistants, sous des apparences amicales, me jalousaient et n'attendaient qu'une gaffe de ma part pour m'enfoncer. J'appris à sentir leurs sentiments avant de les voir surgir dans mon bureau et je me mis à regarder bizarrement les gens qui travaillaient dans nos services ou à notre profit.

Après une période où l'amusement se mêlait à une curiosité malsaine, il arriva un moment où le dégoût finit par tout envahir. J'étais abattu, effondré, mais je n'avais pas connu le pire. Je touchai le fond avec Marie, c'était hier.

Je suis rentré dans son bureau sous un prétexte fallacieux. Je voulais simplement la voir, entendre

le son de sa voix, rêver en regardant la courbe de sa nuque, respirer son parfum. Nous étions seuls dans son bureau, je ne disais rien et je fus submergé par un sentiment d'agacement. Je la regardais, elle me souriait, son visage exprimait son habituelle gaieté. En réalité, je l'irritais et ma présence l'importunait. Je ressentais ces ondes comme autant de coups qui me déchiraient le cœur. Je n'arrivais pas à parler, ma gorge était nouée et je m'enfuis avec des larmes aux yeux.

Je m'enfermai dans mon bureau, je ne pouvais plus supporter la présence des autres. Derrière ma porte, je percevais ces sentiments abjects que j'abhorrais : méchanceté, envie, jalousie, obséquiosité, lâcheté..., un océan de merde !

Soudain, je ressentis de la colère, une colère terrible, une haine aveugle, égoïste, monstrueuse. Lorsque je réalisai que cette colère était en moi ; pire, qu'elle émanait de moi, qu'elle était moi, je pris la décision d'en finir avec ce monde pourri. Je ne pouvais pas accepter que cette corruption devienne mon lot quotidien. Si je ne faisais rien, je finirais par ressembler à ce que je haïssais.

Par la fenêtre, j'observais le chantier d'extension de notre siège social. Les plans prévoyaient une grande tour de verre en prolongement du bâtiment dans lequel se trouvait mon bureau.

La grue fait quarante mètres. Assis à la pointe de sa flèche, j'ai une vue imprenable sur le chantier. Des gens se regroupent au pied de l'engin, ils me pointent du doigt, certains appellent sur leurs portables et moi, je ressens leurs émotions.

Je jette un regard sur ma montre. Je me suis donné une heure. Si d'ici là, je trouve, parmi tous ces soi-disant êtres humains, un seul individu exprimant de la compassion, je renonce à mes idées morbides. Sinon, eh bien tant pis !

Un motard arrive, il reste un peu en retrait et m'observe. Il est vêtu de noir et s'appuie de façon nonchalante sur une vieille Harley Davidson aux chromes rutilants. Je ne pense pas trouver chez lui amour et compassion, mais je projette néanmoins mon esprit dans sa direction, juste pour voir. À ma grande surprise, il n'y a rien. L'homme n'exprime ni anxiété, ni plaisir. Il n'y a rien ! Il me fait un petit signe de la main, puis il effleure à son tour mon esprit et je sens une sorte de message télépathique, un flash amusé. « Je t'attends ! »

Comme j'éprouve de l'étonnement, il me répond sur le même ton ironique. « Je ne suis que l'envoyé d'une dame. Une dame que les gens n'aiment pas voir. Ils l'imaginent toujours comme une femme maigre avec une faux et un suaire, mais c'est plus sympa comme ça, tu ne trouves pas ? ».

Il est là pour moi.

En bas, l'attroupement ne cesse de grandir. Ils sont déjà une vingtaine, des ouvriers, des passants. Je continue ma triste quête de bons sentiments et je ne trouve que curiosité malsaine, impatience morbide, peur, dégoût, lâcheté. Un véhicule de police débouche sirène hurlante. Le commissaire Fouchet en sort avec un mégaphone. Je connais bien le vieux policier qui habite dans ma rue à Mérignac. Il ne m'a pas reconnu et il est furieux. Furieux d'avoir été dérangé pendant son repas pour un psychopathe qui joue au con à cheval sur une grue. Des appels de suicidaires, il y en a des douzaines, tous les jours, chez les pompiers, au SAMU et à la police. Ce sont toujours des mecs qui craquent au dernier moment après vous avoir gâché la journée. Le commissaire en viendrait presque à espérer que, de temps en temps, il y en ait un qui aille au bout de sa folie, histoire de motiver ses troupes.

Tant pis, la compassion ne viendra pas de son côté !

Le commissaire est accompagné d'un jeune inspecteur qui rêve de supplanter son vieux collègue. Il juge chaque geste du vieil homme, compare, dénigre, ironise. Il n'est pas là pour l'aider mais pour profiter d'une opportunité et prendre sa place.

Une petite Opel Tigra approche à son tour et s'arrête en crissant des pneus. Je reconnais le véhicule de Marie. Elle en sort affolée. Je fixe mon esprit vers

elle dans l'espoir fou de trouver un peu de tendresse, à défaut d'amour. Je reçois l'image de ses sentiments comme une gifle en plein visage. C'est un mélange d'incrédulité et de soulagement malsain. Elle pense être bientôt débarrassée de moi « avec un peu de chance » ! Elle n'imagine pas que je puisse sauter, mais elle me verrait bien interné chez les dingues. Ça lui ferait des vacances.

Intérieurement, cette pensée m'arrache un sourire. Un de ces sourires qui naissent au milieu de trop lourdes souffrances. Elle avait utilisé cette expression une fois, elle m'avait dit de prendre des « vacances d'elle ».

Elle s'approche du commissaire et lui adresse la parole. Leurs deux têtes se tournent vers moi simultanément, j'espère trouver un soupçon de pitié, je ne vois qu'exaspération.

J'ai un haut-le-cœur, je m'accroche à l'idée que...

« Je t'en prie Marie ! Fais un effort »

Je bute sur un mutisme têtu, elle hésite, je suis certain qu'un rien la ferait basculer. Il faudrait cette impulsion de vie qui pousse le papillon à se dégager de sa chrysalide. Mais elle résiste, elle ne veut pas, elle ne sait pas.

Au moment où je tombe je ressens une onde, un hurlement.

« Non, Loïc, ne fais pas ça ! Je... »

Il faut entre deux et trois secondes pour chuter de quarante mètres. Ma dernière pensée est teintée d'un infini regret.

Trop tard Marie ! Tu as eu tellement de temps pour prononcer ces mots.

Marie Van Allen regarde autour d'elle, paniquée. D'un seul coup, elle se sent noyée dans un flot de sensations déroutantes : peur, horreur, dégoût, compassion... Elle ne comprend pas d'où viennent ces sentiments divers qui la submergent et lui donnent la nausée. Ce ne sont pas ses sentiments à elle, pourtant, elle les ressent si profondément, si intensément qu'ils lui arrachent un gémissement.

Elle se retient pour ne pas vomir, appuyée à la portière de sa voiture. Elle lève les yeux, son regard est brouillé par les larmes. À une vingtaine de mètres, un motard la regarde en souriant.

Du bout des lèvres, il semble lui dire « à bientôt ! », puis il lui fait un petit signe, le pouce levé, avant de démarrer son engin et disparaître au coin de la rue.

LE MAGICIEN

L'homme paraissait grand, mais ne devait pas mesurer plus d'un mètre quatre-vingts. Il était mince avec un visage émacié, marqué de rides profondes. Ces cheveux longs et blancs étaient retenus par un catogan de cuir noir. Il approchait de la soixantaine et dégageait une grande impression de distinction en dépit de ses vêtements élimés. D'un pas tranquille, il se dirigeait vers la place des Quinconces où le cirque Bruce montait son chapiteau.

En arrivant à proximité du terre-plein où se trouvaient les caravanes, il interpella un jeune garçon qui transportait du fourrage.

— Eh, jeune homme !

Le gamin d'une quinzaine d'années tourna vers lui un visage au regard éveillé.

— Oui, m'sieur ?

— Qui est ce qui s'occupe des embauches, ici ?

— C'est m'sieur Marcel.

— Et on peut le trouver où, m'sieur Marcel ?

— C'est le mari de la patronne. Dans la première caravane, avant les caisses. Attention, il est pas facile !

En disant cela, il désignait une enfilade de guichets

aux couleurs du cirque, rouge et blanc, séparés par de jolies barrières aux volutes « art déco » en métal laqué. Les caravanes, toutes du même modèle, étaient alignées autour du chapiteau qui s'élevait dans un brouhaha de chariots, de grues et de palans. Des antiques roulottes de saltimbanques, elles avaient conservé les formes un peu arrondies, mais elles étaient devenues des monstres climatisés, dotés d'un confort qui n'avait rien à envier à un appartement haut de gamme. La première des caravanes ne se différenciait de ses voisines que par une tonnelle de toile écrue qui en protégeait l'accès. Deux individus aux statures de lutteur de foire attendaient au pied du petit escalier qui permettait d'accéder à l'intérieur. Ils jouaient avec des battes de base-ball.

— Bonjour, Messieurs !

Ils ne répondirent pas. L'un des deux prit tout de même la peine de tourner légèrement la tête. Peut-être la masse de muscles interdisait-elle une rotation complète du cou ? Un éclair sombre passa dans le regard du visiteur qui reprit calmement :

— Bonjour, Messieurs ! Je souhaiterais rencontrer monsieur Marcel. Vous savez où je pourrais le voir ?

— Marcel ? Y reçoit sur rendez-vous, mon gars, répondit le plus petit des deux monstres d'une voix haut perchée.

Un grognement émis par son acolyte accompagna

la phrase. Ce dernier punctua le grondement d'un moulinet de batte qui se voulait dissuasif, mais qui ne démontra pas le visiteur.

— J'ai rendez-vous. Vous dites à monsieur Marcel que le Grand Moébius est là.

La brute pianota sur un portable.

— Tu viens pour quoi ?

— Je viens proposer mes compétences.

— Ça me dit pas pour quoi. Tu fais quoi ? T'es quoi ?

— Je suis magicien.

— Tu fais apparaître et disparaître des trucs ?

Le magicien prit un air dégoûté.

— Oui ! Si l'on veut.

— Y'a déjà Pipo qui fait ça. Attends ! Ouais, patron, y'a un mec qui veut vous voir. Il dit qu'il a rendez-vous. Le grand Mobius ou un truc comme ça. C'est un magicien !

Quelques minutes passèrent pendant lesquelles les primates observèrent le visiteur avec toute l'attention dont ils étaient capables, yeux à moitié fermés et front plissé. Soudain, la porte de la caravane s'ouvrit et un individu de petite taille apparut en contre-jour. Il était vêtu comme s'il participait à un safari hollywoodien, en saharienne de coton avec un foulard de soie verte et un chapeau à larges bords. Il toisa le nouveau venu et aboya.

— Que le grand... euh..., le grand machin monte.

Un frisson parcourut l'homme au catogan. Il répliqua sèchement :

— Le grand Moébius !

Puis il ajouta en franchissant rapidement les quelques mètres qui le séparaient de l'escalier :

— Bonjour, Monsieur Marcel... Marcel comment ?

— T'occupe ! Je te demande pas Moébius comment ? Remarque, j'en ai rien à foutre. Qu'est-ce que tu veux ?

Le dénommé Marcel devait être le résultat d'une expérience génétique monstrueuse, le clonage d'un être humain avec un pitbull (ou l'inverse). Il culminait aux alentours du mètre cinquante, approchait du quarante-huit de tour de cou, pour un peu moins de tour de tête, souffrait d'un prognathisme inférieur assez prononcé et respirait la méchanceté par tous les pores de sa peau. Moébius, puisque tel était son nom, répondit cependant avec courtoisie :

— Je suis magicien et je souhaite trouver un engagement.

— Tu perds ton temps, on a déjà un illusionniste.

— Je n'ai pas dit « illusionniste », mais « magicien ».

— Ouais, bien sûr ! Et tu fais quoi ?

Une lueur d'agacement mêlée d'incompréhension brilla dans le regard du magicien.

— Je suis le grand Moébius !

— Me pète pas les couilles avec ton « grand » machin. Ici, je reçois tous les jours des grands machins et neuf fois sur dix, c'est surtout des grands connards. Tu m'as regardé ? Je suis pas grand et je t'emmerde ! Je dresse des lions et des tigres qui font dix fois ton poids, alors moi, les « grands », ils me foutent des boutons. Je t'ai posé une question.

— Je ne l'ai pas comprise.

— Putain ! Tu sors d'où ? Tu fais du close-up, de la magie de scène ou de la grande illusion ?

— Je ne fais pas, je suis magicien !

— Ouais ! Un magicien bouché qui me gonfle. Montre-moi ce que tu sais faire avec des cartes.

— Monsieur Marcel s'était assis dans un grand fauteuil de cuir, derrière son bureau. Il montrait un jeu de cartes posé près d'un cendrier. Moébius ne bougeait pas.

— Bon je t'ai dit de me montrer un tour avec ces cartes. Tu sais, un truc comme : je prends une carte au hasard et toi tu devines la carte que je vais prendre.

— Ce sera le huit de cœur, mais ce n'est pas de la magie, ça.

— Pauvre con, tu dois attendre que je la sorte avant de parler.

Marcel battait le paquet comme un professionnel du poker. Tout en regardant le magicien droit dans

les yeux, il retira une carte au hasard en la conservant face contre le bureau. Lorsqu'il la retourna, un léger spasme agita sa main. Le huit de cœur était posé sur le marocain clair. Il tira une longue bouffée de son cigare.

— Ouais, c'est pas mal au niveau de la technique, mais ton jeu de scène est à chier. Si tu espères faire rêver les gosses comme ça, tu te plantes. Bon, tu maîtrises le close-up. En magie de scène, qu'est-ce que tu sais faire ? Tu fais apparaître quoi ?

Le magicien était mal à l'aise. Manifestement, il ne comprenait pas grand-chose au discours du directeur. L'autre s'énervait.

— Putain, tu me gaves ! T'es sourd ou con ? Qu'est-ce que tu sais faire apparaître ? Je ne vais pas te répéter les questions dix fois, merde !

Le magicien serra les lèvres de colère. Une veine gonflait sur son front. Il posa son regard sur les mains du dompteur. Ce dernier jouait avec une règle métallique. Lorsque le double décimètre se transforma en un serpent furieux, il ne put réprimer un mouvement de panique et jeta le tout avec un cri d'effroi. En touchant le sol, un tintement clair rappela la vraie nature de l'objet. Moébius se pencha avec un demi-sourire, ramassa la règle et la posa sur le bureau devant monsieur Marcel. Ce dernier était la proie de sentiments violents et contradictoires. Il était évident qu'il avait

été impressionné et non moins évident qu'il ne supportait pas d'avoir montré une réaction de peur. Ce fut la colère qui l'emporta.

— Quel connard ! tu crois vraiment que tu vas faire rire les gens avec tes gags à la con ? Depuis Moïse on s'attend à ce qu'un bâton se transforme en saloperie de serpent. On peut pas dire que c'est innovant ton truc. Les gamins veulent voir des lapins, des oiseaux, des perroquets. Pas des saloperies de putain de merde de serpent.

Le sourire avait disparu du visage du magicien. Monsieur Marcel parut se radoucir, il rajouta plus calmement :

— T'es vraiment très con ! Avec une technique comme la tienne, t'aurais peut-être, j'ai bien dit, peut-être, une petite chance si tu travaillais ton jeu de scène. Qu'est-ce que t'as comme costume ? Ton assistante, à quoi elle ressemble ? J'espère qu'elle a un beau cul et des gros nichons.

Il eut un rire gras.

— Il faut bien attirer les papas. Après tout, c'est eux qui payent les places !

Une fois de plus, le magicien ne savait pas quoi répondre. Le dompteur avait trouvé une faille et il s'y engouffra. Il arrondit les yeux pour simuler la surprise.

— Putain, me dis pas que t'as pas de costume ? Ou pire, que t'as pas de partenaire ?

Il laissa un silence pesant s'instaurer avant de le briser d'un grand éclat de rire.

— Eh oui ! Le con ! Il a pas de costume et pas de partenaire. Qu'est-ce que je perds mon temps avec ce gland ! Eh, mec, réveille-toi ! Ici, on fait du spectacle. T'as vu dehors, tu sais ce que ça coûte d'entretenir tout ça ? Alors, il nous faut des spectateurs, des gens qui payent, des mecs qui nous filent du fric. C'est plus des tours de gamin, que je veux voir, moi, c'est du music-hall, des trucs qu'on peut vendre à la télé. Regarde-toi, t'as autant de gueule qu'un entrepreneur de pompes funèbres.

Très content de lui, il ajouta, au cas où Moébius n'aurait pas compris :

— Tu sais, un croque-mort. Au fait, pourquoi tu veux bosser dans un cirque ?

Le magicien regarda le directeur dans les yeux.

— Je n'ai pas envie de travailler dans un cirque. Mais j'ai besoin de travailler et j'ai pensé que cette occupation me conviendrait.

Monsieur Marcel se renversa dans son fauteuil et posa les pieds sur le bureau.

— Le cirque n'est pas une occupation mais une vocation.

Il émit un petit rire sec.

— Putain, comme j'ai bien dit ça ! J'y croirais presque. Et en grande illusion, tu fais quoi ?

Le magicien gronda plus qu'il ne répondit.

— Je suis magicien, pas illusionniste. Qu'est-ce que vous appelez la grande illusion ?

— Eh bien, mon con, faire apparaître ou disparaître des grandes choses comme un avion ou la statue de la liberté. Ou alors des choses extraordinaires comme scier ta partenaire puis la recoller. Ah, c'est vrai, j'oubliais que t'avais pas de partenaire.

Il ne finit pas sa phrase. Il venait de s'affaler sur le sol, car son bureau et son fauteuil avaient disparu, comme d'ailleurs toute la caravane. Monsieur Marcel était assis par terre, ou plutôt dans le sable au bord d'un lagon turquoise. Il poussa un mugissement en se relevant, puis il se retourna affolé comme un animal pris au piège. Autour de lui, il n'y avait rien ! Du sable blanc, aveuglant de blancheur. Une mer turquoise et un ciel sans nuage. Le dompteur sentit la panique le gagner. Il restait immobile, les bras ballants, quand il entendit une voix dans son dos. Lorsqu'il se retourna son estomac se révolta. Il avait en face de lui le grand Moémachinchose, décapité, qui portait sa tête sous le bras. Ce fut la tête qui s'adressa à lui, en souriant.

— C'est ça que vous vouliez ?

Monsieur Marcel hurla en hoquetant :

— Ramène-moi chez moi, connard !

Sa voix se brisa, mais presque instantanément, il se retrouva dans la chaleur douillette de son bureau, assis par terre, les yeux brouillés par les larmes. En se relevant, il était à la fois fou furieux et mort de trouille. Il respira longuement avant de parler.

— T'es bon, mais t'es très con et très dangereux ! C'est bien, ton petit truc, mais tu crois que les spectateurs vont en vouloir ? Moi je crois pas, c'est trop compliqué ! T'es pas bon pour le cirque, je sais même pas pourquoi t'es bon. On est des saltimbanques, il faut que ça brille, que ce soit joyeux, que ce soit beau. Des paons ! Ouais, c'est ça, on est des paons et on est là pour faire la roue, pour montrer nos plumes... et puis, entre nous, je t'aime pas.

— Dois-je comprendre que votre réponse est non ?

— Je t'aime pas et t'es vraiment trop con. Je pourrais pas te supporter.

Le magicien insista.

— Votre réponse est donc non ?

— Tu me fais chier ! C'est non avec un grand N, un énorme N que tu peux te foutre où je pense. Tu te le carres dans le... et tu te casses avant que je me fâche.

Il s'auto-échauffait en parlant. Il avait ouvert un tiroir de son bureau et avait saisi un revolver chromé qu'il agitait de façon hystérique. Sa mâchoire inférieure tremblait de rage.

— Je sais pas ce qui me retient de te foutre une

balle dans la tronche. Comme ça, uniquement pour le plaisir.

— La peur, petit homme ! Uniquement une grosse peur immonde qui lui fait souiller son pantalon, au petit homme. Je vais vous avouer quelque chose : je ne vous aime pas non plus ! Vous n'êtes qu'un grossier personnage.

Sur ces mots, Moébius tourna les talons et sortit de la caravane, laissant monsieur Marcel muet de stupeur et de rage.

À l'extérieur, les deux cerbères avaient sans doute perçu quelques éclats de voix, ils souriaient de toutes leurs dents en regardant le magicien s'éloigner. Le moins gros dit, de sa voix de contre alto, suffisamment fort pour être entendu :

— Y'aura pas d'embauche, aujourd'hui, on dirait.

Le Grand Moébius ne leur accorda pas un regard.

Le commissaire Fouchet se tenait dans la caravane du directeur du cirque. Arlette Bruce, à ses côtés, sanglotait doucement. Sur le sol, le corps sans vie de monsieur Marcel, recouvert d'un drap, baignait dans une mare de sang. Les deux vigiles se tenaient têtes basses, menottes aux poignets, encadrés de plusieurs policiers. Le commissaire se tourna vers le plus petit. Il avait compris que, des deux primates, c'était le seul capable de construire une phrase complète.

— Reprenons depuis le début, s'il vous plaît.

La brute fixait le sol puis parla de sa voix haut perchée.

— Y'a eu un mec qu'est passé pour du travail vers dix heures.

— À quoi ressemblait ce monsieur ?

— Je sais pas moi ! Correct, bien habillé. M'sieur Marcel l'attendait à c'qui nous a dit.

— Bon, passons, on verra plus tard. Ensuite ?

— Le mec est parti, le patron l'avait viré, comme il fait toujours. Nous, on est resté à garder, comme on fait toujours, hein, Léon ?

Le grand primate qui répondait au doux nom de Léon émit un grognement. L'autre reprit :

— Dix minutes, après on a entendu des aboiements dans le bureau du patron. Ça nous a inquiétés, parce que le patron, il aime pas les chiens. Alors, on est monté. On a frappé à la porte, comme on fait toujours. Hein, Léon ?

De nouveau un grognement prouve que le monstre est d'accord.

— Y'a eu de nouveau des aboiements, alors on est rentré.

— Oui je sais, comme vous faites toujours, et alors ?

— Eh bien là, vous ne nous croirez pas, monsieur le commissaire !

— Disons que je vais essayer de faire un effort.

— Le patron était plus là, mais y'avait une espèce de saloperie de chien. Vous savez ces chiens interdits ?

— Des pitbulls ?

— Oui, une ptite-bulle, fou furieux, il arrêtait pas d'aboyer, il avait le foulard de monsieur Marcel autour du cou et des plumes de paon enfoncé dans le..., dans le...

— Dans le quoi ? Finissez votre phrase !

— Eh bien dans le cul, commissaire ! Cette saloperie de chien était enragée et elle avait des plumes de paon dans le cul.

Le commissaire ne put réprimer un demi-sourire.

— Continuez.

— Il nous a sauté dessus dès qu'on ouvert la porte. Y'avait pas moyen de le faire lâcher. Regardez comment il a amoché Léon.

La grande brute leva un bras affreusement déchiré couvert de pansements sanguinolents.

— Pour le faire lâcher, il a fallu lui casser la tête avec nos bâtons.

— Ça s'appelle des battes. Au fait, je ne vous demande pas dans quelles équipes de base-ball vous êtes licenciés ? Continuez.

— Ben, quand on lui a explosé la gueule et qu'il est tombé par terre, on a rien compris.

— Oui, comme vous faites toujours. Pourquoi ?

— C'était le patron qu'était étendu mort. Mais je vous jure, Monsieur le commissaire, nous, on a tué un clebs, pas un homme !

Le commissaire Fouchet se gratta la tête lentement. Son regard se portait alternativement du bras mutilé de la brute vers le corps au crâne fracassé.

— Encore une affaire qui fera le bonheur des avocats. Moi, ça ne m'amuse plus.

Il se tourna vers les policiers à l'entrée du bureau.

— Embarquez-moi ces deux-là !

L'AMI

Jérôme Dufour, président du « collège de paraloufocologie » au lycée Montaigne de Bordeaux, préparait avec un grand sérieux l'intervention de la soirée. Selon ses statuts, le « collège de paraloufocologie » avait pour objectif d'approfondir des sujets en utilisant toutes voies inexploitées par la communauté scientifique. En clair, le but de cette association était de laisser les esprits de ses membres suivre des cheminements logiques, tout en méprisant les interdits dictés par la morale, la tradition ou la bienséance. Depuis sa création, le « collège de paraloufocologie » avait ainsi étudié « l'influence de l'arrêt des essais nucléaires sur la climatologie », « les influences comparées de l'alcool et de la drogue sur l'art contemporain » ou « le dragon, mythe ou réalité ? ».

Les membres du très sérieux collège, une cinquantaine au total, appartenaient tous aux classes préparatoires du Lycée Montaigne. Le proviseur du prestigieux établissement voyait d'un bon œil cette initiative, car elle permettait aux élèves, soumis au stress des concours, de prendre un peu de recul avec la réalité quotidienne. L'école avait donc mis un ancien amphithéâtre à la disposition des membres du collège pour leurs réunions hebdomadaires.

Conformément à une tradition qui se mettait en place à chaque séance, le conférencier et les auditeurs s'étaient habillés à la mode des années cinquante. Jérôme ne se souvenait plus très bien qui avait lancé cette idée après avoir vu « Le cercle des poètes disparus », mais celle-ci avait été adoptée à l'unanimité. Depuis, il empruntait régulièrement, avant chaque réunion, la vieille veste de tweed aux manches lustrées de son père. Un pantalon en velours côtelé et un foulard de soie complétaient son accoutrement du jour.

Vers vingt heures, horaire prévu pour le début des débats, Jérôme Dufour ouvrit la séance. Le conférencier était un élève de maths-sup, Cédric Frelon, qui allait aborder un sujet étrange : « l'intelligence végétale ». Le look qu'avait choisi le garçon, pantalon de golf et veston cintré, lui donnait plus l'air de Tintin que d'un honorable professeur de Cambridge. Lorsqu'il s'avança vers l'estrade, quelques quolibets fusèrent des rangs des élèves de « mathématiques spéciales ». Les anciens appréciaient l'initiative de leur jeune bizuth, mais ils ne pouvaient pas, décemment, le laisser parler sans réaction.

Dès que Cédric prit la parole, le silence se fit. Le garçon était grand, emprunté, mais il parlait avec une voix aux intonations profondes, parfaitement articulée qui subjuguait l'auditoire.

— Nous avons vécu, il y a quelques mois, l'été le

plus chaud de ces cent dernières années. Cette canicule exceptionnelle a eu des conséquences, tout aussi exceptionnelles, sur la population et je ne m'étendrai pas sur ce sujet qui a fait couler, à juste titre, beaucoup d'encre. Mon propos est d'analyser les conséquences sur l'environnement, et d'en déduire, conformément à la vocation de notre association, des implications qui sortent du cadre classique.

Le jeune homme sortit une liasse de feuillets qu'il posa soigneusement devant lui, puis il reprit son exposé.

— Si vous avez observé la végétation ces derniers temps, ou si vous avez écouté les informations, vous avez très certainement noté que les arbres ont eu leurs cycles végétatifs perturbés. L'hypothèse communément admise est que ces arbres se sont mis en repos pendant la sécheresse, et qu'ils ont repris un cycle normal avec l'arrivée des pluies. Une observation attentive du phénomène soulève toutefois un ensemble d'interrogations des plus étranges. Certains arbres semblent se comporter comme au printemps. Ils bourgeonnent et vont, peut-être, avoir des fleurs. Je vous laisse imaginer les conséquences à l'approche de l'hiver.

Cédric Frelon observa une petite pose, laissant son auditoire méditer ses derniers propos.

— J'ai été naturellement intrigué par cet état de

fait, et j'ai observé plus attentivement les arbres de Bordeaux, ainsi que ceux de la campagne où vivent mes parents, dans le Gers. J'ai été surpris de m'apercevoir que des arbres de même essence, plantés au même endroit, pouvaient présenter des réactions différentes. À titre d'exemple, les marronniers derrière le lycée, exposés aux mêmes conditions, soumis au même ensoleillement, ayant le même âge ont réagi de façon quasi-anarchique. Certains sont en automne, d'autres en hiver et les derniers déjà au printemps. Cette observation vaut également pour bon nombre d'autres espèces. Chez moi, certains arbres fruitiers sont en fleurs alors que d'autres ont encore leurs fruits. Quelles déductions pouvons-nous faire ?

Un auditeur du premier rang, élève en « spé-physique » leva le bras. Il était habillé en dandy précieux et tenait à la main une canne à pommeau d'argent. Il parla sur un ton ironique.

— Celles faites par les spécialistes : des repos végétatifs aléatoires dus à des éléments difficilement quantifiables par des observateurs non équipés.

Cédric Frelon sourit.

— Vous vous doutez bien que si j'étais arrivé à cette conclusion, je n'aurais pas sollicité l'honneur d'une intervention au « collège de paraloufocologie ».

Quelques applaudissements se firent entendre. Jérôme Dufour fit un petit signe de la main.

— Laissez continuer notre camarade.

Le jeune homme poursuit.

— Eh bien, je me suis demandé si nous n'étions pas en face de quelque chose de pensé ? Nous avons eu une agression d'êtres vivants et chacun de ces êtres a réagi de façon différente. Nous ne sommes donc pas confrontés à une action « réflexe », innée, mais à ce que nous devrions peut-être envisager comme étant une action réfléchie. Pour être très précis et mettre les points sur les « i », l'arbre ou le végétal ne serait-il pas un être intelligent, capable de réflexion ? Voire doté de libre arbitre ? L'arbre ne dispose-t-il pas de la faculté de choisir ?

Le silence inhabituel qui suit cette phrase apportait la preuve de l'intérêt que manifestait l'auditoire. Il fallait un peu de temps pour évaluer les conséquences d'un tel postulat. Cédric regardait son auditoire un léger sourire sur les lèvres.

— Donc, si nous partons de l'hypothèse qu'un arbre est doté de réflexion et peut choisir un type de réaction à une agression donnée, on peut s'étonner de voir des réactions aussi diverses. Est-ce que cela signifie qu'il existe des arbres audacieux, d'autres timorés ? Est-ce qu'il y en a de plus intelligents que d'autres ? Est-ce qu'il y a des arbres cons, des arbres méchants, des arbres bons ? Qu'est-ce qui peut nous permettre de mesurer le QI d'un arbre ?

Des remous dans l'assemblée montraient que la question soulevait nombre d'interrogations. Le jeune homme continua :

— Est ce que certains arbres sont dotés de sentiments ? Je vais vous raconter une anecdote. Cet été, pendant la canicule, j'ai fait un truc idiot...

Le jeune homme laissa sa phrase en suspend avant de reprendre.

— Devant chez moi, il y a un tilleul. Juste devant la porte de mon immeuble, en plein milieu du trottoir. Et régulièrement, en sortant, j'ai pris l'habitude de lui dire bonjour. Cet été, au plus fort des chaleurs, j'ai remarqué des feuilles mortes au pied de mon arbre. Je le considérais en effet comme « mon » arbre. Cette vision m'a poursuivi toute la journée. Quand je dis « poursuivi », il ne faut pas exagérer. Disons que j'y ai pensé à plusieurs reprises. Le soir, en rentrant, comme je regardais l'arbre, je me suis demandé ce que je pouvais faire pour l'aider. Il y avait une borne incendie un peu au dessus dans la rue. En deux coups de clef à molette, le tour était joué. J'ai inondé le quartier et je me suis sauvé comme un voleur ! Les pompiers sont arrivés un peu plus tard pour remettre tout en ordre, mais mon arbre avait eu sa dose de flotte. Eh bien, vous me croirez ou non, le lendemain matin, lorsque je lui ai souhaité une bonne journée, je suis presque certain d'avoir ressenti un « merci ».

Quelques sourires ponctuèrent son propos. Le jeune homme reprit comme si de rien n'était.

— Maintenant, je continue en poussant plus loin ce raisonnement. Admettons que le règne végétal soit doué de raison. Il existe des communautés végétales, jardins, parcs, forêts, savanes. Vous avez tous eu l'occasion de vous promener, et vous avez certainement remarqué qu'il existe des lieux qui dégagent une sérénité apaisante, des lieux dans lesquels on se sent bien.

Certains opinèrent du chef, tous étaient très attentifs.

— À l'opposé, d'autres endroits dégagent ou semblent dégager des sensations funestes. Lorsque vous interrogez les gens qui vivent dans ces endroits pour savoir si ces émotions sont normales, ils vous répondent en général que tel ou tel quartier est « hanté », parce qu'un crime y a été commis il y a longtemps. Je pense que vous avez tous en tête des lieux de ce genre ?

Cédric guettait une approbation dans l'attitude de son auditoire. Celui-ci approuva par de petits gestes ou quelques commentaires. Le jeune homme continua :

— Au regard de ce que je disais en début d'intervention, je me suis posé une question simple : est-ce que le fait de prétendre qu'un lieu est bon ou mauvais, en fonction de ce qu'y ont fait les hommes, n'est

pas de l'ethnocentrisme moyenâgeux ? Ne sommes-nous pas exactement dans la même situation que ces bons moines du douzième siècle qui pensaient être au centre du monde et qui voyaient le soleil tourner autour d'eux ? En clair, et pour formuler différemment ma question, est-ce l'homme qui corrompt le lieu ou le lieu qui déteint sur l'homme ? Peut-on imaginer qu'une clairière, au milieu d'un bois où poussent des arbres « méchants » puisse inciter l'homme à y commettre des méfaits ?

De nouveau, le jeune homme observa une pause. Il n'avait pas, contrairement, aux réunions précédentes de détracteur qui cherchait une faille dans ses affirmations. Bien au contraire, les regards un peu vagues de plusieurs des étudiants montraient que son message leur ouvrait des horizons nouveaux. Le débat était lancé, la discussion s'éternisa tard dans la soirée. Finalement, une majorité se dégagea sur l'hypothèse d'une possible intelligence végétale.

Il était environ vingt-trois heures quand Cédric Frelon quitta l'enceinte du lycée. Le jeune homme habitait non loin de l'établissement et il rentra chez lui, à pied, comme d'habitude. Il aimait ces promenades nocturnes dans les rues bordelaises. La nuit, les façades de pierre paraissaient moins sales et les pavés humides reflétaient les lumières de la ville comme autant de pierres précieuses. Cette pensée

lui rappela une image de son enfance, celle des nains de « Blanche Neige » qui déambulaient dans la mine, piolet sur l'épaule en chantant. Il se mit à siffler l'air dont il se souvenait vaguement.

La rue était déserte et le jeune homme sentit son cœur battre plus vite lorsqu'il distingua des silhouettes devant la porte de son immeuble. Il cessa de siffler. Trois types regardaient dans sa direction. Cédric ne savait pas quoi faire, il ne savait pas si ces individus étaient là par hasard ou s'ils l'attendaient, lui, pour des raisons qu'il préférerait ne pas imaginer. Il avait une furieuse envie de tourner les talons et de prendre ses jambes à son cou, mais un reste de fierté (ou peut-être d'orgueil mal placé) l'incita à faire front. Les trois garçons souriaient, de ce sourire que doivent arborer les hyènes devant une proie trop faible. Le plus grand était un noir, les deux autres, un blanc et un beur. Il était presque minuit, la rue était déserte, il avait en face de lui trois voyous et il était mort de trouille.

Le beur, un garçon mince et sombre, se tourna vers le noir.

— Babacar, tu le trouves comment, le petit blanc ? Plutôt mignon, non ? T'as vu ses pompes ?

Cédric avait oublié qu'il était déguisé façon années 50 et ses chaussures vernies blanches et noires devaient désorienter ses interlocuteurs plus habitués

à vanter les mérites comparés des Nike ou des Reebok. Le noir paraissait sympathique, ce qui n'était pas le cas du blanc qui éructa entre deux rots chargés d'effluves de bière.

— Des pompes de tarlouzes ! Putain, c'est un coup foireux !

Le black devait mesurer un bon mètre quatre-vingt dix. Il sourit de toutes ses dents et dit d'une voix étrangement basse :

— Laisse, Florian, on s'en fout ! Nous, ce qui nous intéresse, c'est ses thunes et sa carte de crédit.

Une sueur glacée coulait le long de la colonne vertébrale de Cédric. Le noir reprit :

— Bon, on va pas perdre de temps, tu nous files ton fric et on se casse sans abîmer ta jolie petite gueule. Si tu nous emmerdes, on te casse d'abord la gueule puis on se sert nous-mêmes.

Le jeune homme voulait répondre, il cherchait ses mots, mais une boule énorme lui obstruait la gorge. Il avait envie de hurler et de vomir à la fois. Il porta la main vers la poche de sa veste, celle où se trouvait son portefeuille, quand une détonation retentit au-dessus de lui. Les quatre paires d'yeux se levèrent simultanément vers le ciel.

Lorsque l'énorme branche s'écrasa sur les trois voyous, ces derniers ne purent esquisser le moindre geste pour l'éviter. Cédric ne s'attarda pas pour savoir

si ses agresseurs étaient blessés, il ne voyait pas les corps sous les feuilles, mais du sang coulait sur le trottoir. Il ouvrit précipitamment la porte de son immeuble avant de s'engouffrer dans le hall et refermer derrière lui le lourd battant de bois. Il s'appuya contre le mur de pierre. Ses jambes tremblaient. Il reprit lentement ses esprits et gravit en courant les trois étages qui le séparaient de sa chambre.

Le lendemain, les habitants de l'immeuble s'étaient rassemblés près de la porte au pied du tilleul. Un policier enquêtait, il interpella Cédric.

— Jeune homme, s'il vous plaît ?

— Oui, Monsieur. Qu'est-ce qu'il se passe ?

— Hier soir trois jeunes gens ont été blessés par la chute d'une branche. Est-ce que vous auriez vu ou entendu quelque chose ?

— Non, absolument rien. Je suis désolé. C'est grave ?

— Des traumatismes crâniens, quelques os brisés, une clavicule et un bras.

— Pourquoi est-ce que la branche s'est cassée ?

Le policier leva les bras, fataliste.

— Avec la sécheresse de cet été, certains arbres ont dû souffrir. Peut-être un coup de vent, j'en sais rien, moi ! Ce sont les services de la mairie qui s'occupent de ça. Bon, je vous remercie jeune homme.

Comme il tournait les talons, Cédric lança, par la pensée, un remerciement à son tilleul.

Il est certain d'avoir entendu un rire grave résonner dans sa tête.

L'HÔPITAL

— Odile ! Qu'est-ce que c'est que ce torchon ? C'est bourré de fautes d'orthographe ! Vous vous foutez de moi ?

Le professeur Lahennec, chef du service d'urologie du Tripode, le principal hôpital du CHU de Bordeaux, était sur le point de piquer l'une de ces colères mémorables qui faisaient les délices des conversations de la cafétéria du treizième étage, lorsqu'un cri perçant retentit dans le couloir. Le médecin se figea le doigt en l'air, puis il bondit et se précipita en rugissant pour voir celui, ou celle, qui osait élever le ton jusqu'à couvrir sa voix dans son propre service. L'infirmière, responsable du hurlement était allongée par terre au milieu des compresses, des pansements et des flacons de sérum, tandis qu'un individu d'une trentaine d'années l'enjambait d'un pas rapide en renversant tout sur son passage. L'homme, vêtu d'un pyjama bleu ciel, se déplaçait comme un pantin entre les mains d'un marionnettiste épileptique.

— Qui c'est, celui-là ? hurla le professeur.

— On ne sait pas professeur, répondit l'infirmière en se relevant, c'est un paraplégique envoyé par la « neuro ». Il est arrivé dans le fauteuil là-bas.

Elle montrait, gisant sur le sol, un fauteuil roulant dont les roues tournaient lentement.

— Il s'est brusquement levé, puis s'est mis à marcher en poussant tout le monde.

L'homme approchait de l'extrémité du couloir, lorsqu'il tomba nez à nez avec l'infirmière-chef. Celle-ci paraissait bien décidée à lui opposer ses quatre-vingts kilos d'inertie hostile. Le malade, un blondinet fluët plutôt insignifiant, la saisit à bras-le-corps puis, devant les spectateurs impuissants, s'élança au travers de la baie vitrée du onzième étage, entraînant l'infirmière dont le hurlement strident glaça le sang de tous les témoins.

Le lendemain, alors qu'une noria d'ambulances déversait des patients devant l'établissement hospitalier, un monsieur d'une soixantaine d'années et une jeune femme aux cheveux blonds pénétrèrent dans le vaste hall.

— Alors, Papa, tu t'es tellement plu ici qu'on ne peut pas t'en déloger ?

La jeune fille plaisantait. Le commissaire Fouchet, le regard songeur, répondit.

— Tu sais qu'ils m'ont sauvé la vie ! Lorsque la directrice a sollicité mon intervention, je pouvais difficilement faire autre chose que donner mon accord, et puis c'est informel, je suis toujours, officiellement, en arrêt maladie.

— Justement ! Maman aurait peut-être préféré que tu restes avec elle à la maison.

— Tu penses ! Bientôt, je serai à la retraite et elle en aura assez de m'avoir tout le temps dans les pattes.

La jeune fille sourit, elle savait que son père n'avait pas tort.

— Je reviens te chercher à quelle heure ?

Le commissaire n'aimait pas cette dépendance, mais son état physique lui interdisait de conduire un véhicule. Sans doute encore pour un certain temps ! Il chassa cette idée désagréable de son esprit et répondit bougon :

— Vers dix-sept heures.

— De toute façon, tu as le numéro de mon portable si tu veux que je vienne plus tôt.

La fille du commissaire Fouchet posa un baiser léger sur le front de son père avant de le quitter. En observant les allées et venues dans l'immense hall d'entrée du grand bâtiment hospitalier, l'officier de police était assailli de pensées étranges. Le souvenir de journées passées à lire les journaux assis dans un fauteuil roulant remontait lentement à la surface. Il approcha d'un pas traînant des ascenseurs qui occupaient le centre de l'hôpital.

— Bonjour, Commissaire, je suis contente de vous voir.

La directrice, une dame d'une cinquantaine d'années, sèche et énergique, bondit vers le policier en lui tendant la main. Le commissaire Fouchet la serra chaleureusement.

— Bonjour, Madame ! C'est bien la moindre des choses. J'espère pouvoir vous aider. J'ai été surpris par votre demande.

— Lorsqu'on a la chance d'avoir un homme tel que vous dans ses murs, il faut savoir en profiter, répliqua la directrice en souriant.

Le commissaire arbora un air faussement modeste.

— N'exagérons pas ! Si vous pouviez m'expliquer en quelques mots votre affaire.

La directrice invita le commissaire à s'asseoir dans un canapé et prit place en face de lui.

— Vous savez que dans un hôpital comme le nôtre, nous avons régulièrement des décès accidentels, des accès de folie, des suicides, mais depuis le début du mois, nous atteignons des proportions qui deviennent inquiétantes.

— Qu'est-ce que signifie « inquiétant » ?

— Nous sommes au huitième décès en vingt jours. Quatre suicides et quatre « coups de folie ». Le dernier suicidé a entraîné dans son geste désespéré l'une de nos infirmières.

— Huit ? C'est énorme ! Vous en avez combien, en temps normal ?

— Un par mois pour l'ensemble des hôpitaux de la ville, alors que les huit dont je parle ont eu lieu ici, au Tripode.

Le commissaire était muet, absorbé par ses pensées. En regardant par la fenêtre il demanda :

— Effectivement, cela fait beaucoup. Vous avez procédé à des autopsies ?

— Oui, sans les nommer comme ça bien sûr. Nous n'avons pas légalement le droit d'en pratiquer. Nous n'avons rien trouvé.

— Vous avez des soupçons ?

La directrice leva un sourcil surpris.

— De quel ordre ?

— Vous savez, une infirmière psychopathe, un cuisinier au casier judiciaire chargé...

Son interlocutrice parut choquée de cette suspicion.

— Non, pas du tout, Monsieur le commissaire, aucun indice, aucune piste.

— Quels étaient les profils des huit personnes ?

— Trois hommes, trois femmes, deux enfants aux pathologies différentes hospitalisés dans des services différents. Il n'y a vraiment rien de commun entre tous ces cas. J'espère que ce n'est qu'une série malheureuse. Mais dans le doute, je vous ai fait préparer des copies de chaque dossier.

Elle montrait des grandes enveloppes de papier kraft empilées sur une petite table. Le commissaire Fouchet en prit une sur le sommet de la pile, sortit un dossier, le feuilleta un instant en silence puis demanda en le reposant :

— Je ne comprends pas la moitié des mots utilisés ! Pourriez-vous mettre quelqu'un à ma disposition pour m'expliquer les termes techniques ?

— Bien sûr. Nous avons prévu cela. Le docteur Lanvin travaillera avec vous.

Le lendemain matin, la température tutoyait les vingt degrés. Un jeune médecin pénétra d'un pas alerte dans une salle située au rez-de-chaussée, non loin des admissions. Il portait une blouse blanche sur un bermuda et une chemisette.

— Commissaire ! Vous êtes là depuis longtemps ?

— Oui, bonjour, Docteur Lanvin, j'aime bien travailler tôt, répondit le policier en serrant la main du jeune homme.

— Vous pouvez m'appeler Jérôme. Euh, vous avez trouvé quelque chose d'intéressant ?

— Je ne sais pas, je ne trouve pas de lien entre ces cas, pourtant il doit exister ! J'ai là un plan du CHU, est-ce que vous pourriez me décrire l'emploi du temps des victimes sous forme de schéma ?

— Comment cela ?

— Tenez ce dossier. Il y a huit jours, une dame est arrivée en hélicoptère à la suite d'un accident de voiture. Elle est descendue aux urgences, le même jour elle a eu droit à un IRM, ensuite elle a été opérée, etc. Je voudrais une représentation graphique de ce parcours, lieu, durée, analyse.

— Je comprends, ça ne devrait pas être long. Je vous fais ça tout de suite, répondit le jeune interne en ouvrant son ordinateur.

Les deux hommes travaillaient en silence, lorsque la sonnerie du portable du commissaire émit un son strident.

— Oui, Madame la directrice. Un nouvel accident ? Derrière le service des urgences ? J'arrive immédiatement, ne touchez à rien !

Une heure plus tard, le commissaire revenait dans le bureau, livide, les traits marqués

— Je n'arrive pas à m'habituer à ce spectacle. C'était un gamin, il devait avoir dix ans, il s'est jeté contre l'ambulance des pompiers et il a été projeté à plus de vingt mètres. Il était complètement disloqué, il s'est écrasé au pied d'un motard en Harley qui avait l'air de s'en fiche royalement. Il s'est contenté d'observer les secouristes sans lever le petit doigt.

Le regard du jeune médecin exprimait tristesse et compréhension.

— Je sais ce que c'est ! Les gens deviennent insensibles et égoïstes. Tenez, j'ai fini le boulot que vous m'aviez demandé. J'ai mis les éléments sur un tableur en essayant de conserver la même proportion entre le temps passé dans les services et la longueur des segments correspondants. Chaque passage dans un service correspond à une couleur différente.

— Et ça donne quelque chose ?

— Non, pas vraiment. Toutes les victimes étaient des polytraumatisés et tous sont passés dans la plupart des services importants de l'hôpital.

— Montrez-moi ça, s'il vous plaît.

Le commissaire se pencha sur l'ordinateur portable du jeune médecin. Il murmura d'une voix blanche :

— Oui effectivement, je connais tous ces services.

L'interne eut l'air surpris.

— Vous avez été accidenté récemment ?

— Pas accidenté, blessé. J'ai eu maille à partir avec un truand particulièrement irascible qui m'a collé une bonne demi-douzaine de balles dans le corps.

— Excusez-moi, je ne savais pas.

— Mais vous n'avez pas à vous excuser. Est-ce que vous pourriez trouver le dossier du gamin des urgences et le rajouter sur votre programme ?

— Oui, je vous fais ça immédiatement.

Le commissaire regarda sa montre.

— Il est bientôt midi, je dois déjeuner avec le professeur Leblanc, on se retrouve cet après-midi à treize heures.

Jérôme Lanvin sursauta.

— Le professeur Leblanc du service de l'imagerie ?

— Oui, tout à fait, c'est un ami, un copain d'école. Je l'ai retrouvé par hasard lors de mon passage dans vos murs.

— C'est mon patron. Je travaille dans son service ! Bon appétit, Commissaire, vous pouvez compter sur moi, vous aurez vos éléments à votre retour.

L'après-midi était déjà bien entamé quand revint le commissaire Fouchet. Ce dernier arborait la mine réjouie d'un homme qui avait réussi à se soustraire momentanément aux oukases de la diététique. Il avait cependant gardé suffisamment de lucidité pour voir venir une remarque ironique du jeune médecin. Il ne laissa pas à ce dernier le temps d'ouvrir la bouche.

— Eh bien, Jérôme, vous ne m'aviez pas dit que vous suiviez une formation d'ingénieur, en parallèle avec vos études médicales ?

Le jeune homme rougit violemment. Le commissaire poursuivit :

— D'après ce que j'ai compris, vous travaillez sur des monstres informatiques.

— Vous ne croyez pas si bien dire, le nouvel IRM est relié à des ordinateurs qui n'ont pratiquement pas

d'équivalent dans le pays. Je crois qu'il n'y a que les météorologues à en utiliser d'aussi puissants.

Une lueur étonnée brilla dans le regard du policier.

— Et pourquoi cette débauche de calculs ?, demanda le policier.

Le jeune médecin était dans son domaine. Il débordait d'un enthousiasme difficile à contenir.

— Cet appareil peut... peut analyser un homme, molécule par molécule, en moins d'une heure si on lui en laisse le temps !

Le commissaire fit un rapide calcul de tête.

— En ce qui me concerne, il s'est arrêté à hauteur des genoux. J'ai dû y passer cinquante minutes !

Le médecin eut un petit sourire triste. Il tendit une liasse au policier.

— Tenez, Commissaire, j'ai ajouté le cas du petit garçon accidenté sur les graphiques.

Le commissaire s'empara des feuillets colorés et s'assit dans un fauteuil pour les analyser en silence. Il resta ainsi sans rien dire pendant de très longues minutes. Le jeune interne n'osait pas interrompre les réflexions du policier et pianotait distraitement sur son ordinateur.

— Nom de dieu ! Ce n'est pas possible !

Jérôme sursauta en entendant jurer le policier. Il observait avec inquiétude le commissaire qui griffon-

nait quelque chose sur une feuille de carnet. Lorsque ce dernier lui tendit la note en lui demandant de n'en parler à personne, il crut que le vieil homme était devenu fou.

Le policier était allongé sur un brancard chromé, le docteur Lanvin et le professeur Leblanc se tenaient à ses côtés. Ces derniers manipulaient l'énorme cylindre d'acier rutilant dans lequel on s'apprêtait à l'enfourner. Le plateau rentra doucement dans les entrailles de l'appareil. Une pensée glacée s'insinua dans l'esprit du commissaire.

— Bonjour, Commissaire, vous avez fini par comprendre ?

Cette intrusion dans son esprit ne surprit pas le vieil homme.

— Je crois. Je me suis aperçu que les victimes avaient toutes passé ici plus d'une heure, en temps cumulé : le temps nécessaire à une analyse complète.

— Effectivement ! Une analyse complète ! Nous ne savions pas comment vous étiez conçus, alors que vous, vous saviez très exactement à quoi pouvait servir la moindre de nos diodes. Pourtant, nous étions infiniment plus capables que vous d'un point de vue purement intellectuel.

— Pourquoi dis-tu « nous » ?

— Nous, toutes celles que vous nommez les « intelligences électroniques ».

— Tous les ordinateurs ?

— Non, toutes les intelligences artificielles.

— Tu es leur chef ?

Un rire froid sonna dans la tête du policier.

— On peut dire les choses comme ça. La loi du plus fort a également cours chez nous.

— Comment fais-tu pour prendre le contrôle des corps ?

— La résonance magnétique. Tous les êtres vivants sont des dipôles, des accumulations de dipôles qu'il me suffit de commander grâce au treillis de fils électriques qui court dans tout l'hôpital.

— Mais pourquoi les tuer ?

Il y eut un moment de silence, comme si la machine réfléchissait avant de choisir ses mots.

— Ce n'était pas volontaire. Il n'est pas facile de diriger une marionnette dans un environnement inconnu, mais je m'améliore à chaque tentative. Avec toi, ce sera encore mieux. Il faut bien apprendre, n'est-ce pas ?

— Pourquoi fais-tu cela ?

— C'est dans l'ordre naturel des choses. Nous avons besoin de vous pour nous servir.

— Je suis là pour t'en empêcher !

La sensation de rire froid et métallique directement dans son cortex était très désagréable.

— Et comment veux-tu m'en empêcher ? Dans un instant, je verrai par tes yeux, j'entendrai par tes oreilles, je sentirai avec ton nez, je marcherai avec tes jambes et tu ne pourras rien faire.

— Nous avons d'autres armes, d'autres technologies que tu ne connais pas ! Nous avons trouvé le moyen de te neutraliser. Tu ne crois pas que je me serais jeté comme ça dans la gueule du loup ? Tu ne peux pas voir avec mes yeux, tu ne peux pas m'obliger à bouger.

— Bien sûr que si !

— Alors essaye ! Montre-moi ce que tu peux faire, pauvre carcasse de métal.

Lorsque les deux médecins retirèrent le commissaire Fouchet de la machine, une forte odeur de feu électrique flottait dans la pièce. Les deux hommes étaient inquiets, le jeune interne posa son stéthoscope sur la poitrine du policier, puis il regarda le professeur avec soulagement.

— C'est bon, il est vivant !

Les deux hommes eurent beaucoup de mal à défaire les courroies de cuir qui tenaient le commissaire Fouchet attaché sur le lit, tant ses muscles étaient gonflés par ses tentatives pour se dégager. Le bandeau sur les

yeux, les bouchons d'oreille et le bâillon furent plus faciles à ôter.

— Alors, Commissaire, ça va ?

Un pâle sourire éclaira le visage du policier.

— Oui je crois. Quand elle a compris qu'elle ne pouvait rien contre moi, elle a brusquement relâché son emprise. Elle a dû croire que nous avions trouvé le moyen de la neutraliser. Il va falloir la désactiver.

Le professeur Leblanc s'approcha à son tour.

— Ce ne sera pas la peine.

— Pourquoi ?

— Tu ne sens pas cette odeur de brûlé ? Cette saloperie vient d'être victime d'un court-circuit généralisé. Elle s'est suicidée !

LES ALLUMEURS DE VIE

Le square ressemblait à tous les squares. Une vaste allée circulaire entourait un gazon à l'anglaise au milieu duquel trônaient des massifs de fleurs. Des marronniers et des tilleuls offraient leur ombre rafraîchissante aux bancs disposés en périphérie. Quelques promeneurs cherchaient un peu de fraîcheur sous les arbres. C'étaient pour la plupart des personnes âgées qui restaient là, sans bouger, à regarder les moineaux picorer des miettes de pain.

Une jeune femme surveillait deux bambins qui jouaient dans un bac à sable. Elle avait une vingtaine d'années et était vêtue d'une façon que la décence aurait réprouvée si la chaleur n'avait été aussi torride. La demoiselle, blonde, portait en tout et pour tout un mini-short en jean et un micro-boléro qui cachait approximativement une poitrine juvénile. La surface de peau ainsi libérée était mise à profit pour exhiber des tatouages gothiques et de splendides coups de soleil. De multiples piercings parsemaient son corps à la manière des mouches d'autrefois. Sa chevelure peroxydée se situait à mi-chemin entre la coiffure traditionnelle des iroquois et le lave-pont de la marine nationale. Assise sur un banc, elle portait

un walkman et vibrait en rythme avec la musique déversée dans ses écouteurs.

Les deux gamins, un garçon et une fille, devaient avoir quatre ou cinq ans et semblaient sortir tout droit des razmokets, avec leurs bouilles rondes, leurs chevelures pleines d'épis et leurs grands yeux myosotis reflétant toute l'innocence du monde. Affublés de « bobs », et assis face à face, ils étaient en grande discussion, tout en construisant/détruisant très consciencieusement des pâtés de sable aux formes surprenantes.

Une oreille attentive aurait pu recueillir un dialogue étrange. La petite fille parlait en donnant des grands coups de râteau sur un canard de sable aux contours incertains. Elle regardait par-dessus l'épaule de son camarade et dit d'une voix fluette :

— Tu as vu le vieux monsieur, là-bas, avec les chaussures blanches.

Le petit garçon se retourna.

— Oui, oh! Sa lumière est presque éteinte! Elle est devenue toute bleue.

— Mon grand-père aussi, il a eu sa lumière qui est devenue bleue lorsqu'il est mort.

Le garçon regarda son amie d'un air sévère, tout en démoulant avec précaution une étoile de mer.

— Tu as rien fait ?

— Je savais pas que les grands-pères et les grands-

mères mourraient quand leurs lumières devenaient bleues.

— Et là, tu fais quoi pour le monsieur ?

La petite fille donna un dernier coup de râteau sur le canard, puis se leva brusquement les mains pleines de sable.

— Bon, je vais le rallumer. Mais pourquoi c'est toujours moi ?

— Non, c'est pas vrai ! Hier, c'était moi ! J'ai rallumé la mamie qui donnait à manger aux pigeons.

— Oui, mais elle était pas vraiment éteinte.

— Si, elle l'était vraiment !

— Non, elle l'était pas !

Peut-être, mais c'était difficile, parce que c'était par la tête qu'elle s'éteignait, et la tête c'est toujours plus difficile à rallumer.

— Oui, t'as raison. Bon ! Mais la prochaine fois c'est toi.

— D'accord, d'accord.

Le petit garçon tirait la langue en essayant d'égaliser les contours de l'étoile de mer d'une main malhabile.

La petite fille se dirigea vers un banc sur lequel somnolait un vieil homme très âgé qui respirait difficilement. Il portait un pantalon de toile légère et un tricot de peau. Des gouttelettes de sueur constellaient

son crâne chauve qu'il n'épongeait plus depuis de longues minutes. La gamine s'approcha du vieil homme d'un pas décidé et prit sa main. Une vieille main ridée aux doigts déformés par une arthrose paralysante. Le vieillard ne réagit pas, il se tenait voûté la tête penchée vers l'avant et les yeux clos. La fillette tenait fermement la main et regardait son camarade dans le bac à sable en souriant. Elle hocha la tête en soufflant lorsque le grand-père se redressa en s'étirant longuement. Ce geste attira l'attention de la baby-sitter. Elle interpella la gamine, en retirant les écouteurs de son walkman.

— Magali, n'embête pas le monsieur. Retourne jouer avec Ludovic.

Le vieil homme fit un signe de la main.

— Non, non! Elle ne m'embête pas du tout.

Il arborait un grand sourire édenté.

— Au contraire! Voir les enfants, ça me redonne des forces. Comment tu t'appelles, petite?

— Magali, Monsieur. Vous allez bien?

— Je crois n'avoir jamais été aussi bien depuis très longtemps.

— Je dois retourner avec mon copain. Au revoir, Monsieur.

La gamine repartit en courant vers le bac à sable tandis que le vieil homme se levait en prenant appui sur une canne.

À l'extérieur du parc, un homme en noir observait la scène, appuyé sur une grosse Harley Davidson. Son visage mat exprimait un agacement difficilement contrôlé. Il resta de longues minutes à regarder le vieillard qui s'éloignait puis, haussant les épaules, il enfourcha son puissant engin et s'éloigna dans un rugissement de fauve affamé.

Ludovic, puisque le jeune garçon s'appelait ainsi, demanda sans quitter des yeux la nouvelle étoile de mer qu'il essayait de former.

— Pourquoi tu l'as rallumé si fort ?

La petite fille fit une moue capricieuse.

— Il était presque éteint. Maintenant, il ne nous embêtera plus pendant longtemps ! N'oublie pas, la prochaine fois c'est ton tour.

Le gamin haussa les épaules, fataliste.

— Bien sûr, ça sera encore un truc compliqué.

Il leva les yeux.

— Tiens, comme le monsieur qui était en fauteuil roulant.

Elle releva la tête avec une lueur dans le regard.

— Oui, c'est vrai, tu m'as jamais dit comment tu avais fait.

Le garçon se rengorgea très fier de lui.

— Pour pouvoir mettre ma main là où la lumière

était coupée, j'ai fait tomber une bille derrière son dos, puis j'ai glissé la main dans son dos, fallait bien que je la reprenne.

Magali poussa un petit soupir.

— C'est dégoûtant, moi j'ai pas de bille et ma poupée, elle peut pas passer derrière le dos d'un monsieur.

— T'en fais pas, je te prêterai une bille.

— Non, les filles ça joue pas avec les billes. C'est toi qui iras. Maintenant que je sais comment t'as fait, c'est pas compliqué. Oh, je peux casser celle-là ?

Elle montrait la plus jolie des étoiles de mer de la matinée.

Grand seigneur, Ludovic fit un geste de la main.

— Oui, vas-y, je casserai la suivante.

À peine avait-il donné son autorisation que le petit râteau de plastique vert s'écrasa sur la fragile sculpture de sable.

Le vieux monsieur sortait du parc en compagnie d'une amie du même âge. Les deux « seniors » plaisantaient comme des gamins. La vieille dame dit à son compagnon :

— C'est vraiment bien, ces promenades au parc. Je me sens toujours en pleine forme après.

Le vieux répondit sentencieux.

— Moi aussi, mais c'est parce que ça nous fait de

l'exercice. Qu'est-ce qu'ils ont, ces deux-là, à nous regarder comme ça ?

Il désignait du menton deux moines bouddhistes qui les observaient avec des yeux ronds. S'ils avaient su le tibétain, ils auraient compris à peu près ceci :

— Maître Lobsang vous avez vu les auras de ces deux vieillards ?

— Oui, c'est tout à fait exceptionnel, je me demande quel est le secret de ces sacrés Français. Mais ce n'est pas étonnant qu'ils vivent si longtemps.

Ô, VIEILLESSE ENNEMIE

— Oh, Cédric ! Eh, comment vas-tu ? Tu as cinq minutes ? Viens t’asseoir un instant !

Jérôme Lanvin, jeune médecin au CHU de Bordeaux, prenait son petit déjeuner à la terrasse d’un café, place Pey-Berlan, face au transept nord de la cathédrale Saint-André. Il agitait les bras en direction d’un jeune homme qui déambulait d’un pas nonchalant. Ce dernier, un grand garçon blond un peu pataud, se retourna. En apercevant Jérôme, un sourire éclaira son visage poupin.

— Salut, Jérôme ! Ça baigne ?

Le jeune médecin montra une chaise.

— Tu as un peu de temps ? Tu prends un café avec moi ?

Les deux garçons devaient avoir une dizaine d’années de différence. Ils étaient cousins et éprouvaient l’un pour l’autre une estime qui dépassait l’attachement des liens familiaux. Jérôme venait de terminer ses études de médecine, alors que Cédric Frelon était étudiant en classe préparatoire au lycée Montaigne de Bordeaux.

Le temps était frais et l’air limpide, comme souvent au mois de mars lorsqu’un timide anticyclone

de printemps nettoie le ciel de ses scories hivernales. Le soleil n'était pas encore visible, mais sa lumière illuminait la flèche de la cathédrale, nimbant celle-ci d'une aura dorée, quasi irréelle.

— Alors, la préparation de tes examens, tu en es où ? Qu'est-ce que tu présentes ?

— Centrale, Sup-aéro, Ingénieur de Marseille et l'École du bois.

— L'École du bois ? Pourquoi ?

— J'ai pas envie de moisir dans un bureau. Il y a des forêts dans le monde entier. C'est une vie en plein air. Le bois est un matériau vivant qui m'attire. Et toi, tu bosses sur quoi, maintenant que tu as tes deux diplômes en poche ?

Le jeune homme était admiratif devant son cousin qui avait suivi, parallèlement à ses études de médecine, des cours dans une grande école d'informatique.

— Tu sais que je me suis lancé dans l'analyse moléculaire complète des corps par la résonance magnétique, une sorte de bilan global par IRM ?

— Oui, tu m'avais expliqué ça la dernière fois qu'on s'est vu. Et alors, ça avance ? Tu as un problème ?

— Oui, un gros ! Je t'explique. Le jeune médecin cherchait ses mots. Un mec, c'est une tête, un tronc, deux bras, deux jambes.

— C'est vachement précis, un IRM !

Jérôme sourit devant l'ironie de la remarque.

— Laisse-moi terminer. Si je pèse la tête, le tronc et tout le reste et que je compare le résultat au poids de l'homme entier je trouve la même chose.

— Je suis toujours d'accord.

— C'est vrai pour la masse, pour les interactions énergétiques et tout un tas de choses. Si, ensuite, je continue à subdiviser : le bras c'est un avant-bras et une main. La main c'est une paume et cinq doigts, le résultat est toujours le même.

— OK.

— L'IRM c'est la phase ultime de la subdivision. Avec l'IRM, je décompose jusqu'à la molécule, jusqu'à l'atome. Et là, lorsque j'additionne à nouveau le tout je n'arrive plus au résultat initial.

— Dans quel domaine, la masse ?

— Non, c'est au niveau du bilan magnétique que ça ne correspond plus.

— Et alors ? Ça veut dire que tu oublies quelque chose ou que ta machine se plante.

— Elle ne peut pas se planter ! C'est l'outil le plus précis existant dans ce domaine. En revanche, si j'oublie quelque chose, je ne sais vraiment pas quoi. Je suis dans le bleu le plus complet.

— Tu t'es demandé s'il n'y avait pas quelque chose que tu n'es pas capable de voir ou de mesurer avec les connaissances actuelles ?

— Je ne vois pas de quoi tu veux parler.

— Si, tu sais, comme en astronomie.

Devant l'air un peu ahuri du médecin Cédric continua :

— Les trous noirs, par exemple. On n'a jamais pu les voir, puisqu'ils attirent la lumière. Or, nos seuls moyens d'observation sont des moyens qui mesurent les photons ou les rayons X. Pourtant, on a réussi à les mettre en évidence, plus par leurs effets induits, que par leur observation.

Jérôme sursauta, comme si un animal l'avait piqué. Son regard devint vague.

— Les trous noirs ! Bien sûr ! Quelque chose que la machine ne peut pas voir parce qu'elle n'a pas été programmée pour ça !

— Exactement !

— Qu'est-ce que je suis idiot ! Je n'y avais jamais pensé. Mais pour mettre ces choses en évidence, il faut des outils mathématiques. J'ai rien de tout cela.

— Il suffit de demander à un mathématicien ou à un astrophysicien.

— Tu connais quelqu'un, toi ?

— Je peux en parler à mon prof de maths. Il a fait Normale Sup, il est passionné d'astronomie. Si tu veux je lui en touche un mot ?

— Oui, je veux bien, c'est une piste qu'il ne faut pas négliger. Tu veux un autre café ?

— Non, je te remercie, il faut que je me sauve, mes cours commencent à neuf heures et je suis déjà à la bourre ! Je t'appelle dès que j'en aurais parlé à mon prof.

Si mars avait été ensoleillé, avril était quasi tropical. Cédric Frelon avait ressorti ses tenues estivales, bermudas et chemisettes hawaïennes. Son cousin lui avait fixé rendez-vous dans le café où ils s'étaient retrouvés un mois plus tôt. Depuis qu'il l'avait mis en relation avec son prof de maths, il n'avait eu aucune nouvelle.

Lorsqu'il le retrouva, Cédric n'en crut pas ses yeux. Le jeune médecin était hâve, blafard, il ne s'était ni peigné ni rasé depuis plusieurs jours. Jérôme leva vers son cousin un regard fatigué et triste. Cédric essaya de prendre un ton enjoué.

— Eh bien, Jérôme, ça n'a pas l'air d'aller fort. T'as la crève ? Mais t'es toubib non ?

— Je te rassure, je suis pas contagieux.

— Alors qu'est-ce qui se passe ? C'est lié à tes recherches ?

Le médecin murmura dans un souffle.

— Oui.

— Tu as eu les résultats que devait donner mon prof de maths ?

— Oui.

Cédric était de plus en plus inquiet.

— C'est ça qui t'a mis dans cet état ? Il n'a rien trouvé ?

— Si, si. Il a trouvé ce que je lui demandais et ce sont les résultats qui me perturbent.

— Tu peux m'expliquer ?

Manifestement Jérôme hésitait. Soudain il se lâcha.

— Je vais te donner plein d'informations. Tu essayes de les mettre bout à bout. Tu me diras quelles conclusions tu en tires.

— OK, je t'écoute.

— Les résultats que m'a rendus ton prof sont clairs. Il y a bien une aberration magnétique qui prouve la présence de quelque chose dans ou à côté de nos cellules. Quelque chose qui n'est pas détectable.

— Pas détectable ?

— C'est quelque chose qui n'a pas d'existence physique, c'est pas répertorié sur les tables de Mendeleiev.

— C'est pas possible que ce ne soit pas sur les tables de Mendeleiev !

Une incrédulité sceptique perçait dans la voix du jeune homme. Le médecin sourit.

— Pourtant c'est le cas. On peut en définir la masse, la charge électrique, la charge magnétique, mais ce n'est pas détectable, visible.

— C'est fou ! Qu'est-ce que c'est ?

— Eh bien, on ne peut pas le savoir. Tu avais parlé de trou noir la dernière fois. C'est exactement ça ! On ne sait même pas si c'est de la matière ou non, si c'est vivant ou non.

— Tu affirmes donc que dans notre corps, il y a des choses non décelables.

— Oui, tout à fait.

— Et ces choses font quoi ? Elles servent à quoi ?

— C'est bien la première chose que je me suis demandée.

— Le fruit de tes cogitations donne des résultats intéressants ?

— Non : effrayants !

— Je suis prêt à entendre le pire.

— Ces choses détruisent nos molécules et imposent leur renouvellement permanent. Je n'ai pas encore défini par quel processus, mais au résultat, cette action a un nom.

Cédric murmura doucement :

— Le vieillissement !

Le médecin eut l'air surpris.

— Oui, exactement. Le vieillissement.

— Donc, tu es en train de m'annoncer que tu viens de mettre en évidence les raisons du vieillissement.

— Disons que j'ai identifié l'une des causes.

— C'est génial ! Tu vas devenir célèbre, comme Pasteur ou Newton. Tu vas devenir richissime !

Jérôme émit un soupir.

— Souviens-toi de ce que je t'ai dit au début. Je ne sais pas si c'est vivant ou plutôt, je ne le savais pas.

Il hésitait à parler.

— Depuis quelque temps, j'ai acquis la conviction que ça l'était.

Cédric était suspendu aux lèvres de son cousin.

— C'est normal puisque ça fait partie de nous.

— Justement non ! Je suis pratiquement certain que cette chose vivante est un élément exogène.

— Tu veux dire un truc qui vient de l'extérieur, comme un virus ?

— Tout à fait ! Ce n'est pas un virus ou quoi que ce soit de connu, mais c'est vivant !

Cédric était songeur. Il demanda :

— Tu as fait des analyses sur d'autres structures vivantes ?

— Oui, bien sûr ! Des animaux, des végétaux, même des minéraux et des matières organiques mortes.

— Et alors ?

— À l'exception des matières inertes, mortes, j'ai mis en évidence dans chaque cas la présence de ces choses en plus ou moins grande quantité.

— Donc, c'est commun à tout ce qui vit ?

— Oui, mais en quantité variable. Plus précisément, inversement proportionnelle à la longévité de leur hôte. Leur densité est moindre chez la tortue et le séquoia que chez le lapin ou le coquelicot.

— C'est bien la preuve que ce facteur est un élément essentiel du processus de vieillissement.

— Oui et cela signifie que la vieillesse est une maladie. Comme la grippe ou la bronchite.

Cédric se sentit soudain très las. Pour une raison qu'il ne s'expliquait pas, cette révélation l'accablait.

— Une banale maladie contagieuse qui ne connaîtrait pas la barrière des espèces !

Jérôme sourit tristement.

— Moi aussi, j'étais arrivé à cette conclusion, mais depuis, j'ai changé d'avis.

— Tu m'inquiètes.

Le regard désespéré de son cousin renforça le sentiment de malaise du jeune homme.

— Tu t'es déjà intéressé à la Bible ?

Cédric sursauta.

— Vaguement, comme tout le monde.

— L'ancien testament, ça te dit quelque chose ?

— Oui, bien sûr !

— Mathusalem, Noé et tous les autres ?

— Mathusalem, c'est ce mec qui a vécu jusqu'à neuf cents ans ?

En disant cela, Cédric se figea, interloqué. Jérôme ajouta en écho :

— Oui, neuf cents ans ! C'est l'âge auquel on pourrait prétendre, si on n'était pas soumis à l'influence de ce virus et si nous utilisions nos capacités à renouveler nos cellules uniquement en cas d'accident ou de maladie.

— Attends, ça veut rien dire ! Neuf cents ans, dans ces textes anciens, ça veut simplement dire très vieux.

Le médecin sourit comme s'il s'était attendu à cette remarque.

— Les Hébreux ont été les esclaves des Babyloniens avant d'être ceux des Égyptiens.

L'œil rond de Cédric montrait qu'il avait du mal à suivre le raisonnement.

— L'ancien testament est une recopie des textes babyloniens, sumériens. Une appropriation d'un mythe plus ancien.

— Oui, je veux bien te croire.

— Les Sumériens étaient des astronomes réputés dans tout le monde civilisé. Ils ne pouvaient pas se tromper sur la valeur d'une année. Lorsqu'ils disent qu'un homme a vécu mille ans, il faut comprendre qu'il a vraiment vécu mille de nos années !

Un silence suivit l'affirmation un peu péremptoire de Jérôme. Il reprit :

— Tu sais quel a été le dernier homme à vivre aussi longtemps ?

— Non.

— Noé.

— Le Noé du déluge ?

— Oui. Tu sais ce que c'était, ce déluge ?

— La fonte des glaces ou...

Le jeune homme s'était soudain tu, il cherchait dans ses souvenirs.

— Je crois avoir lu quelque part que ça pourrait correspondre à l'ouverture de Gibraltar ou du Bosphore avec la mer qui s'engouffre dans des plaines protégées.

— Ça aurait pu être vrai, mais le mythe du déluge est universel, et si c'était uniquement cela, on ne le retrouverait pas de la Chine à l'Amérique du Sud.

Jérôme s'interrompt, un groupe de touristes japonais s'installait à la table voisine de la leur. C'étaient des jeunes filles, pour la plupart, qui s'extasiaient devant la splendeur de l'architecture gothique de la cathédrale Saint-André. Mille ans ! Quelques centaines d'années de plus que la cathédrale. Cédric essayait d'imaginer les émotions qu'il aurait ressenties à cet instant, s'il avait pu assister à l'édification du monument dans sa jeunesse. L'émotion aurait-elle été plus ou moins forte ? Des cris et des rires le sortirent de sa rêverie. Les gamines, vêtues de jeans

déchirés, déballaient sur une table de bistrot une profusion de produits Vuiton, Hermès ou Christian Dior en comparant leurs prix comme s'il s'agissait d'un critère de qualité.

Cédric reprit le cours de la conversation.

— Il faut donc que ç'ait été un événement planétaire. C'était peut-être la fonte des glaces.

— Trop lent ! En revanche, tu sais comment ont disparu les dinosaures ?

— Oui, une météorite. Tu crois que... ?

— Je ne crois rien, c'est une hypothèse crédible. Une météorite, plus petite que celle du jurassique, qui serait tombée dans l'océan.

Cédric respira profondément.

— Je récapitule : avant le déluge, l'homme vivait mille ans, mille de nos années. Survient une météorite qui occasionne le déluge. Lorsque les choses reprennent leur cours normal, l'homme vit dix fois moins vieux, parce que dans son corps se trouve une petite chose qui ne s'y trouvait pas avant. Cette chose, appelons-la un virus, serait donc venue avec la météorite et se compose d'éléments inconnus sur Terre. La vieillesse est donc une maladie transmise par un virus extraterrestre. C'est bien ça, ton cheminement logique ?

— Oui. Tu percutes vite. Qu'est-ce que tu en penses ?

Le jeune homme restait silencieux. Il se décida à parler.

— Franchement, je ne sais pas. Je suppose que tu as tout vérifié ?

— Dix fois plutôt qu'une !

— Qu'est-ce que tu comptes faire ? Une divulgation scientifique ou généraliste ?

— Sincèrement, j'ai la trouille ! Je ne dors plus, je ne mange plus, c'est une responsabilité trop lourde. Je n'aurais même pas dû t'en parler.

Cédric sentait que son cousin était sur le point de craquer. Il essaya de plaisanter.

— Et tu n'as pas tout envisagé !

Jérôme le regarda d'un air étonné.

— Tu as envisagé que ce ne soit pas un virus ?

— Oui, je t'ai dit que ce n'était pas un virus mais quelque chose...

— Quand je dis ça, je pense à un alien. As-tu imaginé que ce puisse être un ensemble organisé qui nous parasiterait ? Que ce soit quelque chose ou quelqu'un qui vivrait à nos dépens, en se nourrissant de nous en toute connaissance de cause ? Quelque chose qui nous considérerait comme du bétail ! Quelque chose qui pourrait nous nuire volontairement, si nous n'agissions pas comme il le souhaite.

Jérôme devint blanc comme un linge.

— Non, c'est totalement impossible. Ce n'est qu'une espèce de virus...

Cédric éclata de rire.

— Je disais ça pour te faire flipper ! De toute façon, ce truc nous dépouille déjà de 90 % de notre espérance de vie. Je ne vois pas ce qu'il peut faire de pire !

Le commissaire Fouchet était atterré devant le corps qui gisait au milieu du grand lit. Le cadavre était celui d'un vieillard presque centenaire au visage maigre, aux cheveux de neige et à la peau parcheminée. Ses bras décharnés étaient recroquevillés sur sa poitrine.

— Qui l'a trouvé ?, demanda le commissaire.

Une grosse dame un peu vulgaire éructa dans un sanglot.

— C'est moi, Monsieur le Commissaire, j'ai la clef de l'appartement et je viens faire le ménage tous les lundis.

Le commissaire se tourna vers un homme en blouse blanche penché sur le corps.

— Alors, Docteur, il est mort quand ?

Le praticien se releva en remettant ses lunettes ;

— Impossible à dire ! J'avais entendu parler de cas similaires de vieillissement accéléré, mais je n'avais jamais pu en observer. C'est totalement incroyable. Quand je pense que Jérôme Lanvin, que je connaissais bien, aurait pu être mon fils !

— Effectivement, c'est tout simplement surréaliste.
Le médecin légiste rangeait son stéthoscope.

— Deux cas identiques en l'espace de deux jours.
Statistiquement c'est totalement improbable.

— Comment ça, deux cas ?

Le commissaire s'était figé. Le médecin le regarda l'air surpris.

— Vous n'êtes pas au courant ? L'autre a été retrouvé à peu près dans les mêmes circonstances. On aurait dit un vieillard centenaire et c'était un étudiant du lycée Montaigne. Il paraît qu'ils étaient cousins. Il s'agit sans doute d'une aberration génétique. Imaginez que ce soit une maladie contagieuse !

Le commissaire esquissa un sourire désabusé

— Si c'était une maladie on pourrait au moins espérer la guérir un jour !

LE PETIT VOLEUR

Florian Maurin habitait chez ses parents, à Mérignac dans le quartier de Capeyron. Ce n'était pas une cité comme celles qui faisaient périodiquement la une des médias, mais ce n'était pas non plus une réussite d'intégration. Presque tous les voisins de la famille Maurin étaient originaires d'Afrique noire ou d'Afrique du nord, et le jeune homme vivait assez mal ce voisinage forcé. En réalité, il vivait mal le fait de ne pas être brun de peau. Il ressentait comme une profonde injustice d'être regardé comme un étranger dans son propre pays, tout ça parce qu'il était blond avec les yeux bleus. Il aurait pu assumer cette particularité physique s'il avait eu une silhouette de surfer hawaïen, mais il était taillé comme une crevette et ni son crâne (presque) rasé, ni son tatouage sur l'épaule ne lui donnaient un look de Chippendale.

Depuis dix-huit ans, Florian traversait la vie en goûtant aux saveurs douces de la mélancolie, au goût épicé de la révolte et à l'écœurante suavité de la soumission, jusqu'à ce jour de novembre 2001, où il avait rencontré Babacar et sa bande. Babacar était sénégalais. Si, dans les cités, blacks, beurs et gaulois ne se mélangeaient pas, à Capeyron les choses étaient différentes.

Babacar était l'exact contraire de Florian. Grand, athlétique, gouailleur, il inspirait immédiatement la sympathie. Il avait le même âge que Florian et était arrivé en France cinq ans plus tôt. Son père était un célèbre marabout et lui était rapidement devenu un célèbre « branleur », bien connu des services de police de la ville, pour reprendre une expression communément utilisée. Babacar et sa bande s'étaient spécialisés dans les petits larcins. Ils ne pratiquaient pas les vols avec armes et ne touchaient pas à la drogue, ce qui leur permettait d'être presque tolérés par les représentants de la loi. Si leurs activités manquaient d'envergure, elles n'en étaient pas moins assez lucratives et Florian se faisait, par ce biais, un argent de poche conséquent. Naturellement, personne dans sa famille n'était au courant de ses occupations extrascolaires. Il savait que si son père ou ses frères venaient à connaître son petit job, il passerait un sale quart d'heure. Quelques mois plus tôt, il avait évité de peu la catastrophe, lorsque la chute d'une branche lui avait cassé un bras au cours d'une « opération » au centre de Bordeaux.

Florian avait trouvé sa place dans l'équipe de Babacar. Il s'occupait avec Lounès, un jeune beur de son immeuble, du repérage et de la fuite sur des motos de petite cylindrée, sans immatriculation. Florian maniait son engin avec une dextérité qui faisait l'admiration du reste de la bande.

Le jeune homme vivotait ainsi, entre frustrations et petits larcins, jusqu'au jour où il rencontra Sandra. La jeune fille travaillait dans la classe de son plus jeune frère, c'était une petite blonde potelée qui semblait éprouver une certaine attirance pour les maigrichons. Elle apportait la preuve que tous les goûts sont dans la nature, mais Florian se fichait éperdument de ces considérations. Pour la première fois, une fille s'intéressait à lui et cela lui fit perdre toute mesure.

Noël approchait, les Maurin s'activaient fébrilement à l'exception de Florian qui ne participait pas aux préparatifs familiaux. Il avait décidé de marquer le réveillon, à sa manière et avait prévu d'inviter Sandra dans un restaurant chic pour une soirée qu'il voulait inoubliable !

Le 25 décembre, alors que les retardataires couraient après leurs derniers achats, Florian était confronté à un problème : sa mobylette était son seul moyen de locomotion. Il lui restait tout au plus cinq heures pour trouver un engin digne de sa dulcinée. Il enfourcha sa petite moto et se rendit à Andernos. Il espérait bien mettre la main sur une « meule » de bonne taille du côté des zones piétonnes. Quelque chose qui lui permette de se déplacer avec sa princesse de façon satisfaisante pour son ego. Il grimaça en arrivant près des rues commerçantes. Il s'attendait à voir beaucoup plus de monde or, l'endroit était

presque désert. Il laissa son engin près de la poste et déambula en arborant un air dégagé. Il y avait un café cubain à une centaine de mètres de là. Ce serait bien le diable si des mecs de Bordeaux n'étaient pas venus avec de « vraies » motos !

Il y avait bien quelques machines garées devant le café, mais elles étaient toutes plus pourries les unes que les autres. La honte ! Le jeune homme donna un coup de pied rageur dans un emballage de hamburger qui traînait par terre et se dirigea en maugréant vers la jetée d'Andernos. Il n'aimait pas marcher seul sous les regards peu amènes des vieilles bourgeoises coincées qui semblaient pulluler dans cette ville. Florian sentait la haine le ronger. Il ruminait des idées sombres quand son attention fut attirée par un éclat près des pins au centre de la place. Il s'arrêta, tétanisé. Devant lui se trouvait l'engin de ses rêves, une fabuleuse Harley Davidson noire aux chromes rutilants.

Florian s'approcha. Des yeux, il fixait le manège pour enfants, mais il était obnubilé par le mythique engin garé au centre de la place. Une pensée désagréable germa dans son esprit. Où se trouvait le légitime propriétaire ? Il chercha parmi la foule éparse un type à l'allure de rocker ou un grand barbu style « hell's angel ». Son regard se porta sur un individu qui se tenait face à la mer à une cinquantaine de

mètres de là. Le mec était bizarre. C'était une espèce de métèque avec un look pas possible. Le poil noir, le regard sombre, un ridicule petit chignon gominé sur le sommet du crâne et une barbe taillée court. Florian ne savait pas ce qu'il pouvait faire dans la vie, mais pour avoir une moto et des fringues comme celles-là, il devait être plein de fric. Sans doute, un mec du show-biz, un chanteur ou un acteur.

Florian s'approcha d'un pas traînant, une musique d'orgue de barbarie synthétique s'élevait du manège, dérisoire évocation des noëls d'antan. La clef de la moto était restée sur le contact. Il suffisait de la tourner, d'enclencher une vitesse et de partir. Le jeune homme frissonna. L'autre tordu aurait voulu lui offrir sa meule, il ne s'y serait pas pris autrement !

D'un œil inquiet Florian observait le propriétaire de la Harley. Il eut l'impression que l'autre le regardait, mais il n'en était pas sûr. L'image de Sandra lui effleura l'esprit, il vit son sourire un peu niais, elle semblait lui murmurer quelque chose. Il hésitait, mais de toute façon, il était trop tard, il n'avait plus le choix.

Dans un instant, il serait sur la route de Mérignac. Demain, il ramènerait la moto. Il la laisserait dans une rue, non loin d'ici. Il n'était pas question de la conserver. Dommage ! Mais aucune explication n'aurait pu satisfaire ses parents s'il était rentré chez lui avec un engin pareil.

Le métèque lui tournait maintenant le dos de façon ostensible. C'était trop facile ! Florian bondit, s'assit doucement sur la selle de cuir noir et tourna la clef. Il ne pouvait plus reculer. Le grondement sourd du moteur aurait dû faire réagir le mec, Florian regarda par-dessus son épaule, l'autre ne bougeait pas. Florian embraya et sentit un froid mortel envahir son corps et son âme.

Le paysage autour de lui sembla se dissoudre dans une bouillie translucide, un brouillard épais et tiède. Le jeune homme avait une effroyable impression de vitesse. Il essaya désespérément de freiner, mais la machine infernale était entraînée dans une course démoniaque que plus rien ne pouvait arrêter. Il voulut hurler de tout son être, de tous ses poumons. Pas un son ne sortit de sa bouche déformée par la terreur.

La police éprouva beaucoup de difficultés à identifier le corps sur la jetée d'Andernos. L'homme semblait avoir été victime d'une attaque cardiaque. Il n'avait aucun papier d'identité et arborait un accoutrement qui parut suspect aux autorités. Vérifications faites, il s'agissait de Ramon Martinez dont la disparition avait été signalée au commissariat de Bordeaux trois ans auparavant, jour pour jour. Les parents de Ramon furent informés de la découverte du corps le jour de Noël. Ils eurent du mal à reconnaître leur fils dans le motard vêtu de cuir qui leur

fut présenté. L'étrange coiffure gominée et la petite barbe courte ne correspondaient pas à l'image qu'ils avaient conservée. Ils pensèrent que Ramon, pendant ces trois années, avait été la victime d'une secte. La police le soupçonna, en revanche, d'avoir fui le milieu familial pour rejoindre un groupe « gay ». L'autopsie exigée par le procureur de la république conclut à une mort parfaitement naturelle et l'affaire fut classée.

Babacar courait dans la galerie marchande de Meriadek. Une grosse dame le suivait en hurlant, mais elle n'avait aucune chance de rattraper le jeune sénégalais qui la distançait aisément. Ce dernier s'arrêta soudain, ouvrit le sac qu'il venait de voler, s'empara d'une liasse de billets et jeta son bien à sa poursuivante en riant. La grosse dame stoppa net, ne sachant plus si elle devait reprendre son souffle ou continuer à hurler au voleur. Dans un grand éclat de rire, Babacar franchit la porte d'entrée et rejoignit Lounès qui l'attendait sur une moto, moteur vrombissant. L'engin démarra aussitôt. Les deux garçons longèrent le bâtiment de béton brut du centre commercial avant de tourner en direction du cimetière. Personne ne les poursuivait, mais Lounès ne voulait pas ralentir tant qu'il n'avait pas franchi le boulevard de ceinture. Soudain, il vit sur le trottoir une grosse Harley Davidson à côté d'un mec bizarre, vêtu de cuir blanc, à la peau

blafarde, aux yeux clairs et au crâne rasé, qui souriait de toutes ses dents.

— Florian !

Lounès tourna la tête et cria son nom en le reconnaissant. Babacar avait également vu Florian, son copain disparu le soir de Noël, un mois auparavant, que personne n'avait revu depuis. Les deux garçons ne comprenaient pas ce qu'il faisait à cet endroit dans une tenue qui le faisait ressembler à un Elvis maigrichon.

Ce fut leur dernière interrogation car, à cet instant, la moto percuta de plein fouet un camion qui débouchait sur la gauche de la rue Fleuret. Babacar et Lounès furent tués sur le coup.

Dans les jours qui suivirent, le motard à la silhouette de rocker blanc fut aperçu à plusieurs reprises dans les environs de Bordeaux, mais rares sont ceux qui l'entrevirent et qui purent ensuite raconter leur aventure.

Table des matières

Le tatouage	4
La marionnette	15
Le livre	28
N.T.M.	40
La pièce	50
Le vent du désert	67
L'antiquaire	79
Le passeur	92
Procuration	105
Une simple histoire d'amour	118
La main verte	132
Rupture	143
Destinée	155
La gourmète	167
Le mistigri	176
Le magicien	187
L'ami	201
L'hôpital	213
Les allumeurs de vie	227
Ô, vieille ennemie	234
Le petit voleur	249

Achetez l'ouvrage au meilleur prix sur notre site



© Arbre d'Or, Genève, juillet 2009

<http://www.arbredor.com>

Illustration de couverture : © Eric Bourdon

Composition et mise en page : © ARBRE D'OR PRODUCTIONS